

Delly

**Folie de sages**



**BeQ**

Delly

# Folie de sages

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 337 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

*Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :*

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

# **Folie de sages**

Édition de référence :  
Éditions Gautier-Languereau, 1950.

## I

Le brouillard étendait encore sur la vallée son voile léger au travers duquel commençait de pénétrer le soleil. Le long des sommets flottaient des lambeaux vaporeux, évanouis peu à peu dans la lumière. Ainsi apparaissaient dans leur somptueuse sérénité automnale les arbres couvrant le flanc de la montagne. Entre les feuillages aux tons de rouille et d'or, le torrent bondissait tout écumant dans la vallée. Happé par le brouillard, il disparaissait, mais un grondement dénonçait la présence du gave impétueux qu'il devenait plus bas. L'air vif et frais sentait la terre humide, la feuille morte trempée de rosée, la plante sauvage éveillée sous la tiédeur du soleil. Le sifflet de petits pâtres s'appelant et se répondant troublait seul parfois l'harmonieux silence auquel servait d'accompagnement le bruit sourd, ininterrompu, de l'eau torrentueuse.

Dans la vallée la brume tenace cédait enfin, son tissu diaphane, se désagrégeait, s'effiloçait lentement. Elle laissait maintenant deviner les contours d'un château tout blanc, une merveille de petit château semblant presque suspendu dans les airs, car la brume lumineuse planant encore sur le fond de la vallée laissait à peine entrevoir les jardins en terrasses et le lac dans lequel ils se miraient.

Le son grêle d'une cloche monta jusqu'au tertre ombragé de vieux hêtres sur lequel Nigel Ogerlof se tenait debout, une main appuyée à l'encolure de son cheval, l'autre caressant de sa cravache le grand chien blanc couché à ses pieds.

– Allons, il est temps de rentrer, Stip ! L'ami Pierre doit nous attendre.

D'un bond souple il se mit en selle. Le bai brun aux formes parfaites, aux mouvements fougueux, s'ébroua joyeusement. Nigel le maintint d'une main ferme et jeta un dernier regard sur la vallée.

À peine quelques parcelles de brume flottaient-elles encore çà et là. Le village

apparaissait, groupé autour de son église romane qu'entourait le cimetière ombragé de platanes. Le gave s'évadait bruyamment entre les rocs qu'il couvrait de son écume.

Au bas des jardins garnis de fleurs d'automne, le lac étendait sa belle nappe d'eau qui reflétait le bleu pâle du ciel et sur laquelle des cygnes promenaient lentement leur robe immaculée.

Au-dessus, les hauts sommets, les pentes couvertes de leurs bois dorés par le soleil, les pâturages couchés au flanc de la montagne formaient un cadre de beauté lumineux à ce petit pays de la vallée.

Nigel engagea son cheval sur la pente raide ombragée de vieux arbres tordus. Des feuilles mortes se détachaient des branches brunies, voltigeaient autour du cavalier, frôlaient ses cheveux blonds, son visage aux traits fermes, un peu durs. Le chien bondissait au-devant du cheval, parfois rappelé au calme par la voix brève de son maître.

Dans la vallée, Nigel traversa le gave sur un vieux pont de pierre. Il croisa quelques paysans,

quelques femmes. Tous le saluaient avec déférence, mais sans empressement, et chez lui, le léger signe de tête par quoi il leur répondait indiquait la plus complète indifférence.

Laissant à sa gauche le village, il s'engagea dans une allée de platanes, franchit une grille, chef-d'œuvre de ferronnerie, contourna le lac bleu. Devant lui se dressait, au-dessus de ses terrasses fleuries, le petit château blanc. Une rampe douce, ornée de grands vases de marbre, menait à la cour d'entrée qu'entourait une balustrade de marbre également.

Nigel mit pied à terre, jeta les rênes à un domestique et contourna le château. La façade donnait de ce côté sur une large terrasse où flamboyaient des sauges et des dahlias de tous les tons du rouge. Un jeune homme était assis là, feuilletant des journaux. Il se leva avec vivacité pour venir à Nigel, la main tendue, la physionomie éclairée d'un franc sourire.

– Tu étais en veine de promenade solitaire ce matin, Nigel ?

– J'ai été voir la brume se lever sur la vallée.

Puis, comme tu le dis, j'avais des idées de solitude. Je suis un original, tu le sais, mon ami Pierre.

Il lui frappa amicalement sur l'épaule.

– ... Tu ne t'en formalises pas, heureusement.

– Non, non, mon cher. Je te connais et je te tiens pour le meilleur des amis.

– Tu me connais ?

Un sourire d'ironie venait aux lèvres de Nigel. Cette même ironie se discernait dans les yeux noirs dont les admiratrices de Nigel Ogerlof disaient « qu'ils attiraient comme le plus irritant mystère ».

– ... J'en doute, mon bon Pierre. En ce cas, tu serais plus avancé que moi.

Pierre le regardait d'un air pensif, un peu perplexe. Ce que disait là son ami était exact, il fallait le reconnaître. Ils avaient fait leurs études au même collège et n'avaient depuis lors cessé d'être en relations d'amitié. Mais pas plus maintenant qu'autrefois, Pierre ne savait ce qu'étaient véritablement l'âme, le cœur de ce

beau Nigel fantasque, artiste adulé, insoucieux d'autrui, du moins le disait-il.

Les jeunes gens s'assirent près de la table couverte de revues et de journaux. Jetant sa cravache sur un siège voisin, Nigel se pencha pour prendre une cigarette dans une coupe d'onyx.

– Nous pourrions faire cet après-midi une excursion à ton goût, Pierre ?

– J'aimerais voir ces mines dont tu m'as parlé hier soir.

– Soit ! Et pourquoi ne partirions-nous pas avant le déjeuner ? Je ferai mettre des provisions dans la voiture, car il n'y a sur la route que des auberges assez primitives.

– Très volontiers ! Ce pays est admirable et je comprends que tu t'y plaises. En outre, une si parfaite installation !... Tu es un sybarite, Nigel !

– Il faut prendre de la vie tout ce qu'elle nous offre d'agréable. La beauté des choses, les satisfactions de l'art, les émotions à fleur de peau, la griserie des applaudissements, de l'admiration,

des adorations féminines, voilà ce qui me plaît et de quoi je vis... Voilà ce qui ne fait pas souffrir. Que vaut tout le reste ?... tout ce que l'on appelle généralement le bonheur ? L'amour ? Les affections familiales ? Je n'ai jamais connu tout cela, je ne veux pas le connaître. C'est à peine si je fais une exception pour l'amitié. Encore est-ce seulement en ta faveur, Pierre, parce que je crois avoir reconnu en toi un être loyal et désintéressé.

– Tu n'en es pas sûr ?

Dans les yeux bleus de Pierre, qui éclairaient si bien son maigre visage bruni, passait une expression de tristesse.

– Si, autant qu'on le peut en parlant d'un être humain, qui est l'inconnu, le mystère.

– Oh ! je ne me crois pas bien mystérieux, dit pensivement Pierre. Tu peux être assuré en toute sérénité, je te l'affirme, que je suis pour toi un ami dévoué. C'est pourquoi je suis peiné des singulières dispositions d'esprit qui existent chez toi. Vraiment, ton scepticisme, ton dilettantisme m'effrayent, mon cher Nigel.

Nigel, tout en allumant sa cigarette, eut un rire moqueur.

– Est-ce parce que je t’ai dit un jour que je me gardais soigneusement de l’amour ? Je pensais que tu allais m’octroyer un brevet d’éminentissime sagesse. Pas du tout, voilà que je t’effraie ? Et pourquoi donc, s’il te plaît ?

– Je crois, Nigel, que tu agis ainsi parce que tu laisses dominer en toi ce sentiment qu’on appelle la peur de vivre et qui est surtout la peur de souffrir.

Nigel enleva la cigarette de ses lèvres. Subitement, ses traits se durcissaient. Il dit nettement :

– C’est exact. Je n’aimerai jamais parce que l’amour est essentiellement une source de désillusions et de soucis parfois cruels. Je n’aurai pas de famille parce que la famille procure des chagrins sans nombre pour une petite source de joies. Je resterai indifférent aux épreuves d’autrui, à toutes les misères de ce monde, parce qu’en cherchant à les soulager je recueillerais surtout des déceptions. De la vie, je ne veux que

les fleurs.

– Nigel, ce ne sont pas là les sentiments d'un chrétien !

– Oh ! je le suis si peu, si peu ! De vagues notions religieuses inculquées à mon enfance distraite et oublieuse... et les enseignements de mon père qui ont tout effacé !

Pendant quelques secondes, Nigel resta silencieux, le front barré d'un pli profond.

– ... Mon père... il est mort, lentement tué, du désespoir causé par la mort de ma mère. Il l'aimait passionnément, uniquement, et en avait fait son idole. Le château fut construit pour elle, orné selon ses goûts pour en faire le temple de sa beauté. J'avais huit ans lorsqu'une maladie foudroyante l'enleva en deux jours. Dès lors, mon père ne fit plus que traîner sa vie. Il ne s'attacha pas à moi, et un jour il m'en donna la raison : « Je ne veux pas t'aimer parce que je craindrais trop de te perdre aussi. » C'est lui qui m'a inculqué ces sentiments dont tu t'effrayes. Ils se sont profondément implantés parce qu'ils correspondaient, je suppose, à l'instinctive

horreur de la souffrance morale que j'ai toujours portée en moi.

– Mais cette horreur, nous l'avons tous, Nigel.

– Pas au même degré. En tous cas elle ne t'empêchera pas de te marier, de donner toute ton affection à une femme que la mort peut t'enlever inopinément, d'avoir des enfants qui te feront souffrir de façon ou d'autre.

– Mais c'est la vie, cela, mon pauvre ami. Des épreuves, quelques joies, des consolations...

– Eh bien, de cette vie, je ne veux pas ! Souffrir comme mon père, traîner une existence broyée, sans espoir ! Ou bien risquer d'être trahi, délaissé... oh ! non, non !

Nigel parlait avec une sourde véhémence. Une inflexible résolution durcissait son regard. Pierre pensait : « Pour que ce dilettante redoute ainsi la souffrance morale, il faut qu'il ait un cœur bien sensible ! »

Nigel avait remis la cigarette entre ses lèvres. Il regardait au loin vers les sommets voilés d'une brume lumineuse. Pierre considérait avec un

affectueux intérêt le ferme profil, la bouche qui gardait un pli d'amertume. Il laissa échapper tout haut sa pensée :

– En ce cas tu ne te marieras jamais.

– Probablement. Cependant, je ne serais pas fâché d'avoir chez moi une aimable maîtresse de maison pas trop désagréable à regarder. Mais il serait peut-être difficile de lui faire admettre mon indifférence à son égard.

– Certes ! Tu ne peux guère compter sur cela, mon ami.

– Eh bien, soit, je mourrai dans la peau d'un célibataire ! Maintenant, je te laisse, Pierre. Il faut que je donne des ordres pour notre excursion.

Nigel se leva et Pierre l'imita. Ils étaient tous deux assez grands et minces, mais chez Pierre Dugannec n'existait pas la sveltesse élégante de son ami, ni cette souplesse un peu nonchalante de l'allure, des attitudes. Il avait une physionomie sans mystère, franche, intelligente, éclairée de bonté. Près d'elle, celle de Nigel semblait receler

encore plus d'énigme et dégager plus de subtile séduction.

– J'ai eu ce matin une lettre de mon oncle, dit Pierre. Il m'attend pour la semaine prochaine. Tu ne te décides pas à m'accompagner dans cette Bretagne que tu aimes ?

– T'accompagner, non. Mais peut-être irai-je y faire une apparition avant de gagner Copenhague. Je reverrai avec plaisir ce golfe du Morbihan et je puis aussi bien m'embarquer sur un point de cette côte.

– Voilà une bonne nouvelle ! Quand je la transmettrai à mon oncle, il sera au septième ciel. Jusqu'ici il ne t'a entendu que par le truchement du disque. Mais si tu lui fais la faveur de jouer une seule fois pour lui, quelle joie ! Je crois qu'on trouverait difficilement plus fervent mélomane.

– Eh bien, nous le contenterons, cet excellent homme. Il est remarié, m'as-tu dit ?

– Oui, depuis six ans. Il a épousé une veuve de trente ans plus jeune que lui. Elle l'entoure de

soins, d'attentions, flatte toutes ses petites manies. Ainsi elle a réussi à prendre une grande influence sur cet homme d'esprit autoritaire, maintenant âgé et mal portant.

– Elle ne t'est pas sympathique ?

– Je dois avouer que non. Mais lui, mon grand-oncle, est bon sous des dehors parfois brusques, et je l'aime beaucoup. Il a près de lui depuis deux ans une nièce de sa première femme, une orpheline sans fortune, qui est une remarquable musicienne. Mais M<sup>me</sup> Tréven en fait une sorte de femme de charge, et même parfois de femme de chambre. Je me doute que cette pauvre Sylvie doit avoir des moments pénibles à passer. Mais c'est une étrange fille, une nature assez mystérieuse.

Les deux jeunes gens firent quelques pas sur la terrasse. Nigel dit pensivement :

– Je crois que sans cette série de concerts que je dois donner au Danemark et en Suède, je serais resté ici jusqu'à l'hiver. J'aime cela...

Il étendait la main vers les parterres fleuris où

se dressaient des vases de marbre, des statues aux formes harmonieuses ; il montrait les bois, les prairies, les sommets au-dessus desquels flottaient de légers nuages, semblables à quelque duvet floconneux.

– ... Ta Bretagne est quelque chose de très différent, et qui m'attire cependant. Oui, j'irai la revoir probablement et en même temps je ferai la connaissance de la Ville-Sauzac.

– C'est un manoir assez agréable. Mon oncle y habite maintenant toute l'année, mais sa femme se rend fréquemment à Vannes où elle a de la famille, entre autres, une jeune cousine qu'elle voudrait bien me voir épouser.

– Ah ! ah ! Te plaît-elle ?

– Pas du tout ! Le genre pécore, tu vois cela d'ici ?

– Très bien. Mais tu es un bon parti, avec quelque fortune et un bel avenir comme ingénieur. Prends garde de ne pas te laisser prendre, mon cher ! Puisque tu es inconvertissable au célibat, je voudrais du moins

te voir marié selon tes goûts, et le moins malheureux possible.

– Mais j’espère bien être très heureux, affreux sceptique.

Nigel eut un rire railleur.

– Combien de temps le seras-tu ? Ah ! pauvre homme que tu es, j’ai choisi la meilleure part ! Supprimer le cœur, vois-tu, c’est le grand secret de la vie.

– Chose à discuter ! En tous cas, on ne le supprime pas aussi facilement que cela.

– Mais si. Vois le mien, il n’a jamais aimé, il n’éprouve que des émotions passagères et superficielles. Je le possède parfaitement, je suis son maître et le resterai.

– Admettons-le ! Mais moi, j’aime mieux sentir mon cœur battre, connaître l’amour, les affections de la famille, et même les émotions pénibles. C’est un cœur vivant, du moins ! Tandis que le tien, s’il est comme tu le prétends, est mort, ou à peu près.

Nigel dit froidement :

– Il est mort, oui, et je ne lui permettrai jamais de revivre.

## II

Trois semaines plus tard, la voiture de Nigel Ogerlof s'arrêtait dans la cour du manoir de la Ville-Sauzac.

Au jeune domestique en tablier blanc apparu au seuil du logis, Nigel demanda :

– M. Dugannec est-il ici ?

– Non, monsieur, il est parti faire une course à Arradon ; mais il sera certainement bientôt rentré.

– Alors, je vais l'attendre.

– Si monsieur veut entrer ? dit le valet dont le regard admiratif se posait tour à tour sur la superbe voiture, sur le voyageur de si fière mine, sur le grand chien blanc étendu à l'intérieur.

Nigel acquiesça et fut introduit dans un salon garni de vieux meubles disposés avec goût. Il donnait par deux portes vitrées sur un jardin ombreux. Nigel s'approcha de l'une d'elles. Et

tout à coup, il tendit l'oreille. Les sons d'un piano arrivaient jusqu'à lui, sans doute par la fenêtre d'une pièce voisine. Il reconnaissait une de ses compositions, la préférée, *Chant d'exil*, qu'il avait arrangée pour piano seul et dont les critiques les plus compétents faisaient grand cas.

En général, il n'aimait pas entendre interpréter ses œuvres, car les meilleurs musiciens les comprenaient rarement comme lui et il en éprouvait, dans sa sensibilité d'artiste, un véritable agacement. Mais cette fois, il en était autrement. La musicienne inconnue – car il lui semblait bien reconnaître un jeu féminin – s'identifiait complètement avec l'inspiration de l'auteur. Elle savait rendre toute l'originalité, tout le charme alangui et la mélancolie tendre qui faisaient de cette œuvre quelque chose d'infiniment délicat et de très personnel.

« Un rare tempérament d'artiste ! songea-t-il. Serait-ce la nièce de M. Tréven dont Pierre m'a parlé ? »

Dans une allée du jardin s'avancait un grand et maigre vieillard, appuyé sur une canne. Nigel se

retira discrètement à l'intérieur du salon. Quelques minutes plus tard, le piano se tut, puis un peu après une porte s'ouvrit et le vieillard entra.

– Vous êtes sans doute M. Ogerlof ? Pierre vous attendait un peu tous les jours...

– Je m'excuse de venir vous déranger ainsi monsieur. Mais Pierre a beaucoup insisté...

– Et il a eu bien raison ! C'est un honneur et une joie pour moi de vous recevoir, car je suis un de vos grands admirateurs. Mon neveu ne peut tarder. Ainsi que je vous le disais, il vous attendait cette semaine et ne s'éloignait guère d'ici.

Ayant fermé la fenêtre, M. Tréven s'approcha du feu qui flambait dans la cheminée en invitant son hôte à s'asseoir. Il avait un visage raviné par l'âge et la maladie, des yeux encore vifs derrière les lunettes cerclées d'écaïlle. Nigel put se convaincre, dans la conversation qui s'engagea, que son intelligence était restée lucide et que son esprit ne manquait pas d'agrément.

Pierre apparut peu après, tout joyeux. M. Tréven s'éloigna un moment et revint accompagné de sa femme, corpulente quadragénaire au teint encore frais, à la mise élégante. Bien que, dans sa physionomie, quelque chose lui déplût, Nigel lui sut gré de ne pas l'accabler de compliments, comme ses admirateurs des deux sexes avaient coutume de le faire. Il était orgueilleux, conscient de sa valeur, aimait, en son for intérieur, qu'on l'encensât, qu'on l'adulât, mais la fatuité n'existait pas chez lui, trop réellement intelligent pour tomber dans ce travers.

Tandis qu'il s'entretenait avec ses hôtes, quelqu'un entra, portant un plateau. M<sup>me</sup> Tréven dit avec un accent autoritaire :

– Posez cela sur cette table, Sylvie, et servez-nous.

Nigel tourna légèrement la tête. Il vit une mince jeune fille brune, vêtue de noir. Ses paupières un peu baissées ne laissaient pas voir les yeux et elle ne les releva pas en répondant au salut de Nigel. Elle déposa le plateau sur une

table près de M<sup>me</sup> Tréven et se mit à verser le thé dans les tasses de porcelaine fleurie.

Tout en continuant de causer, Nigel la considérait discrètement. Était-ce elle, la musicienne entendue tout à l'heure ? Elle avait de très jolies mains, un peu longues, effilées, qui maniaient les objets avec adresse. Les cheveux d'un noir brillant, coiffés en une natte formant couronne sur la tête fine, faisaient ressortir la blancheur mate du visage un peu amaigri, aux traits délicats. Cette jeune personne semblait absorbée dans sa tâche ménagère et quand elle vint offrir une tasse, puis des pâtisseries à Nigel, il vit à peine son regard entre les cils foncés.

– Sylvie, mon enfant, demande un peu de lait pour moi, dit M. Tréven.

Et se tournant vers son hôte, il ajouta :

– Ma nièce, Sylvie d'Arbouze, est très enthousiaste de vos œuvres, monsieur, et elle les joue d'une façon que je trouve remarquable.

– Je m'en suis rendu compte moi-même tout à l'heure en entendant mademoiselle exécuter

*Chant d'exil*, dit Nigel.

Cette fois, il rencontra le regard de la jeune fille. C'était un beau regard, sérieux, profond, avec un reflet d'enthousiasme.

– J'aime tant cette œuvre ! Je ne me lasse pas de la jouer.

La voix était un peu basse, avec des notes chaudes qui frappèrent agréablement l'oreille de Nigel.

– Et moi de l'entendre, ajouta M. Tréven.

– Allez chercher le lait de votre oncle, Sylvie. Comment avez-vous pu l'oublier ? dit sèchement M<sup>me</sup> Tréven.

– Je n'en ai pas pris ces derniers jours, ma chère amie. Elle a pensé qu'il en serait de même aujourd'hui, fit observer le vieillard.

– Elle pouvait en tout cas vous le demander, mon ami.

« Eh ! Pierre avait raison en supposant que la jeune personne ne devait pas être heureuse près de cette aimable dame », pensa Nigel.

Quand il voulut, un peu après, se retirer pour gagner Vannes où il pensait coucher, ses hôtes se récrièrent. Ils comptaient bien le garder à dîner et avaient une chambre à sa disposition.

– ... Pour une nuit, ou pour plusieurs jours, si ne vous déplaît pas trop notre modeste hospitalité, ajouta M. Tréven, Pierre en sera si heureux... et je n'ai pas besoin d'ajouter que ce sera pour nous aussi un grand plaisir.

– Accepte, Nigel ! dit Pierre d'un ton de prière. Tu n'es pas pressé d'aller t'embarquer pour Copenhague, puisque tes concerts ne commencent que le mois prochain.

– Pas du tout pressé, en effet... et j'accepte votre invitation, monsieur, en toute simplicité.

Sylvie avait disparu. Nigel ne la revit que dans la salle à manger, où elle prit place près de son oncle. Elle portait une robe de voile noir très simple, à peine échancrée au cou. Pendant tout le repas, elle resta silencieuse, semblant se désintéresser de la conversation très animée entre M. Tréven, Pierre et Nigel, celui-ci original causeur, qui savait donner à tous les sujets un

tour captivant. M<sup>me</sup> Tréven jetait quelques mots judicieux dans l'entretien, mais elle paraissait occupée surtout à surveiller le service du jeune domestique. Elle était une parfaite maîtresse de maison, avait dit Pierre à son ami. Mais Nigel n'aimait pas certaines expressions de sa physionomie, certaines lueurs dures dans son regard.

Dans le salon, quand les trois hommes eurent fumé une cigarette, M. Tréven demanda :

– Aurons-nous, monsieur, la joie de vous entendre ce soir ?

– Je le ferai avec plaisir. Peut-être mademoiselle votre nièce pourrait-elle m'accompagner puisqu'elle paraît si bien comprendre ma musique ? Je voudrais voir comment elle le fera, car – Pierre vous l'a peut-être dit ? – ce n'est pas chose facile avec moi.

– Mais naturellement, Sylvie est à votre disposition. Voulez-vous l'appeler, ma chère Germaine ?

– Je crains que vous ne soyez déçu, monsieur,

dit M<sup>me</sup> Tréven tout en se levant. Sylvie ne joue pas mal, mais accompagner un artiste tel que vous, c'est une autre affaire !

– Rien ne coûte d'essayer, dit Pierre, je monte chercher ton violon, Nigel... Voulez-vous que je prévienne en même temps Sylvie, ma tante ?

Sur l'acquiescement de M<sup>me</sup> Tréven, il disparut. Peu après, il revenait accompagné de Sylvie. Elle ne paraissait pas émue, ni intimidée. Très simplement, dans le salon voisin, elle alla s'asseoir au piano « tout comme si j'étais un quelconque petit violoniste », pensa Nigel, amusé de ce qui était pour lui une nouveauté.

Mais son instinct ne l'avait pas trompé. En Sylvie d'Arbouze, il découvrait l'accompagnatrice idéale. Le jeu du jeune homme, très original, très personnel, déconcertait les plus habiles musiciens. Aussi, dans ses tournées de concerts, était-il toujours suivi d'un vieux pianiste polonais qui, seul, arrivait à s'identifier presque complètement à lui. Mais comment cette enfant qui ne l'avait jamais entendu pouvait-elle saisir ainsi sa pensée,

prévoir le soudain caprice de son archet, s'unir aussi intimement à la plainte inattendue, à la fougue passionnée, à la rêverie lente, à tous les caprices du fantasque et prestigieux musicien ? Il fallait que son tempérament artistique eût avec le sien de singulières affinités !

Il l'observait, tout absorbée par son jeu, la bouche un peu frémissante, la joue légèrement teintée de rose, les beaux cils bruns battant au bord des paupières. C'était une autre Sylvie, plus vivante que la jeune fille indifférente, concentrée en elle-même, qu'il avait vue tout à l'heure.

Quand la dernière note s'éteignit, il dit avec une émotion qui se discernait dans son accent :

– Vous avez un don merveilleux, mademoiselle !

À demi tournée vers lui, elle demanda, la voix un peu basse et légèrement tremblante :

– Vous êtes satisfait ?

– Complètement ! Je n'ai jamais été accompagné ainsi.

Un sourire vint aux belles lèvres d'un rose

pâli. La jeune fille eut un mouvement pour se lever. Mais tandis qu'on applaudissait dans le salon voisin, Nigel dit vivement :

– Non, non, jouons autre chose... du Beethoven, tenez...

Certains critiques, certains confrères reprochaient à Nigel Ogerlof sa manière tout à fait personnelle d'interpréter les maîtres. Mais d'autres déclaraient qu'avant lui personne n'avait si bien saisi leur pensée. Sylvie, cette fois encore, lui donna l'impression d'être en parfaite union avec lui, de s'adapter avec une singulière compréhension à toutes les nuances de son jeu.

– Je vous remercie, mademoiselle, de m'avoir donné ce grand plaisir, dit-il quand elle se leva, l'adagio terminé.

– C'est moi qui vous suis reconnaissante, monsieur, je n'aurais jamais osé rêver que j'accompagnerais un jour Nigel Ogerlof.

Cette phrase était dite avec simplicité, sans l'ombre de cette coquetterie, de ces adulations que les femmes prodiguaient au jeune et célèbre

artiste. Dans les yeux levés vers lui, Nigel voyait une grave, ardente émotion. Puis Sylvie s'écarta, éteignit les lumières du piano et, tandis que Nigel retournait près de ses hôtes, elle disparut. Il ne la revit pas de la soirée.

– Mademoiselle votre nièce est une grande artiste, monsieur, dit Nigel au vieillard après que celui-ci eût témoigné tout son enthousiasme.

– Oui, elle est une remarquable musicienne. Elle veut faire du professorat et se faire entendre, si possible, dans des concerts. Mais sa santé l'avait jusqu'ici empêchée de mettre ce projet à exécution.

M<sup>me</sup> Tréven dit doucement :

– Je crains qu'elle ne réussisse guère. Elle a un tempérament assez faible et, de plus, une froideur de caractère qui ne facilitera pas ses rapports avec ses élèves et les parents de ceux-ci. En outre, elle est bien jeune pour vivre seule à Paris. Mais elle n'en fera qu'à sa tête, naturellement.

Quelque aigreur perçait dans le ton. Nigel retint un sourire en pensant : « Voilà une bonne

dame qui ne tient pas à perdre l'aide précieuse que lui est sans doute cette jeune fille, visiblement traitée par elle en subalterne. Et l'oncle, dominé par sa femme, n'a pas le courage de réagir contre cette injustice. »

### III

Le jardin de la Ville-Sauzac était plutôt un petit parc. Sauf quelques plates-bandes fleuries devant la maison, il était planté de beaux arbres et se continuait ainsi jusqu'à la mer. Nigel s'engagea dans ses allées le lendemain matin, désireux de goûter un peu de solitude avant de reprendre contact avec ses hôtes. Pierre, qui connaissait bien ses goûts, lui avait dit après le petit déjeuner pris avec lui :

– Agis à ta guise, mon ami. Je vais, de mon côté, m'occuper de ma voiture qui m'a donné quelques désagréments hier. Nous nous retrouverons tout à l'heure.

La température était presque froide. Une forte brume ouatait le ciel. Le sol disparaissait sous les feuilles mortes humides et glissantes, et celles demeurées encore aux arbres semblaient alourdies sous les gouttes d'eau déposées par le

brouillard nocturne sur leur tissu amolli, déjà sans vie.

Nigel aspirait voluptueusement l'air vif où la senteur marine se mêlait aux arômes d'automne. Puis une brise plus forte, plus chargée d'exhalaisons salines, annonça l'approche de la mer. Le jardin se terminait par une petite terrasse entourée de mimosas. Quand Nigel y atteignit, il vit une femme enveloppée d'une grande cape à capuchon qui se tenait accoudée au petit mur de pierres moussues et branlantes. Au bruit de ses pas, elle se détourna et dans l'ombre du capuchon, il vit le fin visage de Sylvie.

– Oh ! pardon, mademoiselle ! je vous dérange...

– Mais non. Vous venez voir notre golfe ? Chaque matin, je fais devant lui une petite station de repos et de méditation. Que cela est beau, n'est-ce pas ?

Elle étendait la main vers la mouvante masse d'eau sombre qui montait lentement à l'assaut des roches tachées de brun par les goémons.

– ... La mer est un immense et magnifique poème. Ses flots sans cesse agités me semblent doués d'une âme...

Elle parlait avec la même simplicité que la veille. Son visage demeurait tourné vers la mer et ses doigts fins serraient autour d'elle la grande cape noire.

– L'âme de la mer ? C'est le titre d'une symphonie à laquelle je travaille depuis quelques mois.

Sylvie se détourna et il rencontra le regard intéressé de ces yeux dont il n'avait pu encore discerner la couleur. Il vit alors qu'ils étaient verts, d'un beau vert profond et lumineux.

– Oh ! quelle admirable chose vous ferez sur ce sujet !

– Je m'y efforcerai, du moins... Il me semble, mademoiselle, que vous devez être une grande admiratrice des beautés de l'art et de la nature ?

– Certes ! Avec les plaisirs de l'esprit, ce sont les seules choses qui donnent de réelles satisfactions, sans durs lendemains. La musique

surtout, qui enivre, qui fait oublier, qui emporte l'âme dans les régions du rêve...

Sylvie parlait d'une voix lente et basse. Sur ses yeux songeurs, les paupières s'abaissaient. Elle avait ainsi un air de mystère qui intriguait Nigel.

– Eh quoi, avez-vous donc les mêmes idées que moi, mademoiselle ? J'estime que les seules émotions artistiques et intellectuelles devraient exister chez tout être raisonnable et qu'il est indispensable de maintenir le cœur dans une parfaite indifférence, ou un complet égoïsme, si vous le préférez.

Il rencontra de nouveau son regard, un peu surpris.

– Pourquoi ? Avez-vous donc souffert, vous aussi ?

– Non, mais j'ai vu souffrir, jusqu'au désespoir. La vie de mon père s'est consumée lentement après la mort de ma mère qu'il adorait. Je veux éviter un pareil sort.

Elle murmura :

– C’est étrange !

– Qu’est-ce qui est étrange ?

– Que nous nous rencontrions dans la même résolution. Moi aussi, j’ai vu souffrir près de moi. La victime était ma mère, le bourreau mon père. Oh ! comme elle l’aimait, pauvre mère ! Mais c’est bien pourquoi son calvaire a été si dur. Le cœur, quel abominable tyran ! Comment, après avoir vu les larmes de ma mère, reçu quelques-unes de ses confidences, écouté ses conseils, ne fermerais-je pas le mien à toute affection ?

Cette physionomie que Nigel avait connue jusqu’alors calme et presque froide se transformait. Il la voyait frémir sous l’afflux des souvenirs douloureux. Un vif contentement le pénétra, mit une note de triomphe dans sa voix tandis qu’il s’écriait :

– Ah ! vous aussi ? Comme moi, vous avez renoncé à toutes ces chimères que sont les tendresses familiales, le souci du prochain, et à ce mirage que l’on nomme l’amour ? Vous en avez peur, comme moi ?

– Oui, j’ai peur de souffrir... de souffrir moralement surtout.

Pendant un instant, ils restèrent silencieux. Tous deux avaient les yeux tournés vers la mer, sombre et calme. Les voiles rouge foncé de quelques barques apparaissaient, puis se perdaient bientôt dans la brume.

Sylvie murmura, comme se parlant à elle-même :

– Aimer, c’est souffrir, je n’aimerai jamais.

– Qu’en savez-vous ? Il est probable que vous serez aimée. Sauriez-vous écarter l’amour de votre cœur ?

– Oh ! oui !

Ces mots furent jetés avec une singulière énergie et le regard eut une lueur de volonté froide qui frappa Nigel.

– ... dans ma vie qui sera probablement pénible, au point de vue matériel, je ne veux pas que s’introduise tout ce qui est sentiment, affection. Peut-être ferais-je une exception pour l’amitié, si je reconnaissais après l’avoir éprouvé

qu'un être humain est digne de l'inspirer.

– Comme moi aussi ! dit Nigel. J'ai trouvé en Pierre un ami sincère, en qui je crois pouvoir me fier.

– Je le suppose. Il est très bon pour moi. Mais il a trop de cœur ; il souffrira beaucoup.

– C'est probable. Malheureusement mes raisons n'ont pas de prise sur lui. Impossible de lui faire admettre que le célibat est la meilleure solution du pénible problème de la vie... Je vous laisse maintenant, mademoiselle, à votre méditation devant la mer.

Il sourit en s'inclinant, et s'éloigna, suivi par le regard pensif de Sylvie.

Quand Pierre, un peu plus tard, vint rejoindre son ami dans sa chambre, il le trouva fumant une cigarette, la mine songeuse, près de la cheminée où brûlait un vif feu de bois.

– Eh bien, cette promenade ?... Pas très agréable par ce temps brumeux ?

– J'ai joui quand même de cet air si pur... Et puis, j'ai eu un entretien intéressant avec M<sup>lle</sup>

d'Arbouze.

Pierre leva les sourcils en signe d'étonnement.

– Avec Sylvie ? Comment cela ?

– Je l'ai rencontrée à l'extrémité du jardin, en contemplation devant la mer.

– Ah ! oui, c'est sa grande passion, elle me l'a dit un jour. La mer, la musique... oui, c'est tout ce qu'elle aime, je crois. Par ailleurs, elle semble si froide, si peu sensible... M<sup>me</sup> Tréven ne se fait pas faute de répéter à mon oncle qu'elle n'a pas de cœur.

– Si elle en a un, elle veut lui ôter la vie.

– Comment, lui ôter la vie ?

– Oui, moralement parlant. Comme moi, elle non plus ne veut pas souffrir par lui.

Pierre, qui s'asseyait en face de son ami, le regarda avec quelque ébahissement.

– Elle t'a fait des confidences ?

– Nous nous en sommes fait mutuellement. Peu de mots ont suffi pour nous révéler que nous avons bien des idées communes sur les

problèmes de la vie, de la souffrance, et que nous étions l'un et l'autre bien décidés à ne pas tenter l'aventure du mariage.

– Comment, Sylvie aussi ?... Sylvie est une adepte du célibat ?

– Oui, et très décidée même, autant qu'il m'a semblé. Elle ne veut vivre que pour l'art et les satisfactions intellectuelles. Comme moi aussi. Mais elle aura sans doute de rudes peines matérielles, si, comme je le devine, sa situation pécuniaire est difficile.

– Très difficile. Il ne lui reste que de très petites rentes. Après la mort de sa mère qu'elle a soignée, paraît-il, avec beaucoup de dévouement, elle est tombée malade et c'est alors que mon oncle l'a fait venir chez lui. Depuis, elle y est restée, car sa santé ne lui permettait pas jusqu'ici de continuer le professorat. Maintenant, elle voudrait s'en aller, se remettre au travail ; mais M<sup>me</sup> Tréven y met toutes les entraves possibles. Sylvie est pour elle d'un précieux secours, car elle est adroite pour toutes les besognes ménagères et particulièrement experte dans les

travaux d'aiguille. En outre, c'est une aide économique, puisqu'elle n'a pas à la payer et lui donne pour s'habiller les vêtements dont elle ne veut plus.

– Et M. Tréven supporte cela ?

Pierre leva les épaules.

– Oui, parce qu'il veut avant tout avoir la paix, dans son état de santé. Puis sa femme connaît la manière de présenter les choses selon son intérêt. Bref, il est évident que Sylvie n'est pas heureuse. Mais le sera-t-elle davantage quand il lui faudra courir le cachet, vivre péniblement au jour le jour ? En outre, elle est jeune, jolie, et peut avoir des difficultés de ce côté.

– Évidemment. Mais en admettant qu'elle acceptât de rester encore chez son oncle, une fois celui-ci disparu, il faudra bien qu'elle se mette à gagner sa vie, à moins qu'il ne lui lègue une somme suffisante.

– J'en doute. M<sup>me</sup> Tréven doit y veiller. Du reste, mon oncle jouit d'une forte rente viagère, qui constitue le plus gros de ses revenus. Sylvie

aura quelque chose probablement, mais non pas ce qu'il lui faudrait pour subvenir à son existence, si modeste soit-elle.

– C'est dommage. Elle a un très beau tempérament artistique et il aurait été intéressant de voir ce qu'il donnerait... Une nature peu banale, en outre, je le crois... Oui, elle est un peu complexe, semble-t-il, de la simplicité, de la droiture, et, peut-être, beaucoup d'orgueil. Le cœur ?... Mystère.

– J'admire ce don d'observation rapide, et rarement en défaut, que tu possèdes, Nigel !

– Je l'ai développé dans mes contacts avec tant d'individualités différentes, depuis que je parcours les deux mondes. Les femmes particulièrement m'ont fourni beaucoup de sujets d'étude. C'est dire que je ne me laisse pas tromper facilement sur leur valeur.

Tandis que Nigel se penchait pour secouer dans le foyer la cendre de sa cigarette, Pierre le considérait pensivement. Il savait que dans sa vie les caprices s'étaient succédé, aussi éphémères que la fleur un jour épanouie, fanée le lendemain.

Or, il se demandait tout à coup avec inquiétude si l'intérêt que semblait lui inspirer Sylvie ne présentait pas pour celle-ci quelque danger.

À ce moment, Nigel releva la tête et rencontra le regard de Pierre. Il eut un léger rire moqueur.

– Qu'as-tu, mon cher ? Quelque chose a l'air de t'effrayer. Craindrais-tu que j'entreprenne la conquête de M<sup>lle</sup> d'Arbouze ? En ce cas, rassure-toi. Elle est de celles dont on rougirait de troubler l'âme, et de plus elle ne m'inspire qu'une sympathie toute cérébrale, un peu comme une sœur d'esprit, car telle elle s'est montrée à moi tout à l'heure.

\*

Au cours du déjeuner, quand Nigel parla de partir dans l'après-midi, ses hôtes se récrièrent, demandèrent qu'il demeurât quelques jours. Il se laissa convaincre facilement. Ici, l'hospitalité était confortable, l'entourage discret, ce qu'il appréciait en homme blasé sur les empressements

parfois idolâtres d'admirateurs sans mesure. Rien ne le pressait, non, pas même la présence à Copenhague de Sigrid Darsen, sa fantaisie du moment. Et surtout, il avait le désir d'étudier cette singulière Sylvie, qui l'intéressait vraiment.

Il continuait de ne la voir qu'aux repas, et le soir, quand il faisait de la musique avec elle. Son attitude restait la même : froide, indifférente, comme détachée de ce qui l'entourait, insensible même aux coups d'épingle, aux manières autoritaires de M<sup>me</sup> Tréven. Seule, la musique semblait éveiller chez elle de vives émotions. Nigel, alors, la sentait vibrer d'une ardeur contenue que révélaient les yeux aux teintes changeantes d'océan.

Il faisait dans la journée des promenades en voiture avec Pierre. Un soir, il offrit à M<sup>me</sup> Tréven de les accompagner le lendemain à Saint-Gildas-de-Rhuis. Comme elle acceptait, il ajouta :

– Il plairait peut-être à M<sup>lle</sup> d'Arbouze de se joindre à nous ?

Il vit une lueur de joie dans les yeux un instant tournés vers lui. Mais M<sup>me</sup> Tréven dit avec un

sourire mielleux :

– Je ne crois pas que cela l'intéresse. Puis il faut bien que l'une de nous reste auprès de mon mari.

M. Tréven protesta :

– C'est absolument inutile ! Pour quelques heures, voyons, Germaine ? Sylvie aime beaucoup la mer, et là, c'est la grande mer sauvage.

– Non, mon ami, je ne vous laisserai pas seul ! Je resterai, voilà tout.

– C'est moi qui resterai, alors, déclara Pierre, je connais Saint-Gildas, ce qui n'est pas le cas de Sylvie.

Mais cette fois, M. Tréven tint bon, et sa femme finit par céder, en pinçant un peu les lèvres. Pendant ce petit débat, Sylvie était restée silencieuse, avec l'air de s'en désintéresser, comme si elle n'était pas en cause. Cependant, se souvenant de ce qu'elle lui avait dit naguère, Nigel savait combien vif devait être son désir. Il s'étonnait de cette maîtrise d'elle-même, chez

une âme si jeune, et pensait : « Oui, elle est capable de réaliser ce qu'elle veut, de tenir ferme dans sa résolution d'être une cérébrale, uniquement. Et, peut-être, après tout, n'a-t-elle que peu d'efforts à faire dans ce but, si elle est réellement aussi froide qu'elle le paraît. »

Ce soir-là, quand il fut retiré dans sa chambre, Nigel songea longtemps, tout en fumant plusieurs cigarettes et, quand il se leva enfin pour se mettre au lit, il murmura, avec un sourire amusé :

– Je vais faire figure du prince des contes de fées.

\*

Depuis deux jours, le ciel s'était dégagé, l'atmosphère restait lumineuse, et ce fut un océan assagi, à peine grondant, que contempla Sylvie en cet après-midi automnal. Elle restait immobile devant cette immensité. Près d'elle, M<sup>me</sup> Treven, Pierre, parlaient sans qu'elle les entendît. Tandis qu'ils s'éloignaient pour voir un autre point du

site magnifique, elle demeura là, le regard comme rivé aux flots glauques animés d'un perpétuel mouvement. À peine tressaillit-elle quand une voix dit près d'elle :

– Je savais que vous seriez heureuse de voir cela.

– Oh ! oui.

Elle ne tournait pas la tête, et Nigel ne voyait que son profil délicat, un coin de sa bouche frémissante.

– Je suis comme vous un amoureux de la mer. Peut-être dois-je cela à mes ancêtres scandinaves. Du côté de ma mère, qui appartenait à une vieille famille du pays basque, il y eut aussi quelques aventureux navigateurs.

Cette fois, Sylvie se détourna, avec une lueur d'intérêt dans le regard.

– C'est curieux ce mélange en vous de deux races tellement différentes.

– N'est-ce pas ? Mon père connut ma mère au cours d'un séjour à Biarritz. Ayant eu un accident de voiture aux environs de Saint-Étienne-de-

Baïgorry, il fut hospitalisé, soigné dans la famille Elsagarray et tomba amoureux de la fille aînée, Thérèse. Il paraît que mes grands-parents hésitèrent beaucoup à la laisser épouser un étranger. Mais elle aussi l'aimait. Il l'emmena d'abord dans son pays, puis fit construire pour elle le château de Morèges, en Béarn. C'est là qu'elle est morte, après neuf ans de mariage.

Nigel se tut un moment. Il regardait le pensif visage de la jeune fille si simplement vêtue de noir – toujours de noir – parce que c'était la couleur habituelle des vêtements de M<sup>me</sup> Tréven, que devait user Sylvie d'Arbouze.

– Il faut maintenant, mademoiselle, que je vous fasse part d'un projet que j'ai formé. Vous avez un tempérament de musicienne tout à fait exceptionnel, et s'apparentant au mien de façon vraiment singulière. Pour moi, vous seriez la collaboratrice idéale. Être accompagné par vous, composer des œuvres dont l'exécution nous permettrait de réaliser pleinement nos dons, notre sensibilité d'artistes, tel est ce que je souhaite, depuis que je vous connais.

Elle l'écoutait avec une subite tension de tout son être. Ses yeux semblaient soudain agrandis dans le visage amaigri.

– Mais, vu votre âge et le mien, cette collaboration serait difficile, par le fait qu'elle pourrait nuire à votre réputation. Il n'y aurait qu'une solution : c'est que je vous épouse.

Elle eut un sursaut, presque un recul.

– Me marier ? Ah ! certes non !

– Il s'agirait simplement de vous donner mon nom, pour que vous soyez en règle aux yeux du monde. Je vous ai fait l'autre jour ma profession de... célibat. Vous avez témoigné d'une volonté analogue. Il n'y aurait donc là qu'une formalité qui nous laisserait complètement libres l'un et l'autre. Nous vivrions sous le même toit, vous feriez les honneurs de notre demeure comme maîtresse de maison... et il n'y aurait entre nous que des rapports de bonne amitié.

Le saisissement parut d'abord enlever la parole à Sylvie. Elle regardait Nigel avec un air d'incrédulité.

– Vous voulez... vous pensez vraiment à cela ?

– J’y ai pensé depuis hier soir. C’est une solution qui concilierait tout. Votre avenir musical se trouverait ainsi assuré d’une façon parfaite.

La fine tête brune se redressa en un mouvement de fierté.

– Je suis pauvre, monsieur, et de ce fait il me semble difficile d’accepter la situation que vous m’offrez.

– Pauvre ? Vous ne le serez plus quand vous connaîtrez avec moi le succès. Sylvie Ogerlof aura sa célébrité personnelle, et non pas seulement celle de son mari.

Il vit s’allumer une flamme dans les beaux yeux verts.

– Vraiment, vous croyez que je puisse espérer cela ?

– J’en suis sûr.

– Alors je... oui, je réfléchirai.

– Je pars dans deux jours. Vous me donnerez

vosre réponse auparavant ?

– Oui, c'est cela.

– Alors, après-demain, sur la petite terrasse face à la mer ?

Elle acquiesça et, sans plus de paroles, ils rejoignirent M<sup>me</sup> Tréven et Pierre. La première leur jeta un coup d'œil soupçonneux. Nigel le saisit au passage et songea avec amusement : « Elle se figure peut-être que je fais la cour à cette jolie Sylvie. Je pense qu'elle m'enverra au diable, quand elle saura que je lui enlève son aide gratuite. »

Il remarqua la mine préoccupée de Sylvie, son air plus concentré encore, ce soir-là et le lendemain. À vrai dire, il avait pensé à une acceptation spontanée. Ces hésitations ne lui déplaisaient pas, car elles témoignaient que, pour M<sup>lle</sup> d'Arbouze, la fortune, la situation complètement inespérée ne comptaient pas seules et qu'elle envisageait avec une sérieuse réflexion l'avenir très inopinément ouvert devant elle. Mais, il devait s'avouer qu'un refus lui serait très désagréable, Sylvie réalisant, pensait-il, tout ce

qu'il pouvait souhaiter pour la femme qui porterait son nom et qui ne serait pour lui qu'une compagne d'art, une agréable maîtresse de maison.

## IV

Le père de Sylvie, le commandant d'Arbouze, qui avait dépensé en une existence scandaleuse sa fortune et celle de sa femme, s'était un soir tué d'un coup de revolver. M<sup>me</sup> d'Arbouze dut donner des leçons de piano pour subvenir à ses besoins et permettre à sa fille de terminer son instruction. Sylvie avait connu la gêne, presque la pauvreté. Mais plus que tout, les souffrances de sa mère comme épouse avaient gravé en elle une empreinte qu'elle jugeait ineffaçable.

M<sup>me</sup> d'Arbouze, cœur passionné, brisé, aigri par le malheur, avait répété à sa fille : « N'aime jamais ! Durcis ton cœur, vis sur toi-même. » Aux dernières heures de sa vie, après la visite du prêtre qui venait l'absoudre, elle avait murmuré de sa voix défaillante : « J'ai eu tort. Ne fais pas ce que je t'ai dit, ma Sylvie. » Mais Sylvie, dans son âme révoltée par la douleur, n'avait voulu

retenir que les premiers conseils de sa mère. Seule, malade, elle avait dû accepter l'offre de son grand-oncle par alliance et elle était partie pour la Ville-Sauzac, comptant y rester quelques mois avant de se remettre à donner des leçons de piano, comme elle le faisait à Paris depuis la maladie de sa mère.

Mais sa santé avait été longue à se raffermir. En outre, M<sup>me</sup> Tréven tenait à la garder le plus longtemps possible, ainsi qu'elle avait fini par le comprendre. Par égard pour son oncle, et un peu aussi parce qu'elle ne sentait pas sa force physique encore suffisante pour affronter l'existence difficile qui l'attendait, elle retardait le moment où elle reprendrait sa liberté. Mais voici que, soudainement, s'ouvraient devant elle des perspectives d'avenir tellement inattendues qu'elle en demeurait étourdie, incrédule, et plus anxieuse qu'heureuse.

La vie facile, brillante que lui offrait Nigel Ogerlof, les succès qu'il lui prédisait, la célébrité qu'elle partagerait avec lui, tout cela était pour elle une tentation à laquelle son esprit ne restait

pas insensible. Plus encore exerçait sur elle son attrait la pensée qu'elle pourrait développer sans entraves, dans leur plénitude, ces dons d'artiste qui devaient lui procurer, d'après les résolutions prises, les satisfactions primordiales de son existence. D'autre part, l'estime dans laquelle Pierre Dugannec tenait son ami lui était un garant de son honorabilité. Le génie du musicien, ses qualités d'esprit exerçaient sur elle leur prestige. En fait il lui était sympathique depuis qu'elle le savait décidé, comme elle, à garder son cœur muré dans l'insensibilité. Néanmoins, elle éprouvait un malaise, presque une angoisse devant la décision à prendre.

Pourquoi ? Que craignait-elle, en acceptant de devenir celle que Nigel définissait par ce mot : « Une compagne d'art » ?

Elle ne voyait pas clair en elle. Tour à tour, elle se sentait prête à donner son acceptation et à opposer un refus à l'offre de Nigel. Ce fut M<sup>me</sup> Tréven qui, sans le savoir, influa sur sa décision.

En essayant les bibelots du salon, Sylvie, généralement très adroite, laissa tomber une

petite statuette. M<sup>me</sup> Tréven l'apostropha sèchement :

– Quelle maladresse ! Vous avez beaucoup de distractions en ce moment, ma chère. Je crains que vous rêviez trop à... certain artiste célèbre. Mais cela ne convient pas à une petite jeune fille sans fortune, croyez-moi.

Un peu de rouge monta au teint de Sylvie. Pendant un instant elle parut prête à sortir de sa froide réserve. Mais, refermant ses lèvres déjà entrouvertes, elle resta silencieuse, un pli de dédain à la bouche.

Ce fut à ce moment-là qu'elle décida d'épouser Nigel Ogerlof.

Il n'y avait pas de brouillard ce matin où elle s'en alla, enveloppée dans sa cape noire, vers la petite terrasse où l'attendait Nigel. Seule une brume vaporeuse était tendue sur l'horizon. Les courtes vagues s'étiraient paresseusement sous l'apaisant soleil de novembre. Elles berçaient un yacht blanc à l'ancre dans le golfe. Après avoir salué Sylvie, Nigel étendit la main dans cette direction.

– Le *Viking*, sur lequel je vais embarquer demain... Aimez-vous les voyages en mer ?

– Très probablement. J’ai toujours désiré en faire.

– J’espère avoir le plaisir de vous donner cette satisfaction... si vous acceptez ce que je vous ai proposé.

Il regardait le fin visage qui semblait plus aminci encore dans l’ombre du grand capuchon. Les yeux disparaissaient presque sous les cils qui frémissaient un peu. Nigel eut l’intuition d’une hésitation dernière.

– Vous pouvez me donner votre confiance, mademoiselle, dit-il gravement, seul un lien fictif nous unira et nous le dénouerons facilement s’il nous en vient un jour le désir.

– Eh bien, j’accepte, monsieur.

La voix était ferme, et résolu le regard que rencontra Nigel.

– Nous allons donc convenir de quelques dispositions à prendre. Aujourd’hui, je demanderai votre main à M. Tréven. Nous

pourrons fixer la date du mariage à un mois d'ici, lors de mon retour en France ?

Sylvie eut un geste d'acquiescement. Nigel poursuivit :

– Je suis attendu au mois de mars à New-York et en d'autres villes des États-Unis, où je dois donner plusieurs concerts. Je vous emmènerai, et dès lors commencera notre collaboration musicale. À notre retour, Paris vous donnera sa consécration.

– Avez-vous réfléchi, monsieur, que je ne connais rien de l'existence mondaine, la mienne ayant été jusqu'ici confinée dans la gêne et le travail ?

– J'y ai pensé. Il vous faut un mentor, une conseillère. M<sup>me</sup> Vermont sera parfaite pour cela. Encore une victime du mariage, soit dit en passant... Elle est la veuve d'un peintre, Abel Vermont, par qui elle connut de dures désillusions sentimentales. Ses deux enfants sont morts jeunes. C'est une femme intelligente, de caractère un peu froid mais loyal et discret. Elle aimait le monde et avait un intérieur parfaitement

organisé, au temps de sa fortune. Par ma mère, elle m'est un peu parente. Comme ses revenus lui imposent une existence assez étroite, elle acceptera certainement de demeurer près de vous pour vous guider, le temps nécessaire à votre initiation.

– Je vois que vous avez tout prévu, dit Sylvie.

Un sourire un peu réticent venait à ses lèvres.

– Il y a encore un autre point dont je veux vous parler, reprit Nigel. J'ai l'intention de faire faire un contrat et de vous reconnaître une somme de...

Elle eut un vif mouvement de protestation.

– Cela non ! Puisque en réalité nous ne serons pas mariés, jamais je n'accepterai rien en dehors de ce qui sera nécessité par la situation que j'occuperai près de vous.

– Cependant si je venais à mourir...

Un regard de décision fière l'interrompt.

– N'insistez pas, je vous en prie. C'est une chose que je n'accepterai jamais.

– Soit ! je ne puis blâmer un tel sentiment, qui est tout en votre faveur. Ainsi donc, nous sommes d'accord ?

Pour toute réponse, elle lui tendit la main. Il la serra d'une franche, amicale étreinte.

– À tout à l'heure, mademoiselle, je parlerai cet après-midi à M. Tréven.

Il s'éloigna et elle resta en contemplation devant le golfe lui-même, devant le yacht blanc qui l'emmènerait dans quelques mois vers un nouveau destin, près de ce prestigieux artiste qui – elle le pressentait – serait pour elle un ami parfait, un compagnon charmant et plein de tact.

\*

Quand Nigel, dans le courant de la matinée, apprit à Pierre ses fiançailles avec Sylvie, le jeune homme faillit laisser choir le livre qu'il tenait à la main.

– Sylvie ?... tu épouses Sylvie ? répéta-t-il, la voix un peu étranglée par la stupéfaction.

– Et pourquoi pas ? Connaîtrais-tu un empêchement à ce mariage, cher ami ? demanda ironiquement Nigel.

– Mais aucun ! Sylvie est de bonne et honorable famille, elle est jolie, elle a certainement beaucoup de qualités... Toutefois, je n'ai jamais pensé qu'elle fût le genre de femme qui pût te plaire.

– Tu oublies ses dons de musicienne ?

– Ah ! c'est pour ce motif ?...

– Uniquement. Notre mariage sera quelque chose d'un peu particulier. Le sentiment, la passion n'y entrent pour rien. Simple association, en somme. Je donne mon nom à M<sup>lle</sup> d'Arbouze pour qu'elle puisse vivre près de moi sans qu'on y trouve à redire.

– Ah ! c'est cela ?

Pierre regardait son ami avec ahurissement.

– ... Et elle accepte ?

– Elle n'accepte même qu'à cette condition. Pas plus que moi, elle ne veut de chaînes sentimentales. Nous restons entièrement libres

tous deux... Naturellement, je confie ceci à ta discrétion, mon cher Pierre, car je passerai aux yeux de tous les autres pour avoir fait un mariage d'amour.

– Oh ! sois sans crainte ! Mais c'est tellement fou ce que vous faites là !

– Comment, fou ? J'estime au contraire que nous sommes des gens parfaitement sages, sur lesquels devraient prendre modèle beaucoup d'autres.

Pierre secoua la tête.

– Folie, je le répète... et folie coupable ! Vous avez la jeunesse, de belles qualités physiques, des dons exceptionnels, et vous vous condamnez à une existence stérile au point de vue moral, au point de vue social !...

Nigel rit sardoniquement.

– Le point de vue social ! Que m'importe cela ? Et je crois que M<sup>lle</sup> d'Arbouze ne s'en soucie guère non plus. Elle veut avant tout, comme moi, avoir une vie exempte de peines morales et qui ne doive rien au sentiment, quel

qu'il soit.

– En un mot, deux égoïsmes qui s'associeront ?

– Exactement.

– Eh bien, je ne vous envie pas, mes pauvres amis !

– C'est tout ce que tu trouves comme félicitations ?

Nigel riait de nouveau. Mais Pierre restait sérieux.

– Je crois que ce que vous prenez pour de la sagesse n'est qu'une grande erreur. Mais je ne souhaite qu'une chose, mon ami : c'est de me tromper.

Sur ces mots, Pierre serra chaleureusement la main de Nigel.

\*

La stupéfaction de M. Tréven ne fut pas moindre que celle de son neveu, quand Nigel

Ogerlof lui fit part de son désir d'épouser Sylvie.  
Lui aussi répéta :

– Sylvie ?... Vous voulez prendre Sylvie pour femme ?

Mais au contraire de Pierre, il montra un contentement extrême.

– C'est un bonheur pour cette chère enfant !... un bonheur tellement inattendu !

M<sup>me</sup> Tréven se trouvait cet après-midi-là à Vannes. Elle rentra peu avant le dîner. Sylvie était occupée à mettre le couvert, quand elle apparut dans la salle à manger, un peu rouge, l'air animé.

– Qu'est-ce que vient de me dire votre oncle ? M. Ogerlof vous a demandée en mariage !

– Mais oui, madame.

Sylvie continuait paisiblement de disposer les verres sur la nappe damassée.

– Il est timbré ! Ce n'est pas possible autrement ! Un homme qui pourrait faire le plus magnifique mariage, choisir une... une jeune fille insignifiante comme vous !

– Sans doute, ne me trouve-t-il pas tellement insignifiante, dit froidement Sylvie.

– Ah ! naturellement, vous allez vous croire maintenant quelque chose d'extraordinaire. Mais quelle figure ferez-vous dans le monde, je me le demande ? Je crains fort que vous n'ayez de fameuses désillusions, en compagnie d'un tel homme qui ne doit plus compter ses succès près des femmes !

– Je vous remercie de l'avertissement charitable que vous me donnez, dit Sylvie avec la même froideur, cette fois nuancée d'ironie.

M<sup>me</sup> Tréven lui jeta un regard sans aménité.

– Je suppose que tous les avertissements du monde seraient bien inutiles, en la circonstance. Vous ne voyez que la situation magnifique, le mari séduisant. Après tout, comme vous ne semblez pas avoir beaucoup de cœur, peut-être souffrirez-vous moins qu'une autre des déceptions que vous réserve probablement ce mariage.

Sylvie allait au dressoir, où était préparé le

dessert. Elle dit d'un ton glacé :

– Je n'ai pas de cœur, en effet. Je ne souffrirai pas.

M<sup>me</sup> Tréven demeura un moment un peu interloquée. Puis, levant les épaules, elle quitta la pièce en murmurant :

– Une intéressante femme qu'il aura là, Nigel Ogerlof !

Sylvie, ce soir-là, garda la même attitude qu'à l'ordinaire, et Nigel ne se montra pas plus empressé près d'elle. Ils firent de la musique comme ils en avaient coutume, mais Sylvie demeura au salon jusqu'au moment où tous regagnèrent leur chambre. Elle fut là le lendemain matin, près de son oncle et de M<sup>me</sup> Tréven, quand Nigel prit congé de ses hôtes avant de monter en voiture pour gagner le port où l'attendait son yacht. Ils échangèrent un adieu amical et Nigel dit en souriant :

– À bientôt !... dans un mois !

– Cela n'a pas l'air très chaud entre eux, dit un peu plus tard M<sup>me</sup> Tréven à Pierre. Je me

demande quelle lubie a passé par la tête de notre ami pour lui donner l'idée de ce mariage !

– Oh ! vous savez, ma tante, Nigel est assez original, répondit évasivement. Pierre.

Mais il pensait : « Plus qu'original... un peu fou, comme je le lui ai dit. Et elle aussi, pauvre Sylvie. Quel singulier ménage cela va faire ! »

## V

Quinze jours après le départ de Nigel, M. Tréven, frappé de congestion, expirait en quelques heures.

Sylvie aida M<sup>me</sup> Tréven en ces heures pénibles avec une correction parfaite. Elle avait laissé voir quelque émotion près du mourant, mais reprit ensuite aussitôt son air de tranquille froideur. M<sup>me</sup> Tréven eut donc beau jeu pour répéter à ses connaissances :

– Quand je vous disais que cette petite n’a pas de cœur ! Et c’est sur elle que tombe la chance d’un pareil mariage !

Nigel avait écrit peu auparavant une assez longue lettre à sa fiancée. Il lui parlait du pays de son père, des concerts qu’il donnait, dépeignait avec verve des personnages divers. Il lui avait appris aussi que M<sup>me</sup> Vermont acceptait avec grand plaisir d’initier la jeune M<sup>me</sup> Ogerlof aux

obligations de sa nouvelle existence. La réponse de Sylvie était plus courte, écrite avec esprit en un style simple et agréable. Lettres de bons camarades, dépourvues de toute formule sentimentale. Celle de Nigel était accompagnée d'un écrin contenant la bague de fiançailles, une émeraude dont la beauté arracha à M<sup>me</sup> Tréven une exclamation d'envie.

Quand elle s'aperçut que la jeune fille ne la portait pas, elle lui en demanda la raison. Sylvie objecta son deuil. Elle ne la porterait, dit-elle, qu'au retour de Nigel Ogerlof. De même, étant donné les particularités de ce mariage fictif, aurait-elle voulu se dispenser de la rituelle toilette de mariée, en mettant encore ce deuil en avant. Mais M<sup>me</sup> Tréven déclara que la cérémonie ne devant pas avoir lieu avant trois semaines, il n'existait aucune raison pour qu'elle ne se conformât pas à la coutume. La robe fut commandée à Vannes et M<sup>me</sup> Tréven fit avec Sylvie un voyage à Rennes pour lui acheter un trousseau. M. Tréven avait légué à sa nièce une petite dot, lui donnant ainsi le moyen de ne pas entrer trop démunie dans sa nouvelle existence.

Nigel arriva à la Ville-Sauzac un soir de décembre.

Il était descendu dans un hôtel de Vannes et ce fut de là qu'il vint les jours suivants, déjeuner et passer une partie de l'après-midi à faire de la musique avec Sylvie. Il était aimable, courtois ; elle se montrait simple, aisée, toujours un peu froide, sauf lorsque son émotion mettait de la chaleur dans sa voix, de la lumière dans ses yeux.

La veille de la cérémonie, Pierre arriva d'Angers où il occupait une situation d'ingénieur.

– Ils ne paraissent décidément pas très épris ! lui dit M<sup>me</sup> Tréven.

– Oh ! vous savez, ma tante, Nigel n'est pas expansif... et Sylvie peut-être encore moins. Ce n'est pas une raison pour qu'ils ne fassent pas un bon ménage.

– J'en doute beaucoup !... Et n'est-il pas singulier que M. Ogerlof n'offre rien à sa fiancée ? Pas de corbeille, pas un bijou, en dehors de sa bague !

– Il juge sans doute préférable qu'elle

choisisse ce qui lui plaît. Ne craignez rien, ma tante...

Ici l'accent de Pierre se fit un peu narquois.

– ... Sylvie aura tout le nécessaire et même le superflu, dans sa nouvelle situation.

Le mariage devait avoir lieu dans l'église du village dont dépendait la Ville-Sauzac. Ce matin-là, de bonne heure, Sylvie se rendit une dernière fois sur la petite terrasse au bout du jardin.

La température était douce, pour ce mois de janvier. Un vent humide chassait dans le ciel des nuages chargés de pluie. Cette aube grise répandait dans l'atmosphère une tristesse qui semblait se refléter sur la physionomie de Sylvie.

Tandis qu'elle regardait les flots assombris et houleux, tous les souvenirs pénibles de son existence se représentaient à sa pensée. Ils écartaient d'elle l'allégresse qu'elle eût dû ressentir, au seuil d'une nouvelle existence dont tout semblait annoncer qu'elle comblerait ses secrets désirs. Oui, elle aurait dû être heureuse ce matin, et cependant une étrange amertume

s'insinuait en son esprit qui ne savait où chercher lumière et consolation.

Car Sylvie n'avait qu'une religion superficielle.

Après une enfance pieuse, sous l'influence de sa grand-mère paternelle, elle avait subi celle de sa mère dont l'indifférence religieuse n'avait cédé qu'aux approches de la mort.

Comment, d'ailleurs, eût-elle pu conserver une croyance ferme et agissante, avec en soi-même cette révolte contre la souffrance, contre les épreuves inévitablement attachées aux devoirs sociaux et familiaux ? Comment eût-elle pu être une disciple du Dieu crucifié, celle qui disait orgueilleusement : « Je ne veux pas souffrir. » ?

Ce matin, sa méditation devant cette mer qu'elle aimait ne lui apportait pas de réconfort. Elle se décida enfin à reprendre le chemin du logis. Au bas de l'escalier, elle croisa Pierre qui descendait.

– Quoi ! vous êtes déjà sortie, de si bonne heure ?

– J’ai été dire adieu au golfe. C’est la seule chose que je regretterai ici.

– Oui, ma pauvre Sylvie, vous n’avez pas été bien heureuse à la Ville-Sauzac. Mon oncle vous aimait cependant, mais... il était fâcheusement influencé.

Sylvie eut un geste qui semblait balayer tout ce passé.

– Je lui ai pardonné sa faiblesse. Maintenant, je veux tout oublier. J’entre dans une nouvelle phase de ma vie.

– Une phase qui sera meilleure, je l’espère.

Sylvie le regarda avec un peu d’ironie.

– Comme vous dites cela ! Vous ne semblez pas très persuadé ?

– Non, répondit-il franchement. Nigel m’a appris vos conventions, et je trouve cela tellement... singulier !

– Oui, peut-être pour d’autres. Mais je me sens de force à les maintenir et je crois votre ami aussi bien décidé à le faire.

– Vous êtes des fous orgueilleux !

– Des orgueilleux, oui. Mais aussi des sages. Orgueil et sagesse peuvent marcher de pair, croyez-le.

Avec un hochement de tête, Pierre s'écarta pour laisser passer la jeune fille.

Il ne la revit que deux heures plus tard, quand, suivie de M<sup>me</sup> Tréven, elle entra en toilette de mariée dans le salon où il se trouvait avec Nigel, un ami de M. Tréven qui devait conduire la fiancée à l'autel et sa petite-fille qui remplissait le rôle de demoiselle d'honneur.

C'était une autre Sylvie. Le satin blanc moulait sa taille svelte, un peu trop mince, et en accentuait la souple élégance. Le tulle entourait harmonieusement le visage délicat, d'une pure blancheur et donnait aux beaux yeux un doux éclat. Pierre pensa : « Elle est vraiment jolie, cette Sylvie ! » Et il jeta un coup d'œil vers son ami. Nigel s'inclinait devant sa fiancée, lui baisait la main, prononçait quelques mots courtois. « Est-il insensible à sa beauté ? » se demandait Pierre.

Il trouva singulièrement triste cette cérémonie religieuse dont il savait qu'elle n'était pour les intéressés qu'un simulacre. D'ailleurs, eux-mêmes en éprouvaient peut-être quelque gêne, car il remarqua la pâleur de Sylvie, au sortir de l'église, et la physionomie un peu fermée de Nigel.

Aussitôt après le déjeuner, les nouveaux mariés montèrent en voiture et s'en allèrent vers leur nouveau, leur étrange destin.

\*

Nigel habitait à Paris un vieil hôtel de la rive gauche qu'il avait fait aménager avec beaucoup de goût. Sylvie y fut accueillie par M<sup>me</sup> Vermont, cette parente de son mari qui devait lui servir de guide. Elle lui avait fait préparer un appartement d'après les indications de Nigel, et ce fut elle aussi qui conduisit la jeune femme chez les couturiers, chez les divers fournisseurs qui devaient la transformer en une femme élégante

avant son départ pour la tournée de concerts aux États-Unis.

Elle ne déplaisait pas à Sylvie, qui la trouvait discrète, comme le lui avait dit Nigel, intelligente, aimable sans expansion. Elle avait belle mine encore, et une allure distinguée. Ses épreuves ne l'avaient pas aigrie et elle savait prendre la vie avec une certaine philosophie.

Sylvie s'adaptait avec une étonnante facilité à sa nouvelle existence. Elle surprenait son mentor par ses intuitions, par la personnalité qu'elle révélait.

– Elle a l'instinct de la véritable élégance, un goût vraiment parfait, disait à Nigel M<sup>me</sup> Vermont. Et je crois qu'elle est d'instinct une vraie femme du monde aussi.

– Tant mieux, répondait Nigel, je craignais qu'elle montrât quelque gaucherie. Mais elle semble en effet très à l'aise dans cette situation si différente de ce qu'elle a connu jusqu'ici.

Entre lui et Sylvie s'était établie une sorte de camaraderie, nuancée chez lui de courtoisie.

Ayant décidé de ne pas la présenter à ses relations avant leur retour d'Amérique, il ne paraissait avec elle dans aucune manifestation mondaine, mais il lui faisait connaître Paris, ses antiques monuments, ses musées ; il la conduisait à Versailles, à Fontainebleau, à Chantilly. Elle s'intéressait à tout avec une sorte de ferveur. Nigel trouvait en elle un esprit ouvert, une intelligence très fine, des goûts souvent semblables aux siens en matière d'art et de littérature.

Cette indifférence, cette froideur dont elle s'était fait comme un masque à la Ville-Sauzac cédaient maintenant sous l'influence d'une sorte d'allégresse intellectuelle. Du moins Nigel qualifiait-il ainsi le changement qu'il voyait peu à peu s'opérer en elle, et qui devait avoir son épanouissement au cours de leur séjour aux États-Unis.

Cette tournée de concerts fut un triomphe pour Sylvie autant que pour son mari. Certes, son talent y entraît pour une large part. Mais la beauté de la jeune artiste, mise en valeur par des toilettes

d'une parfaite élégance, ajoutait encore à son prestigieux succès. Les hommes l'entouraient d'hommages et d'admiration, les femmes, tout en la jalousant d'avoir été choisie par Nigel Ogerlof, leur idole, lui savaient gré d'accueillir ces hommages avec beaucoup de réserve et de ne montrer aucune coquetterie dans ses rapports avec l'élément masculin. Ce fut, pour elle, une période d'étourdissement, de griserie un peu orgueilleuse. Les applaudissements sans fin, les adulations, l'enthousiasme des mélomanes en délire, elle les partageait avec Nigel. Réceptions, concerts, accueil triomphal dans les villes où ils se faisaient entendre, tout cela composait une existence fiévreuse, ardente, tout extérieure, qui donnait l'illusion du bonheur.

La santé de Sylvie s'était raffermie, l'amaigrissement, suite des fatigues, du chagrin et de la maladie, n'était plus qu'un souvenir.

Dans l'enivrement du succès, sous l'influence d'une secrète joie, Sylvie devenait singulièrement belle, avec un charme discret, un peu mystérieux, et, quand elle jouait ou écoutait jouer Nigel, une

ardeur concentrée, une flamme dans le regard révélait une sensibilité profonde, une vie intérieure peut-être pathétique.

Ce fut précédée d'une telle renommée que Sylvie, de retour d'Amérique, fut présentée à un public parisien de choix.

Là encore ce fut le triomphe.

Pendant deux mois, elle en fut enivrée, et Nigel avec elle.

Tous deux vivaient dans une sorte de rêve. Les milieux les plus choisis se disputaient leur présence. Les personnalités les plus diverses entouraient Sylvie d'une atmosphère d'admiration et de désirs, à laquelle la jeune femme semblait demeurer insensible.

Mais, subitement, la fatigue s'abattit sur elle. Les nerfs trop tendus dans cette existence de fièvre fléchissaient enfin. Le médecin appelé ordonna du repos, un air pur.

– Nous partirons dans huit jours pour Morèges, déclara Nigel.

– Il ne faut pas quitter Paris à cause de moi. Je

puis très bien me rendre seule là-bas.

– Certainement. Mais je vous avoue, ma chère amie, que je suis las aussi de tout ce mouvement et que je retrouverai avec plaisir la tranquillité de mes Pyrénées.

Ils se trouvaient dans le jardin d'hiver, où Sylvie aimait se tenir. Autour d'eux s'élevaient de hautes plantes exotiques, s'exhalaient de délicats parfums de fleurs. Étendue sur une chaise longue, vêtue de soie blanche, Sylvie appuyait sa fine tête brune contre un coussin de damas rouge sur lequel ressortaient plus brillants, plus sombres. ses beaux cheveux noirs qu'elle continuait de coiffer en une natte enroulée, selon le conseil de Nigel.

– Rien ne vous va mieux, lui avait-il dit. Une femme, pour sa coiffure, ne doit pas suivre aveuglément la mode, mais chercher ce qui convient à sa physionomie.

Il était assis près d'elle, une cigarette entre les doigts. Le maître d'hôtel venait de servir le café. Aux derniers mots de Nigel, Sylvie leva les yeux sur lui et le regarda attentivement.

– Oui, vous avez la mine un peu fatiguée. Allons donc faire une cure de repos dans votre Morèges, que je serai charmée de connaître.

– Je téléphonerai tout à l’heure à Florentine, ma femme de charge, pour qu’elle vous prépare un appartement, et un pour M<sup>me</sup> Vermont.

Sylvie, d’un geste distrait, prit dans un vase posé près d’elle une des roses thé qui le garnissaient et en aspira le parfum.

– Quel admirateur vous a envoyé ces fleurs ? demanda en souriant Nigel.

– C’est le général Marchez, avec un mot charmant exprimant le souhait que ma santé se rétablisse vite afin qu’il puisse m’entendre de nouveau. Quel mélomane ! Il m’a dit que les jours où il nous avait entendus, il vivait ensuite dans une sorte de rêve. Et quel homme intéressant à tous points de vue !

– En effet. Il n’est pas seulement un de nos meilleurs officiers coloniaux, mais aussi un esprit très cultivé, très renseigné sur tous les courants intellectuels et artistiques.

– Il m’a dit qu’il avait une propriété près d’Argelès et qu’il doit y passer une partie de son congé. Peut-être le verrons-nous pendant notre séjour à Morèges ? J’en serais enchantée.

– Il vous plaît donc beaucoup ?

Le sourire s’effaçait des lèvres de Nigel et son regard assombri scrutait la physionomie de la jeune femme.

– Mais oui, dit Sylvie avec simplicité, je vous le répète, il m’intéresse extrêmement.

– Peut-être surtout parce qu’il est un de vos plus ardents admirateurs ?

Une note d’ironie passait dans la voix de Nigel. Les beaux sourcils bruns se froncèrent, tandis que Sylvie répliquait avec quelque sécheresse :

– Cela ne me suffirait pas, croyez-le, pour apprécier la valeur d’un homme.

Puis ils se turent pendant un long moment.

Nigel fumait, le front légèrement plissé. Sylvie, les paupières un peu baissées, caressait la tête de Stip, le grand chien blanc, assis près de la

chaise longue. Il y avait ainsi entre eux de ces silences, depuis quelque temps, comme s'ils ne trouvaient plus rien à se dire.

Ce fut Sylvie qui parla de nouveau la première.

– Vous ne boirez pas votre café très chaud comme vous l'aimez, si vous ne le prenez pas maintenant.

– Ah ! c'est vrai, je l'oubliais, dit Nigel.

Il avala assez distraitement l'odorant breuvage. Comme il finissait, le téléphone sonna. Il passa dans le salon voisin où se trouvait un appareil et d'où sa voix parvenait jusqu'à Sylvie.

– Ah ! c'est vous, doña Flor ?... Oui, je suis libre ce soir... Mais je compte m'absenter pour quelque temps... En Béarn, oui. Nous en parlerons... Entendu ! À ce soir.

La bouche de Sylvie avait un pli de contrariété et ses paupières restaient mi-closes quand Nigel reparut près d'elle.

– Vous serez aimable, ma chère Sylvie, de prévenir Armand que je ne dînerai pas ce soir.

M<sup>me</sup> de Valaguès m'invite impromptu, selon sa coutume.

– Très bien, mon ami.

– Ainsi donc, à demain.

Il lui baisa la main et s'éloigna.

Elle demeura immobile, les yeux complètement fermés maintenant. M<sup>me</sup> de Valaguès... la belle doña Flor aux yeux pleins de flamme et d'orage. Belle, non au sens habituel du mot, avec son maigre corps nerveux, son mince visage au teint doré. Mais ses yeux suffisaient à en faire un être à part, avec leur ardeur dévorante, leur vie frénétique. Elle ne manquait jamais, disait-on, aucun des concerts de Nigel Ogerlof, et un jour, dans un accès de folle admiration, elle avait saisi le violon du musicien génial pour y poser passionnément ses lèvres.

– Est-ce vrai ? avait demandé Sylvie à Nigel quand, à New-York, une Américaine lui avait raconté ce fait.

– Très vrai, avait-il répondu, doña Flor est une impulsive, une femme aux sentiments excessifs,

mais sincères. Il n'y a rien chez elle du snobisme qui anime d'autres femmes dans certaines manifestations de ce genre.

Ici, à Paris, Nigel avait présenté à Sylvie la noble espagnole. Elle avait senti chez celle-ci une certaine hostilité, qu'elle-même n'était pas loin de partager. Quoique en fait, que lui importait cette jeune femme ? Si Nigel la trouvait à son gré, il était libre, complètement libre. Ils étaient libres, tous deux, heureusement !

Libres, libres !

Sylvie sourit sans ouvrir les yeux. Elle resta ainsi immobile, songeuse. Au coin des lèvres, le sourire était devenu mélancolique, un peu amer.

## VI

Sylvie, dès l'abord, fut charmée par le château de Nigel. Tout lui plaisait, à l'intérieur comme à l'extérieur. Elle s'arrêta longuement devant le portrait de Thérèse Ogerlof qui se trouvait dans le petit salon dont la mère de Nigel avait fait sa pièce de prédilection.

– Vous lui ressemblez. Vous avez ses yeux, dit-elle à son mari.

– Il paraît. Ce sont les yeux des Elsagarray. j'ai là-bas un oncle et des cousins dont je vous ferai faire la connaissance.

En attendant, Sylvie prenait en main la direction de la maison, tâche bien facilitée par la compétence de Florentine, la femme de charge. M<sup>me</sup> Vermont n'avait plus qu'un poste honorifique près de la jeune femme, mais Nigel ne parlait pas de le supprimer et Sylvie ne semblait pas en avoir le désir.

Deux jours après leur arrivée, ils firent dans la matinée une promenade à cheval, car Sylvie avait pris à Paris des leçons d'équitation et Nigel finissait de l'instruire. Au retour, ils passèrent par le village. Devant l'église, ils croisèrent un jeune prêtre au visage énergique, au vif regard. Nigel et lui se saluèrent. Sylvie le suivit des yeux tandis qu'il entrait dans un vieux logis proche de l'église.

– C'est l'abbé Soubeyre, le curé de Morèges. dit Nigel. Il appartient à une vieille famille du pays. Sa mère habite ici, dans la maison qui est aux Soubeyre depuis plusieurs générations... Tenez, là...

De sa cravache, Nigel désignait un long bâtiment à un étage, en pierres rousses, derrière lequel s'étendait un grand jardin.

– M<sup>me</sup> Soubeyre a eu je ne sais combien d'enfants. Plusieurs sont morts. Il y a deux filles qui vivent avec elle. Ce sont des personnes de bonne éducation, et même distinguées, mais je ne crois pas qu'elles puissent vous plaire comme relations, à vous qui n'êtes pas dévote.

– Je ne le pense pas non plus, dit Sylvie.

Comme ils passaient devant la vieille maison au toit de tuiles brunes, ils entendirent un rire d'enfant, l'appel d'une claire petite voix :

– Tante Colette, maman te demande !

– Il y a des enfants ? demanda distraitement Sylvie.

– Oui... deux ou trois, je ne sais plus.

Dans la cour du château, Nigel aida sa femme à descendre de cheval. Il jeta un coup d'œil sur son visage rosi par l'air, sur ses yeux que semblait éclairer toute la lumière de ce jour d'été.

– Votre mine est déjà meilleure, Sylvie.

– Oh ! je sens que je me remettrai vite ici ! Et je crois que j'aimerai cet admirable pays autant que vous.

– C'est probable, puisque, jusqu'ici, nous nous sommes découvert des goûts à peu près semblables... Voulez-vous que je vous amène demain à Pierrefitte, à Gavarnie ?

Elle acquiesça avec empressement.

Ainsi commença une série d'excursions qui devaient les conduire jusqu'en Espagne.

Là encore, Sylvie mettait une sorte d'allégresse fervente à jouir de tout ce qu'elle voyait, de l'intérêt que lui apportaient ses entretiens avec Nigel sur les pays visités, sur leurs mouvements et leurs coutumes. Une vie nouvelle semblait sourdre en elle, éveiller des parties engourdies de son être moral.

Quand ils étaient au château, la musique occupait une part de leur temps. Nigel continuait la composition de sa symphonie, et il en communiquait des fragments à Sylvie afin qu'elle lui en donnât son avis. Dans la salle de musique où deux pianos voisinaient avec un petit orgue, ils jouaient tous deux, le soir, tard dans la nuit parfois, oubliant l'heure dans leur envoûtement.

\*

Le dimanche qui suivit son arrivée à Morèges, Sylvie se rendit avec M<sup>me</sup> Vermont à la grand-

messe.

C'était la seule pratique religieuse qu'elle eût conservée, parce qu'autrefois elle en avait fait la promesse à sa grand-mère.

Le court sermon de l'abbé Soubeyre lui plut, par sa netteté, sa simplicité, unies à une chaleur qui semblait venue du cœur. Les chants assez bien exécutés par des jeunes filles du pays étaient accompagnés à l'harmonium par une jeune fille brune aux yeux rieurs.

Dans un banc faisant pendant à celui réservé aux châtelains, Sylvie remarqua une dame d'un certain âge, une jeune femme et deux enfants : un petit garçon aux cheveux blonds frisés et une petite fille plus jeune. Elle les aperçut encore à la sortie de l'église et les vit se diriger vers la maison longue dont Nigel lui avait dit qu'elle appartenait à la famille Soubeyre.

Au cours du déjeuner, elle demanda :

– Vous n'avez pas de relations avec le curé, Nigel ?

– Je le vois une fois dans l'année, quand il

vient me faire une visite et que je la lui rends en lui remettant une somme pour ses œuvres.

– Croyez-vous que je doive lui en faire une aussi ?

– Ce serait assez indiqué, me semble-t-il, comme nouvelle châtelaine. Nous pourrions y aller demain, si vous le voulez ?

– Soit !... Elle est intéressante, cette vieille église, et je la visiterai avec plaisir en votre compagnie.

Là-dessus, l'entretien dévia vers l'archéologie, science dont Nigel était fort amateur et que M<sup>me</sup> Vermont goûtait aussi. Sylvie les écoutait un peu distraitement, contre sa coutume. Elle regardait la perspective des hauts monts couronnés d'une brume bleuâtre, que, de sa place, elle découvrait par les larges portes vitrées de la salle à manger. Mais sa pensée la reportait vers le petit sanctuaire roman, un peu sombre, presque pauvre. Ce matin elle y avait ressenti une impression de bien-être, de sécurité dont elle ne s'expliquait pas la raison. Ou plutôt, elle l'attribuait à ce besoin de repos qu'elle éprouvait maintenant, à la suite des mois

fiévreux, des mois enivrants vécus depuis son mariage.

– Vous êtes bien songeuse, Sylvie ! lui dit M<sup>me</sup> Vermont vers la fin du repas.

Elle sourit en répondant :

– Je pensais que je suis bien ici.

– Alors, demeurez-y tant qu’il vous plaira, ma chère amie, répliqua Nigel. Je n’ai pas accepté de concerts avant le début de l’hiver. Ainsi avons-nous un long champ de tranquillité devant nous.

De cette tranquillité, il semblait lui-même fort satisfait. La griserie de ses succès ne lui avait jamais fait perdre ce goût d’une demi-solitude, d’une existence où son travail d’artiste pouvait s’accomplir dans la paix, loin du monde dont, s’il scrutait son âme, il devait s’avouer qu’il était parfois si las.

Ici, il n’avait pas de relations. Parfois, quelques personnes de connaissance venaient le voir, de Biarritz, de Saint-Jean-de-Luz, d’une station thermale, mais il ne les retenait pas et l’on comprenait qu’il ne tenait guère à voir son repos

troublé.

Il accompagna le lendemain Sylvie au presbytère. Ce vieux logis était presque aussi ancien que l'église. La porte leur en fut ouverte par la jeune fille qui tenait l'harmonium pendant la messe.

– Mon frère est à l'église, je vais le prévenir, dit-elle en introduisant les visiteurs dans une grande pièce donnant sur le jardin.

Les volets demi-clos maintenaient une pénombre agréable après le brûlant soleil du dehors. Sur le bureau garni de livres et de papiers, des roses, dans un vase de faïence, exhalaient un délicat parfum. Les sièges étaient garnis d'une tapisserie fanée mais de tons bien choisis. Dans la bibliothèque s'alignaient quelques belles reliures anciennes, que Nigel fit remarquer à Sylvie.

– C'est l'héritage d'un oncle bibliophile. L'abbé s'intéresse aussi aux vieux livres, mais il n'a pas les moyens d'augmenter sa collection.

– Cette pièce est accueillante, dit Sylvie en

jetant autour d'elle un regard intéressé. Elle a une âme, ne trouvez-vous pas ?

– C'est exactement ce que je pensais. Dans les occasions assez rares où j'y suis entré, j'ai toujours ressenti cette impression.

Un léger grincement se fit entendre, un battant de porte fut ouvert doucement, dans l'entrebâillement se glissa un garçonnet de cinq ou six ans. Il s'arrêta sur le seuil, un doigt posé au coin de la bouche, ses yeux bleus fixés sur le couple.

– Le joli enfant ! murmura Sylvie.

Elle regardait le frais petit visage, les cheveux blonds un peu bouclés. Puis elle se leva, alla vers lui.

– Qui êtes-vous, mon jeune ami ? Comment vous appelez-vous ?

Une voix claire répondit :

– Je suis Jacques Brigels, le neveu de M. le Curé... Vous attendez mon oncle, madame ?

Elle rit, amusée par la mine sérieuse de l'enfant.

– Oui, sa sœur est allée le chercher.

– Il est à l'église... Il ne sera pas long à venir, madame.

Jacques faisait quelques pas et tendait sa main à la visiteuse, avec un air de grave politesse.

– ... Tante Colette va le ramener.

– C'est elle qui joue de l'harmonium à l'église ?

– Oui, madame. Elle joue bien, n'est-ce pas ?

– Très bien.

Sylvie avait repris sa place. Devant elle se tenait le petit bonhomme, bien campé sur ses jambes potelées. Il regardait tour à tour les deux inconnus avec intérêt.

– C'est vous, monsieur et madame, qui habitez le joli château ?

– C'est nous, répondit Nigel en souriant.

– Il y a de jolies fleurs !... Et comme vous avez de beaux chevaux ! dit Jacques d'un air admiratif.

– Tu aimes les chevaux, mon petit ?

– Oh ! oui ! Aussi je serai officier comme mon oncle Maurice.

– Eh bien, je vois que tu me remplaces pour accueillir nos hôtes, Jacques, dit une voix cordiale.

L'abbé entrain, venait vers les visiteurs qui se levaient.

– Et il s'y entend parfaitement, répliqua Nigel. Votre neveu est un enfant bien élevé, monsieur le Curé.

– Nous faisons du moins tout pour qu'il le soit... Allons, Jacques, salue M. et M<sup>me</sup> Ogerlof et va retrouver tante Colette.

Jacques fit un amusant petit salut qui amena un rire léger sur les lèvres de Sylvie.

– Venez que je vous embrasse, mon petit Jacques... Je suis contente d'avoir fait votre connaissance.

– Moi aussi, madame, répondit Jacques qui regardait la jeune femme avec une visible admiration.

– Vous avez fait une conquête, Sylvie, dit en

souriant Nigel quand l'enfant se fut éloigné. Il est charmant, votre neveu, monsieur le Curé.

– Oui, c'est un bon petit, plein de cœur. Un peu diabolin parfois, mais c'est normal.

– Madame votre sœur est veuve, je crois ? demanda Sylvie.

– Depuis trois ans. Son mari, médecin, a été emporté par une congestion pulmonaire. Depuis, elle vit avec ma mère et ma jeune sœur.

De nouveau, les châtelains s'étaient assis.

L'entretien se poursuivit, cordial, plein d'intérêt, car l'abbé Soubeyre était un homme de vive intelligence, d'esprit très cultivé, en outre fort mélomane. Ainsi pouvait-il apprécier hautement les œuvres enregistrées par Nigel Ogerlof, dont il possédait plusieurs disques.

– Je vous enverrai les derniers, dit Nigel, ceux où je suis accompagné par ma femme.

– Combien je vous en serai reconnaissant ! Ce doit être admirable, cet accord si parfait entre deux artistes.

– Un accord qui nous a été révélé de façon

tout imprévue. Nous vous raconterons cela, monsieur le Curé. Mais aujourd'hui, nous vous avons déjà suffisamment dérangé.

– Pas le moins du monde ! C'est un grand plaisir pour moi de vous recevoir et de faire la connaissance de M<sup>me</sup> Ogerlof. Il manquait à votre charmante demeure une présence féminine. Ce vide est comblé maintenant et tout le pays ne peut qu'en bénéficier.

Comme les visiteurs, accompagnés par leur hôte, arrivaient à la porte donnant au dehors, celle-ci fut ouverte et une jeune femme vêtue de noir parut sur le seuil.

– Oh ! pardon, dit-elle en s'effaçant un peu.

– Ma sœur aînée, M<sup>me</sup> Brigels, présenta l'abbé.

Un sourire éclaira le visage aux traits un peu trop accentués, les beaux yeux foncés de la jeune femme, tandis qu'elle serrait la main de Sylvie et de Nigel.

– Oh ! je suis heureuse de vous connaître ! dit-elle avec spontanéité. C'est que nous sommes très fiers de vous avoir comme châtelains, dans notre

petit coin !

– Eh bien, il faudra venir nous voir là-haut, répliqua Sylvie. Et amenez votre joli petit garçon qui nous a si bien accueillis tout à l’heure.

– Quoi, Jacques ?...

M<sup>me</sup> Brigels riait, en regardant son frère.

– Oui, je l’ai trouvé en conversation avec M. et M<sup>me</sup> Ogerlof... Puisque vous le désirez, madame, il viendra avec nous quand nous aurons le plaisir de vous rendre votre visite.

Tandis que les châtelains s’éloignaient et entraient dans l’église où Nigel voulait montrer à Sylvie un vieux retable aux sculptures primitives assez curieuses, l’abbé Soubeyre et sa sœur les suivirent des yeux. M<sup>me</sup> Brigels dit à mi-voix :

– Très bien, cette jeune M<sup>me</sup> Ogerlof. Vraiment jolie, naturelle, d’une élégance de très bon ton. Ils forment un très beau couple.

– Oui, mais...

Comme l’abbé n’achevait pas sa pensée, M<sup>me</sup> Brigels le regarda d’un air interrogateur.

– Eh bien, Renée, il y a quelque chose qui ne va pas dans ce ménage.

M<sup>me</sup> Brigels ne parut pas surprise. Elle connaissait les dons d’observateur de son frère, qu’il avait pu développer encore dans l’exercice de son ministère. Elle dit seulement :

– Ce serait bien dommage !

## VII

Pendant une quinzaine de jours, Nigel et Sylvie parcoururent en voiture la région pyrénéenne. Nigel en faisait connaître à la jeune femme les sites les plus fameux, et d'autres, moins connus, qui avaient parfois ses préférences.

Il l'emmena dans le pays basque, lui montra Saint-Étienne-de-Baïgorry, avec ses antiques maisons au linteau de pierre gravée, dont l'une avait été celle de ses ancêtres maternels.

– Elle appartient à mon oncle, José Elsagarray, mais il habite le plus souvent dans sa propriété de campagne. Vous plairait-il de faire sa connaissance ? J'ai coutume de lui rendre visite chaque fois que je réside à Morèges et il serait surpris si je ne vous présentais pas à lui.

– Mais je ne demande pas mieux ! répondit spontanément Sylvie.

Averti par téléphone, M. Elsagarray répondit en invitant son neveu et sa nouvelle nièce à venir partager le lendemain le déjeuner familial. En conséquence, vers onze heures, la voiture de Nigel s'arrêtait devant la grande maison basque aux balcons de bois et aux volets peints en vert, qui s'élevait au milieu d'un frais jardin.

José Elsagarray accueillit affablement ses hôtes, présenta à Sylvie son fils aîné, Joachim, sa belle-fille, Damasa, son second fils encore célibataire. Il avait deux filles religieuses, un fils missionnaire, un autre vicaire d'une paroisse de Bayonne, un troisième ingénieur, marié à Bordeaux et père de cinq enfants.

– Ici, nous n'en avons encore que trois, ajouta-t-il en souriant. Mais Damasa en voudrait beaucoup d'autres.

Sylvie regardait avec sympathie la jeune femme brune, pas jolie mais charmante, de mine vive et enjouée. Elle était ici la maîtresse de maison, M. Elsagarray étant veuf depuis plusieurs années.

Sa gaieté, le vif esprit de Jean, son beau-frère,

animèrent le repas. L'atmosphère simple, cordiale, plaisait à Sylvie. Nigel semblait plus gai, plus ouvert qu'à l'ordinaire. Sylvie savait qu'il tenait en grande estime son oncle et ses cousins, mais qu'il les voyait peu, leurs idées étant trop éloignées des siennes en beaucoup de points.

Après le déjeuner, la température étant moins chaude ce jour-là, Damasa fit servir le café sous une pergola. Puis, tandis que les hommes fumaient, elle emmena Sylvie pour lui montrer le jardin. Les enfants couraient devant elles et Sylvie les suivait des yeux.

– Comme ils sont beaux et bien portants !

– Oh ! oui, et turbulents aussi ! dit en riant la jeune mère. C'est un travail d'élever convenablement ce petit monde. Un travail et une joie. Vous verrez cela quand vous en aurez à votre tour.

Une ombre parut s'étendre sur la physionomie de Sylvie. Elle dit avec un peu d'âpreté dans l'accent :

– Cette joie est payée par trop de peines, trop d'inquiétudes.

Damasa leva sur elle un regard de surprise.

– Comme tout en ce monde, naturellement.

– Et que vous réservent-ils, ces enfants ? des souffrances, de l'ingratitude peut-être ?... Ou bien la maladie, la mort.

Damasa se pencha, saisit une brune petite fille et la serra contre elle, presque violemment.

– Non, ma petite Maïthé ne sera pas ingrate ! Elle aimera toujours sa maman. Les autres aussi, mes chers petits. Mais si Dieu me les reprenait, il me donnerait la force de supporter une chose si terrible... si terrible que je ne veux pas y penser !

Sa voix tremblait un peu. La petite Marie-Thérèse – Maïthé par abréviation – appuyait son menu visage contre l'épaule maternelle, en glissant un coup d'œil perplexe vers la jolie dame qui la regardait avec un drôle d'air.

– Je vous demande pardon si je vous ai fait de la peine, dit Sylvie.

Elle parlait avec un peu d'effort, comme si un

poids lui pressait le cœur.

– ... Vous avez raison, si vous vous sentez le courage de supporter ces épreuves éventuelles. Moi, je ne l'ai pas.

Dans le regard que Damasa attachait sur elle, il y avait un étonnement mêlé de réprobation.

– Vous ne l'avez pas ? Eh bien, il faut le demander à Dieu.

– Non, je ne demande rien. Je suis bien ainsi.

L'accent de Sylvie redevenait âpre, avec une nuance de défi.

Damasa mit la petite fille à terre. Sa gaie physionomie s'attristait. Elle glissa vers Sylvie un regard de compassion.

– Je vous plains, ma cousine, dit-elle seulement.

Sylvie eut un orgueilleux mouvement de tête.

– Oh ! Je ne suis pas à plaindre ! J'ai tout ce que je désirais.

Puis elle changea le sujet de l'entretien en parlant à Damasa du pays basque dont elle

appréciait tout le charme.

Nigel et elle prirent congé de leurs hôtes vers la fin de l'après-midi. Nigel invita ses parents à venir passer une journée à Morèges. Il s'était montré aujourd'hui très gai, charmant causeur.

Il en avait été de même pour Sylvie jusqu'au moment de sa promenade avec Damasa. Mais avec cette attention, cet intérêt si vif qu'il apportait à scruter tous les mouvements de physionomie de sa femme, Nigel avait remarqué l'assombrissement des beaux yeux brillants, le sourire devenu un peu forcé. Il pensait : « Qu'a-t-elle donc ? »

Tandis qu'ils s'éloignaient de la maison Elsagarray dans la direction de Biarritz, il demanda :

- Que dites-vous de cette famille, Sylvie ?
- Ils sont très sympathiques.

La réponse avait été faite sans hésitation. Puis aussitôt, avec un accent d'ironie, Sylvie ajouta :

- Mais ils voient la vie d'une façon tellement opposée à la nôtre !

– Ah ! évidemment ! Ils ont une foi robuste, et beaucoup de courage pour envisager les épreuves de ce monde. Mon oncle a souffert par sa femme, épousée par amour et qui avait un cœur sec, un caractère difficile. Il a perdu de bonne heure un frère très cher, puis ma mère, sa sœur jumelle. Je me souviens de sa figure défaite, quand il vint à Morèges au moment de sa mort. Mais il blâmait mon père de s'enfoncer dans son désespoir, et surtout de m'écarter de lui. Je l'ai entendu un jour...

Nigel se tut un moment. La puissante voiture glissait sans bruit sur la route, entre les prés et les bois, au-dessus desquels s'abaissait le soleil.

– ... Mon père lui a répondu qu'il ne voulait pas m'aimer pour ne pas souffrir par moi.

– Et vous, vous avez souffert d'entendre cela, Nigel ?

Sylvie jetait un regard sur lui. Son visage paraissait un peu tendu et la main qui tenait le volant se contracta légèrement.

– Oui, beaucoup. À ce moment-là, j'avais

besoin d'affection. La mort de ma mère avait été pour moi un grand chagrin. Mais j'aimais surtout mon père et cette indifférence voulue me fut cruelle.

Il resta un moment silencieux puis répéta, la voix changée par l'émotion :

—Très cruelle, Sylvie.

Elle ressentit comme un serrement de cœur. Tout à coup elle avait la révélation d'une âme d'enfant meurtrie par l'égoïsme paternel, d'une souffrance qui avait peut-être eu en cette âme une longue répercussion et de laquelle était née cette inflexible détermination dont Nigel lui avait fait part aux premiers jours de leur rencontre.

Nigel se taisait maintenant. Il ne reprit plus ce sujet et Sylvie ne parla plus des Elsagarray.

Ils ne devaient séjourner que vingt-quatre heures à Biarritz, le temps de montrer le site à Sylvie. Ni l'un ni l'autre ne se souciait de retrouver là leurs mondaines relations et leurs admirateurs enthousiastes. Mais ils ne purent néanmoins passer inaperçus et, bien qu'ils

n'eussent pas choisi pour y descendre un hôtel en renom, tout Biarritz connaissait le lendemain leur présence.

Ils ne purent éviter d'être accostés par plusieurs de leurs connaissances, et tandis qu'ils goûtaient vers cinq heures dans un salon de thé, ils virent apparaître M<sup>me</sup> de Valaguès, vêtue de larges pantalons de flanelle blanche, son maigre torse serré dans une veste de drap rouge.

– Vous voilà enfin, revenants ! Vous daignez reparaître parmi les simples mortels ?

Elle riait de ce rire un peu haut, assez désagréable chez elle. Mais ses sombres yeux glissaient vers Sylvie un regard qui démentait son apparente amabilité.

– Seulement au passage. Nous sommes encore des étoiles filantes, dit Nigel sur un ton plaisant. Dans quelques instants nous reprendrons le chemin de notre solitude.

– Pour longtemps encore ?

– Peut-être pas. Cela dépendra de l'inspiration. J'ai beaucoup travaillé jusqu'à ces derniers

temps, mais il se peut qu'un changement d'horizon me soit nécessaire.

– En ce cas, nous vous verrions parmi nous ?

– Je ne dis pas non.

– Oh ! alors, comme nous allons souhaiter que l'inspiration vous fasse défaut, dût-elle retarder l'apparition d'un nouveau chef-d'œuvre !

Elle essayait de parler avec un accent de plaisanterie, mais l'ardeur de son désir paraissait dans les yeux qu'elle attachait sur Nigel.

– ... À bientôt donc ! À bientôt !

Sylvie mit le bout des doigts dans la longue main un peu brune qui lui était offerte. Vraiment cette femme lui déplaisait de plus en plus ! Cette tenue, si disgracieuse et d'un tel mauvais goût... Ces allures garçonnières, cette façon de regarder Nigel avec... oui, vraiment, avec une inconcevable effronterie ! Comment pouvait-elle retenir l'attention d'un homme tel que lui, artiste délicat, sensible à toutes les dissonances ?

– Nous pouvons partir, maintenant, si vous le voulez bien, Sylvie ?

Un peu après, ils étaient sur la route de Morèges.

Désertant la grande route parcourue par de trop nombreuses voitures, Nigel avait pris un itinéraire plus calme.

Le soleil descendait vers les hauteurs boisées, prêt à disparaître dans une gloire couleur d'aurore. Les troupeaux rentraient au doux tintement de leurs clochettes. La paix du soir s'annonçait dans les petites bourgades fleuries. Nigel conduisait d'une main nonchalante. Il ne parlait plus, et Sylvie le laissait à son silence, elle-même songeuse, oppressée par un vague malaise d'âme.

## VIII

L'abbé Soubeyre vint le surlendemain rendre leur visite aux châtelains. Il était accompagné de sa sœur aînée et du petit Jacques. Sylvie se trouvait sur la grande terrasse de l'est, dont les parterres s'ornaient à cette époque estivale de fleurs offrant tous les tons de rose. Elle accueillit ses hôtes avec affabilité, les présenta à M<sup>me</sup> Vermont qui travaillait près d'elle. Une agréable conversation s'engagea, tandis que Jacques, assis près de la jeune châtelaine, caressait le chien de Nigel qui semblait dès l'abord l'avoir pris en amitié.

On apporta le thé : Sylvie servit ses hôtes, aidée par M<sup>me</sup> Vermont. Comme elle allait reprendre sa place, après avoir mis entre les mains de Jacques un gâteau au chocolat, Nigel sortit du château par l'une des portes-fenêtres donnant sur la terrasse. Lui aussi montra à l'égard

des visiteurs une grande cordialité. Ceux-ci, un peu après, voulant se retirer, il insista pour qu'ils demeurent encore et, avisant Jacques assis bien sagement à quelques pas de lui, il dit gaiement :

– Veux-tu, petit Jacques, que je te montre l'écurie où se trouvent les chevaux qui te plaisent tant ?

L'enfant eut un cri de joie.

– Oh ! oui, monsieur !

– Alors, viens... Cela vous intéresserait-il, monsieur le Curé ?

– Je crois bien ! On m'a dit que ces écuries étaient si parfaitement installées ! Et puis, comme Jacques, j'aime les chevaux.

Le prêtre et le châtelain s'éloignèrent en causant, précédés par l'enfant gambadant avec le chien. M<sup>me</sup> Vermont prit congé de la visiteuse, ayant à écrire des lettres qui devaient être mises à la poste dans la soirée. Les deux jeunes femmes demeurèrent seules et parlèrent un moment musique, littérature, M<sup>me</sup> Brigels avait un esprit

cultivé, un goût très fin que perçut vite Sylvie dans sa conversation, dans ses jugements. Elle possédait la simplicité des âmes droites, des cœurs détachés de tout ce qui n'est pas le devoir.

– Vous ne vous ennuyez pas dans ce village ? demanda Sylvie.

Elle sourit. Quel sourire doux et charmant !

– Ah ! non ! Ma mère, mes enfants, mon cher frère, que je seconde de mon mieux... Non, je ne demande pas autre chose à Dieu, depuis mon malheur, que de me conserver ces joies.

– Des joies bien austères !

– Il n'y a pas de joies austères, et celles dont je parle sont les véritables, qui ne laissent pas après elles de remords.

– Peut-être, dit Sylvie.

Ces mots s'étaient échappés presque machinalement de ses lèvres. Puis elle sourit, avec un peu d'ironie.

– Votre jeune sœur a-t-elle les mêmes idées que vous à ce sujet ?

– Certainement. Colette a une nature vive, gaie, mais elle n’aspire qu’à fonder, elle aussi, une famille. Elle est fiancée à un jeune chimiste attaché à un laboratoire de Pau et ils doivent se marier vers Noël. Marcel Hélicot est très sérieux, très doué, il aura probablement une belle situation dans un proche avenir. Dès que viendront les enfants, Colette laissera le professorat... Je ne sais si vous savez qu’elle est professeur dans une institution de Pau ?

– Non, je l’ignorais. Elle m’a paru de physionomie fort agréable. Sa voix a un joli timbre et elle conduit fort bien son chœur de jeunes villageoises.

– Aussi nous manque-t-elle, quand sa période de vacances est finie. Je la remplace de mon mieux, mais j’ai peu de voix.

Peu après, Nigel et l’abbé Soubeyre reparurent. Nigel tenait Jacques par la main et, souriant, se penchait vers lui pour écouter son babillage.

Le petit garçon courut vers sa mère.

– Oh ! Maman, j’ai vu la maison des chevaux !  
Qu’elle est belle !

– Et je lui ai promis de lui faire faire un jour  
une promenade avec moi sur mon cheval blanc,  
dit Nigel en souriant.

Sylvie le regardait avec surprise. Il lui  
semblait plus jeune que de coutume, plus gai – ou  
plus vraiment gai – sans cette note un peu  
ironique habituelle chez lui. Il y avait dans son  
regard de l’amusement et de la douceur, tandis  
qu’il l’attachait sur l’enfant rouge de joie.

Les visiteurs prirent congé. Leurs hôtes les  
accompagnèrent jusqu’aux jardins en terrasses  
qui conduisaient vers le lac. Ils les regardèrent  
descendre la rampe, entre les grands vases de  
marbre fleuris de géraniums. Dans le ciel  
courageaient de longs nuages gris, poussés par le  
vent qui s’élevait. De la vallée montait une  
fraîcheur humide, avec l’arôme des bois qui  
bordaient le gave.

– La pluie s’annonce, dit Nigel.

Sylvie se détournait pour revenir vers le

château. Il la suivit, et ils entrèrent dans le salon où se tenait de préférence la jeune femme, comme autrefois la mère de Nigel. Elle aimait ces tentures d'un gris mauve, ces meubles faits de bois précieux, aux formes élégantes sans mièvrerie. Un piano, une petite bibliothèque, quelques objets choisis avec un goût délicat représentaient sa note personnelle.

– Quelle est votre opinion sur M<sup>me</sup> Brigels, Sylvie ?

Elle venait de s'asseoir près de la table où se trouvait une petite corbeille à ouvrage et leva les yeux sur lui, qui se tenait debout devant elle.

– Excellente. C'est une femme distinguée, vraiment intelligente. Il est regrettable qu'elle soit enterrée dans ce village.

– Sans doute. Mais elle peut être pour vous une agréable relation.

– Non, dit nettement Sylvie.

– Non ? répéta-t-il avec surprise. Et pourquoi donc ?

– Parce qu'il existe des points sur lesquels

nous ne pourrions jamais nous comprendre. Elle a de la vie une conception tout à fait opposée à la mienne... à la nôtre. Comme cette cousine Damasa.

– Ah ! en effet... La famille... les joies de la famille...

Sa voix prenait une intonation railleuse. Il n’y avait plus trace maintenant, sur sa physionomie, de l’expression inaccoutumée qu’avait cru y voir Sylvie tout à l’heure. Il sortit d’une poche son étui à cigarettes, tout en continuant :

– Je comprends qu’en effet vous ne puissiez vous entendre. C’est dommage, vous auriez pu trouver là un peu de distraction, si vous songez à demeurer encore quelque temps ici.

– Mais certainement ! Où irais-je, d’ailleurs ?

– Il ne manque pas de villégiatures capables de vous tenter. Avec M<sup>me</sup> Vermont comme chaperon, vous pouvez aller partout.

– Je ne suis pas encore lasse de la tranquillité, de l’air admirable que l’on respire ici.

– À votre aise, ma chère amie, je suis charmé

que Morèges vous plaise tant.

Il fit quelques pas dans le salon, alluma sa cigarette et revint à Sylvie qui prenait une broderie dans sa corbeille.

– Vous pouvez d’ailleurs faire de lointaines et agréables excursions avec votre voiture. Mais soyez prudente, je vous le recommande. Peut-être serait-il préférable que vous laissiez le volant à Martin, quand vous irez sur les routes de montagne.

– Oh ! je pense que je m’en tirerai bien...

Ses doigts avaient eu un léger mouvement nerveux qui fit glisser la broderie sur ses genoux.

– ... Vous allez quitter Morèges ?

– Oui, je pars demain pour Biarritz.

– Ah !

Penchée sur son ouvrage, elle cherchait l’aiguille attachée à la batiste.

– ... Vous y resterez sans doute toute le reste de l’été ?

– Oh ! probablement pas ! Je n’ai pas de projet

bien fixé.

– Et votre symphonie ?

Elle levait sur lui un regard qu'elle voulait calme, indifférent.

– L'inspiration me manque, pour le moment. Peut-être, après ce changement d'atmosphère, la retrouverai-je plus docile.

– C'est bien possible. Vous avez l'esprit fantasque, Nigel.

Il eut un petit rire ironique.

– On le dit. Il ne l'est peut-être pas tant qu'on le croit.

Il tourna les yeux vers le portrait de sa mère, et le rire se changea en un pli d'amertume.

– ... Qui sait, si elle avait vécu, j'aurais peut-être l'âme d'un bon père de famille, d'un tendre époux ? Mon père, heureux, n'aurait pas flétri en moi toutes les illusions, tous les espoirs. Qui le sait ?... qui pourrait le dire, Sylvie ?

Sa voix prenait une intonation un peu rauque, comme s'il luttait contre quelque sentiment

violent. Il jeta un regard sur la jeune femme qui baissait de nouveau la tête sur son ouvrage, fit quelques pas vers une des portes-fenêtres et, se détournant un peu, dit avec son accent habituel :

– À ce soir, Sylvie.

Il mit la cigarette entre ses lèvres et sortit dans le jardin. Sylvie entendit son pas qui s'éloignait sur le sol sablé et les aboiements joyeux de Stip demeuré au dehors.

Elle se mit à broder, machinalement. Elle avait encore dans l'oreille ce ton singulier... et ces paroles. Quel être étrange était-il donc, ce Nigel ? Quels sentiments dérobaient-il sous une apparence désinvolte, ironique, sous ces déclarations d'égoïsme et de libre jouissance ?

Pour la seconde fois, en ces quelques jours, elle avait eu la révélation d'une souffrance en lui, d'un regret.

Ses doigts laissèrent retomber l'aiguille, abandonnèrent la batiste. Une émotion pénible, une grande tristesse lui serraient le cœur. Son regard errait distraitement sur ce décor qu'elle

aimait et s'arrêta sur le portrait de Thérèse Ogerlof. Quel radieux visage ! Quels beaux yeux, ardents et gais ! Une femme heureuse, sans doute. Et la mort était venue.

Et le père avait déserté son devoir, desséché le cœur de son fils, abandonné cette jeune âme en détresse.

Nigel le sceptique, Nigel le désabusé... Charmante Thérèse aux yeux noirs – ses yeux à lui – vous lui auriez sans doute donné la tendresse dont son enfance avait soif et vous lui auriez appris l'amour de la vie, la joie dans le devoir, si du moins vous aviez compris vos responsabilités comme une Renée Brigels, une Damasa Elsagarray.

Elle eut un sursaut intérieur. Quelles bizarres pensées ! Après tout, Nigel n'était-il pas plus heureux dans ce scepticisme, cette insouciance d'autrui ? Pourquoi imaginer chez lui une quelconque souffrance morale ? Quelques paroles échappées à sa sensibilité d'artiste ne signifiaient rien.

Et demain il allait retrouver M<sup>me</sup> de Valaguès,

la brune doña Flor aux yeux sombres, au cœur de feu.

Sylvie reprit avec une sorte de fébrilité l'aiguille et la fine étoffe ; elle se remit au travail en songeant avec une vague colère contre elle-même : « Est-ce que je vais me mettre à rêvasser maintenant ? »

Rêver, elle, Sylvie ? Rêver à quoi, vraiment ?... et se soucier de quoi, lorsqu'elle avait tout ce qui faisait naguère le but de ses désirs : une vie libre, de nobles plaisirs intellectuels et artistiques, un cœur dégagé de tous liens ?

Et l'amitié de Nigel.

## IX

Sylvie fit tous les jours suivants des promenades dans sa voiture, qu'elle conduisait avec aisance en se conformant aux recommandations de prudence données par Nigel.

Il n'était pas dans sa nature d'être téméraire et le sang-froid ne lui manquait pas. Elle revit donc maints lieux que lui avait fait connaître Nigel ; elle les revit avec plaisir, mais sans cette plénitude de contentement ressentie près de ce compagnon à l'intelligence subtile, aux goûts si souvent harmonisés avec les siens, et qui comprenait si bien les différentes beautés de la nature, la poésie des vieilles demeures, des coutumes anciennes. Elle s'étonnait parfois de trouver chez cet homme en apparence blasé tant de fraîcheur d'impression, une imagination si jeune et si vive. Sans doute, pensait-elle, fallait-il en chercher la raison dans son étonnant

tempérament d'artiste.

Parfois elle emmenait M<sup>me</sup> Vermont. Mais son intérêt de commande agaçait un peu la jeune femme, et elle se résignait à des promenades solitaires.

Un matin, M. Elsagarray lui téléphona. Il l'informait qu'il avait l'intention de lui rendre visite le lendemain avec ses enfants.

– Je serai très heureuse de vous recevoir, répondit Sylvie. Malheureusement, vous ne verrez pas Nigel. Il est à Biarritz depuis une semaine.

– À Biarritz ? Pour quelque temps ?

– Je l'ignore. Mais d'après ce qu'il m'a dit à son départ, je suppose qu'il ne songe pas à revenir ici avant la fin de l'été.

– Nous viendrons donc seulement pour vous voir, ma nièce, si vous le voulez bien ?

– Certes ! je vous attends demain pour déjeuner.

En dépit de la sympathie qu'elle ne pouvait se tenir d'éprouver à l'égard de cette famille, Sylvie

appréhendait singulièrement cette visite. Sympathie, oui, mais aussi incompréhension sur certains sujets. Et ces sujets-là avaient maintenant le dangereux pouvoir d'atteindre en son âme quelques replis secrets où subsistaient de vagues aspirations qu'elle avait condamnées à mourir.

Aussi, pour ce même motif, bornerait-elle ses relations avec M<sup>me</sup> Brigels au strict nécessaire afin de se tenir dans les limites de la politesse. Leurs voies divergeaient trop pour que jamais elles puissent se rejoindre.

Sylvie avait encore une autre raison pour que la visite des Elsagarray ne lui fût pas très agréable en ce moment. Que penseraient-ils de cette absence de Nigel, seul à Biarritz ? Sans doute imagineraient-ils un désaccord entre les époux. Un désaccord ! Avec une ironie teintée d'une vague amertume, Sylvie songeait : « Comment y aurait-il désaccord, au point de vue conjugal, là où il n'y avait jamais eu accord ? »

Cependant cette gêne escomptée ne se produisit pas. Le tact de ses hôtes l'épargna à Sylvie. Leur cordialité, l'agrément de leur

conversation, la simplicité de leurs manières lui firent trouver courtes ces heures qu'ils passèrent à Morèges. Une intuition guidait-elle Damasa, pour qu'elle évitât de parler de ses enfants, après avoir répondu à la jeune châtelaine qui lui demandait de leurs nouvelles ? Peut-être se souvenait-elle des étranges paroles de Sylvie, quand elle se promenait avec elle dans le jardin de leur demeure.

Comme la châtelaine revenait de reconduire ses hôtes à leur voiture, Nigel la demanda au téléphone. Elle prit l'écouteur, le cœur un peu battant.

– Donnez-moi de vos nouvelles, Sylvie ?

– Mais elles sont très bonnes, merci... Vous avez manqué une agréable visite. Votre oncle et vos cousins sont venus déjeuner aujourd'hui.

– Ah ! je regrette beaucoup !... Tout va bien, chez eux ?

– Très bien. Ils paraissent toujours heureux et sont charmants.

– Avaient-ils amené les enfants ?

– Non.

Un petit temps de silence. Puis :

– Je voudrais vous demander quelque chose, Sylvie. La petite Maïthé est ma filleule, et j’ai coutume de lui donner un présent le jour de sa fête, qui tombe en octobre. Pourrais-je vous demander la grâce de faire pour elle un de ces charmants ouvrages auxquels savent si bien travailler vos doigts habiles ?

– Très volontiers. Je vais m’en occuper aussitôt. Si je ne trouve pas ce qu’il me faut à Argelès, j’irai à Pau.

– Merci mille fois !... Vous vous plaisez toujours à Morèges ?

– Beaucoup.

– Tant mieux. Au revoir, ma chère amie. Mes hommages à ma cousine Vermont.

Ces dernières phrases furent prononcées sur un ton léger qu’imita Sylvie en répliquant :

– Au revoir ! Distrayez-vous bien.

Et elle raccrocha assez brusquement.

– Nigel m’a téléphoné, dit-elle à M<sup>me</sup> Vermont, au cours du dîner. Il m’a chargée de vous offrir ses hommages.

– Il compte demeurer encore à Biarritz ?

– Probablement. Il ne m’a rien dit à ce sujet.

M<sup>me</sup> Vermont n’insista pas. Elle n’avait jamais paru trouver rien de singulier dans cette absence subite de Nigel. Sa discrétion ne se démentait jamais. Sylvie lui voyait toujours ce calme, aimable visage, cette grâce mondaine un peu trop étudiée. Elle avait l’impression que sous cette façade agréable se cachait un cœur lent à émouvoir, peut-être indifférent ou sec. Les déceptions conjugales, la perte de deux enfants ne semblaient pas y avoir creusé un sillon bien profond. Celle-là n’avait pas connu la souffrance qui broie tout l’être moral. Elle n’avait pas connu le désespoir d’une M<sup>me</sup> d’Arbouze, les farouches efforts d’une Sylvie adolescente, jeune fille, pour anéantir les élans d’un cœur trop sensible, trop avide d’affection.

Efforts bien récompensés, heureusement ! Grâce à eux, comme M<sup>me</sup> Vermont, elle ne

souffrait pas. Oui, vraiment, elle était heureuse...

Ce soir-là, elle montra une gaieté inhabituelle, qu'une personne plus attentive que sa compagne eût peut-être jugée un peu trop nerveuse. Cette gaieté ne l'avait pas quittée le lendemain matin, à Pau, où elle allait faire les achats pour le cadeau destiné à la petite Maïthé. Avec M<sup>me</sup> Vermont, elle dîna au restaurant, s'attarda à flâner sur la terrasse du château. Quand elle rentra, vers le milieu de l'après-midi, un domestique l'informa que le général Marchez l'attendait.

– Ah ! quelle bonne surprise, dit-elle en entrant dans le petit salon gris où le visiteur était assis.

Elle laissait paraître son contentement en lui tendant une main qu'il baisa, un peu longuement.

– On m'a dit que vous rentreriez certainement dans l'après-midi. C'est pourquoi j'ai décidé de vous attendre.

– Comme vous avez bien fait !

Elle enlevait son chapeau, s'asseyait sur son siège habituel, en invitant du geste son hôte à

reprendre sa place.

– ... Vous voilà donc dans votre propriété pyrénéenne ?

– Oui, j’y passe une partie de mon congé, je suis arrivé il y a deux jours, et je n’ai pu tenir plus longtemps pour avoir le bonheur de vous revoir.

C’était toujours ce même regard de douceur ardente, qu’elle connaissait bien et qui ne l’avait jamais troublée. Toujours cette voix aux intonations si profondes, que d’autres eussent trouvée si émouvante.

Elle rit doucement.

– J’en suis infiniment flattée, général. Vous ne connaissiez pas encore Morèges, je crois ?

– Non, pas du tout. Ce château me paraît une véritable petite merveille !

– Malheureusement, son maître ne pourra pas vous en faire les honneurs.

– J’ai vu en effet, sur une revue que reçoit ma mère, sa présence mentionnée parmi les personnalités en résidence à Biarritz. Vous

n'avez pas éprouvé le désir de l'y accompagner ?

– Aucunement ! Morèges me plaît beaucoup et je ne songe pas à le quitter pour le moment.

Cette affirmation parut fort satisfaire le général, ce qui n'échappa point à Sylvie.

Elle se savait aimée de cet homme, jeune encore, officier de valeur, nature distinguée, esprit très fin, très cultivé. Il lui était sympathique, sans rien de plus. Aujourd'hui, elle le traita en ami, très simplement, et lui se garda de toute galanterie déplacée, qui d'ailleurs n'était pas dans son caractère.

La jeune châtelaine lui montra les jardins, ils prirent le thé en compagnie de M<sup>me</sup> Vermont. Le général parla de son petit domaine des Bergeries, héritage de famille, où se trouvaient en ce moment sa mère et sa sœur aînée.

– Si vous passiez de ce côté, madame, en l'une de vos promenades, ne nous feriez-vous pas la faveur de vous y arrêter ?

Sylvie promit sa visite pour l'un des jours suivants, afin, dit-elle, de faire la connaissance de

M<sup>me</sup> et de M<sup>lle</sup> Marchez, et le général prit congé, peut-être emportant un peu d'espoir en quittant cette jeune femme solitaire.

Le jour suivant, ce fut Pierre Dugannec qui apparut dans sa petite voiture.

Venant de Lourdes, il s'arrêtait à tout hasard, au cas où il trouverait Nigel à Morèges. Sylvie l'accueillit amicalement, le garda à déjeuner. Ils parlèrent de la Ville-Sauzac, de M. Tréven. Pierre demanda si Nigel avait commencé la composition de la symphonie dont il lui avait naguère dit quelques mots.

– Oui, et elle est même assez avancée. Ce sera une très, très belle chose.

– Vous y avez peut-être collaboré un peu, Sylvie ?

– On ne collabore pas avec un artiste tel que lui, si personnel, d'une originalité si subtile. Il me demandait mon avis, voilà tout. Mais je ne trouvais qu'à approuver, le plus souvent.

– Et il a laissé son travail en plan ? Je le reconnais bien là, mon capricieux ami.

– L’inspiration lui manquait tout à coup, prétendait-il.

Pierre crut saisir une note d’ironie dans ces derniers mots.

– Elle lui reviendra subitement et Morèges le verra reparaître... Voulez-vous m’indiquer l’hôtel où il est descendu ? Je pousserai jusqu’à Biarritz avant de reprendre la route d’Angers.

Elle lui donna l’adresse demandée. Avec lui, elle n’éprouvait pas de gêne en parlant de cette absence de Nigel, car elle savait qu’il était au courant de leur situation.

Au départ, Pierre prit les mains de Sylvie et les serra fortement, en attachant sur elle son franc regard, ému et grave en ce moment.

– J’ai prié pour vous à Lourdes, Sylvie. J’ai demandé à Notre-Dame qu’Elle vous apprenne à connaître les vraies joies du monde.

– Les vraies joies ? Mais je les connais, je les possède !

Elle jetait cette affirmation avec véhémence. Ses doigts se dégagèrent impatiemment de ceux

de Pierre.

– ... J'ai la vie que je souhaitais, une très belle vie. Que pourrai-je demander de plus ?

Elle semblait adresser à elle-même cette interrogation, avec une sorte de défi moqueur.

Pierre retint la réplique prête sur ses lèvres. Il sentait qu'elle ne comprendrait pas, qu'elle ne voudrait pas comprendre ce qu'il pouvait lui répondre.

Ayant pris congé, il mit le cap sur Biarritz. Là, on lui apprit que Nigel se trouvait depuis deux jours à Saint-Sébastien et qu'à son retour il partirait pour Deauville où déjà était expédiée une partie de ses bagages.

« Sylvie ignorait cela », pensa Pierre. « Il ne la tient même pas au courant de ses déplacements. Liberté, liberté complète pour chacun d'eux. Espérons que cette trop charmante jeune femme n'en fera pas mauvais usage... Mais à vrai dire, elle ne m'a pas donné l'impression d'un contentement aussi parfait que ses déclarations semblent l'affirmer. »

## X

Sylvie se rendit quelques jours plus tard aux Bergeries, la propriété du général. Elle était située dans un agréable vallon, au bord d'un petit gave, parmi de beaux arbres qui constituaient un parc de dimensions restreintes, mais bien aménagé. La maison, ancienne et bien entretenue, avait un air de dignité bourgeoise.

Sylvie fut reçue comme un hôte de choix.

M<sup>me</sup> Marchez, septuagénaire élégante et bien conservée, lui parut un peu maniérée, mais bonne personne. Sa fille Antoinette, grande et belle brune de mine autoritaire, menait de front la direction de la maison et des recherches de laboratoire qui la passionnaient.

– Elle est restée célibataire pour les poursuivre à son gré, dit le général à Sylvie, tandis qu'il lui montrait le parc en attendant qu'on servît le thé.

– Ah ! c’est une vraie vocation, alors ?

– Tout à fait ! Heureusement, ma sœur Marcelle est mariée, elle, et j’ai deux diables de neveux, que j’aime beaucoup... Si la chimie vous intéresse, madame, Antoinette sera enchantée de vous montrer son laboratoire.

– Elle ne m’intéresse point particulièrement, mais je reconnais sa grande utilité, certains de ses bienfaits, et j’aurais plaisir à voir un laboratoire pour la première fois.

Ils allaient dans les allées bien sablées, entre les buissons d’azalées roses et pourpres. Sylvie sentait sur elle ce regard adorateur, elle écoutait la voix agréable, bien timbrée, où passaient parfois de si chaudes intonations... Mais il n’existait en elle aucune gêne. De l’amitié, voilà tout ce qu’elle pouvait donner à cet homme amoureux. Elle le lui ferait entendre peu à peu, si les rapports devaient continuer entre eux quelque temps.

Après le thé, Sylvie demanda aimablement à voir le laboratoire d’Antoinette Marchez. Elle s’intéressa sans feinte aux explications que lui

donna celle-ci, car elle ne négligeait jamais d'acquérir quelque connaissance nouvelle.

– Mais ce sont des études un peu austères, dit-elle, tandis que le général, sa sœur et elle revenaient vers le salon où les attendait M<sup>me</sup> Marchez.

– Oh ! je ne trouve pas ! J'ai toujours eu le désir de ces études, dès mon adolescence. Mon père était un chimiste de valeur et il me poussait de ce côté.

– Vous ne regrettez pas d'avoir renoncé au mariage, pour vous donner toute à la science ?

– Non, je ne regrette rien. Je suis une célibataire et mes affections de famille me suffisent. Je me passionne pour mes recherches, j'ai toujours l'espoir de quelque découverte intéressante. En ce moment, je suis sur une piste...

Ses traits un peu durs semblaient s'adoucir, une lueur éclairait ses calmes yeux noirs.

« Elle est heureuse. Elle suit sa vocation », songea Sylvie.

En quittant ses hôtes, elle les invita à venir passer un après-midi à Morèges. Après tout, ces relations avec d'aimables gens rompraient assez agréablement de temps à autre sa solitude.

Au courrier du lendemain, elle eut une lettre de Nigel. Elle était timbrée de Deauville.

« Ma chère Sylvie,

« Me voici transporté du Midi au Nord, ou presque. Le temps est délicieux, la mer d'un calme idéal, presque trop calme à mon gré. J'ai accepté l'hospitalité du duc de Crawford, vous vous rappelez, cet intéressant lord aux cheveux rouges qui vous aurait presque ensevelie sous les fleurs, à chacun de nos concerts ? La duchesse est une blonde très sportive, qui, à l'encontre de son mari, n'aime pas la musique. Je suis logé dans un charmant pavillon indépendant de leur villa, généralement habité par un frère du duc, en ce moment aux Indes. Il y a un monde fou ici... »

Suivait l'énumération de nombreuses personnalités dont Sylvie avait fait la

connaissance l'hiver précédent.

« ... Les jeux sont énormes au Casino. Mrs. Morris, cette jolie Américaine, fille d'un potentat de là-bas, vient de perdre ce qui représenterait une fortune pour une autre moins colossalement nantie. Fort heureusement, cette distraction-là ne me tente pas. Je la trouve dégradante, digne seulement d'êtres élémentaires.

« Donnez-moi de vos nouvelles, j'en serai heureux. N'avez-vous pas le désir de changer un peu d'horizon ? Vous aviez témoigné le désir de connaître la Suisse. M<sup>me</sup> Vermont y a voyagé naguère ; elle serait pour vous un guide agréable. Vous trouverez d'ailleurs tous les renseignements nécessaires dans la bibliothèque... »

Sylvie jeta la lettre sur sa coiffeuse – elle se trouvait en ce moment dans son cabinet de toilette – et sonna une femme de chambre.

– Reine, dites à Martin de tenir ma voiture prête pour dix heures et prévenez M<sup>me</sup> Vermont que je ne déjeunerai pas ici aujourd'hui.

À propos de quoi, ce soudain désir de se remuer, de s'évader ?... cette sorte de colère, contre qui ?... Elle ne chercha pas à se l'expliquer. Mais quand elle se trouva seule au volant de sa voiture, elle eut une sensation d'allègement, comme si elle s'éloignait de quelque menace, de quelque péril.

Elle s'en alla, un peu au hasard, déjeuner dans une auberge non loin du gave, dont la grondante rumeur arrivait jusque-là. Puis elle alla s'asseoir à l'ombre d'un hêtre, près de la rivière écumante, et se mit à broder la petite robe destinée à Maïthé. Une jolie petite robe blanche, qu'elle parsemait de délicats bouquets aux fraîches nuances. Elle pensait à la brune enfant qui la porterait, Maïthé aux yeux noirs. Les yeux des Elsagarray, ceux de Thérèse Ogerlof et de Nigel...

Elle eut un mouvement d'impatience, replia la robe, la remit dans son sac où elle prit un livre.

Mais était-ce la lourde atmosphère d'orage qui l'empêchait de s'intéresser à cet ouvrage pourtant remarquable, dont elle avait parlé la veille avec le général Marchez ?

Mieux valait qu'elle reprît le chemin de Morèges.

D'ailleurs, l'orage s'annonçait sérieusement. Grondements et éclairs commençaient.

Elle remonta en voiture et prit la direction du logis. Mais elle s'en était assez fort éloignée, dans son vagabondage. Quand elle fut proche de Morèges, l'orage se déchaînait dans toute son ampleur.

Sur la route, elle aperçut une femme qui avançait difficilement sous l'averse torrentielle, en traînant à la main une bicyclette. Elle s'arrêta et reconnut Colette Soubeyre.

– Oh ! mademoiselle, dans quel état !...  
Montez, vite !

– Mais ma bicyclette ?

– Tâchez de la loger près de moi...

Tant bien que mal, en se hâtant, elles y arrivèrent. Colette monta à l'intérieur et Sylvie remit la voiture en marche jusqu'à la maison Soubeyre.

Colette sauta à terre, ouvrit la porte, revint

chercher sa bicyclette tout en disant :

– Entrez, madame ! Entrez vite !

Éclairs aveuglants, fracas terrifiants se succédaient, Sylvie sauta à terre et rejoignit la jeune fille dans le vestibule.

– Je suis tombée, expliqua Colette, et j’ai assez fort endommagé une de mes roues, je crois... Entrez ici, madame. Ma sœur est à Argelès avec Jacques, mais ma mère sera heureuse de vous recevoir.

L’orage assombrissait la grande salle où se trouvait assise M<sup>me</sup> Soubeyre, tenant sur ses genoux sa petite-fille apeurée. Elle accueillit Sylvie avec une aimable simplicité, la fit asseoir près d’elle et, malgré ses protestations, dit à Colette de préparer du thé dès qu’elle aurait changé ses vêtements trempés.

– Cela lui fera du bien aussi. Elle a été voir une amie malade aux environs et s’est laissée surprendre par l’orage.

La petite fille, après avoir offert au baiser de Sylvie son visage un peu trop pâle, un peu trop

menu, avait repris sa place sur les genoux de sa grand-mère et se cachait contre sa poitrine pour ne pas voir les éclairs.

– Voyez un peu cette petite poltronne, dit M<sup>me</sup> Soubeyre en souriant. Que va penser de toi M<sup>me</sup> Ogerlof, Lise ?

– J’étais comme elle à son âge, et même plus tard. Comme elle aussi, je me réfugiais dans les bras de ma mère...

Oui, elle avait été cette petite fille confiante, au cœur ardent, qui se pressait contre la poitrine maternelle. Dans quelle étreinte presque farouche l’enserrait M<sup>me</sup> d’Arbouze en penchant vers elle sa figure tourmentée, ravagée par les tortures de la jalousie et de l’amour bafoué !

Mais le visage fané de M<sup>me</sup> Soubeyre n’était que sérénité. Sous les flétrissures de l’âge, on devinait qu’elle avait dû être jolie, et elle restait encore une charmante vieille dame, sans artifices, par la magie du regard, du sourire où paraissait l’âme éternellement jeune.

L’évocation du passé avait un instant étreint le

cœur de Sylvie. Elle se reprit, éloigna ces pensées importunes, s'entretint avec M<sup>me</sup> Soubeyre de quelques menus faits du pays. L'orage commençait à s'apaiser, mais l'obscurité s'étendait encore sur la grande pièce garnie de quelques beaux meubles anciens, où tout parlait de présences habituelles : le piano ouvert, des fleurs et des feuillages dans les vases, des livres, des ouvrages sur les tables et quelques jouets dans un coin réservé aux enfants, comme l'expliqua M<sup>me</sup> Soubeyre en voyant le regard de Sylvie dirigé de ce côté.

La petite fille, un peu rassurée, montrait de nouveau son visage. Elle était presque blonde, avec de beaux yeux clairs. Elle sourit à Sylvie, qui la considérait pensivement.

– Elle ne doit pas avoir la vivacité de son frère ?

– Oh ! non ! Elle est un peu délicate de santé, mais le médecin assure que l'air de la campagne la fortifiera beaucoup... Savez-vous, madame, que depuis sa visite chez vous, notre Jacques ne cesse de parler du château, de la maison des

chevaux, du beau cheval blanc sur lequel M. Ogerlof a promis de le faire monter ?

– Je crains qu’il ait une déception, ce pauvre Jacques, car Nigel ne semble pas prêt de regagner Morèges.

Elle évitait autant que possible de dire « mon mari », ces mots menteurs ayant peine à passer sur ses lèvres.

– Oh ! vous ne pensez pas le revoir bientôt ? dit M<sup>me</sup> Soubeyre.

Il y avait de la surprise dans sa voix.

– J’ignore complètement ses intentions. Nous vivons sur le pied d’une grande liberté réciproque, chacun menant l’existence qui lui plaît.

Il valait mieux que cela fût dit, que la situation fût claire pour ces voisins qu’elle était appelée à revoir. Sa loyauté répugnait à ces feintes. Qu’ils en pensassent ce qu’ils voulaient, peu lui importait.

La surprise se fit plus vive sur la physionomie de son hôtesse. Puis elle devint de la tristesse, de

la pitié. Mais M<sup>me</sup> Soubeyre ne dit rien. Colette entra d'ailleurs à ce moment, les mains chargées d'un plateau, suivie de la petite bonne qui portait la théière. En posant ce plateau sur une table, près de sa mère, elle fit tomber une petite robe au tricot, en laine bleu pâle. Sylvie se pencha pour la ramasser.

– C'est votre ouvrage, madame ? demanda-t-elle.

– Non, celui de ma fille Renée, pour notre Lisette.

– Je vais vous montrer celle que je brode pour le cadeau de fête que Nigel désire faire à sa nièce et filleule. Vous me direz ce que vous en pensez.

Elle sortit de son sac la robe de soie blanche, déjà en partie ornée de fins bouquets, et la tendit entre ses mains.

– Oh ! quelle charmante chose ! s'écria Colette.

Et sa mère lui fit spontanément écho.

Lise se soulevait sur les genoux de sa grand-mère, se penchait pour mieux voir. Son visage

menu se tendait, ses yeux se remplissaient d'admiration.

– Oh ! la jolie robe ! murmura-t-elle en joignant ses petites mains.

Sylvie songeait : « C'est vous qui êtes jolie, petite fille, avec vos yeux émerveillés, et ce petit sourire si touchant sur vos lèvres trop pâles. »

Elle se sentait singulièrement émue.

– Eh bien, je vous en ferai une semblable, Lisette !

L'enfant eut un cri de joie. M<sup>me</sup> Soubeyre protesta, mais Sylvie déclara qu'elle n'écouterait rien.

– D'ailleurs, c'est un plaisir pour moi de travailler à ces petites choses, ajouta-t-elle.

Lise se laissa glisser à terre et vint à elle, avec son même petit sourire et ses yeux pleins de joie.

– Merci, madame, dit-elle.

Sylvie la saisit, la mit sur ses genoux. Au contact de ce doux corps enfantin, de cette petite tête qui reposait sur son épaule, elle eut un long

tressaillement. Pendant quelques secondes, elle serra Lise contre elle. Son cœur battait plus vite, ses lèvres tremblaient, d'un mouvement dont elle eut peine à contenir la brusquerie, elle mit l'enfant à terre. Puis elle commença à parler de musique avec Colette, tandis que la jeune fille servait le thé.

L'orage s'éloignait définitivement. Depuis quelque temps, l'obscurité avait fui la grande salle hospitalière où il devait faire si bon vivre quand la famille était réunie, dans la chaleur d'une affection plus forte que les ténèbres et que la mort.

Cependant, Sylvie ne s'y attarda pas. Elle prit congé en remerciant ses hôtes, en donnant une légère caresse à Lise. Elle reprit le chemin de son château si beau, de cette solitude dorée qui serait celle de toute sa vie.

Avant de répondre à Nigel, elle laissa passer une semaine, et voilà le billet qu'il reçut, un matin, en revenant de prendre son bain :

« Mon cher Nigel,

« La nouvelle de votre changement de résidence m'a surprise, car aucun écho mondain n'était venu me l'apprendre ici, où je vis un peu en sauvage. Vous avez peut-être en ce cas manqué la visite de Pierre Dugannec, qui, venant de Lourdes, s'est arrêté à Morèges et est ensuite allé à Biarritz avec l'intention de vous voir. Nous avons passé quelques heures ensemble et parlé beaucoup de la Bretagne.

« Quand je dis que je vis en sauvage, ce n'est plus aussi vrai depuis ces dernières semaines. Le général Marchez, aussitôt arrivé dans sa propriété des Bergeries, est venu me voir. J'ai fait la connaissance de sa mère et de sa sœur et nous avons maintenant les meilleures relations. Tous trois viennent prendre le thé à Morèges, ou bien je vais aux Bergeries. Je fais de la musique avec le général, qui est vraiment mieux qu'un amateur. J'apprécie de plus en plus la finesse de cette intelligence, cet intérêt pour toutes les manifestations de la pensée. Je le trouve aussi étonnamment jeune d'esprit, comme il l'est

physiquement. Et quel parfait cavalier ! Je puis en juger d'autant mieux que j'ai fait avec lui hier et aujourd'hui une promenade à cheval, que je compte renouveler ces jours-ci.

« Quant au voyage en Suisse dont vous me parliez, je ne m'en soucie guère. M<sup>me</sup> Vermont n'est d'ailleurs pas la compagne qui me plairait en l'occurrence.

« Continuez de jouir des plaisirs de Deauville, mon cher ami, et puisez dans la contemplation de cette belle capricieuse, la mer, de nouveaux motifs d'inspiration pour votre œuvre.

« Bien amicalement.

« SYLVIE. »

« P.-S. – Le cadeau pour votre filleule est en bonne voie. Il sera prêt bien avant la date de sa fête. »

Nigel lut cette lettre dans le grand studio luxueux dont l'immense baie ouvrait face à la mer. Le feuillet frémit un instant entre ses doigts. Puis il le déchira, alla le jeter dans une corbeille

et revint devant la baie. Les bras croisés, il demeura là immobile, le regard attaché sur les flots houleux ce matin. Des nuées fuyaient dans le ciel, et le soleil, parfois, glissait entre elles une timide lumière qui jetait un étincellement sur les eaux, à ce moment-là d'un vert lumineux.

Le vert des yeux de Sylvie, quand elle songeait, qu'elle souriait, ou qu'une émotion venait pour quelques instants agiter son âme.

Nigel serra les mâchoires. Il semblait saisi d'une sorte de colère. Se détournant presque violemment, il alla vers l'appareil téléphonique, demanda Mrs. Morris. Une voix de femme se fit entendre, avec un léger accent d'outre-Atlantique.

– Allo ! Qui me demande ?

– Nigel Ogerlof.

Il y eut dans l'appareil une exclamation joyeuse.

– Oh ! cher ! Qu'y a-t-il ?

– Voulez-vous de moi pour déjeuner ?

– Si je le veux ! Oui, oui, je vous attends !

– Ensuite, nous embarquerons sur le *Viking*, et nous irons... je ne sais où encore. Nous verrons cela ensemble.

– Au bout du monde si vous le voulez ! À tout à l’heure, cher, très cher !

Nigel raccrocha, alluma une cigarette et s’assit en tournant le dos à la mer. Un pli léger se dessinait sur son front et toutes les nuées qui s’amoncelaient dans le ciel, présageant la tempête, semblaient avoir leur reflet dans ses yeux.

## XI

Sylvie entra dans le salon de musique. Elle alla ouvrir une des grandes portes vitrées qui donnaient sur les jardins en terrasses et sur le lac.

Le ciel, nuageux tout le jour, s'éclairait en cette fin d'après-midi. Le soleil s'abaissait sur les hauteurs, sur les bois où déjà se discernaient quelques touches automnales. Il inondait de ses rayons le petit lac bleu où voguaient paresseusement les cygnes, avivait la riche tonalité des grands cannas qui achevaient dans les parterres leur vie éphémère.

Sylvie, sa robe rose, ses noirs cheveux satinés furent un instant enveloppés de cette chaude clarté. Puis la jeune femme se détourna, rentra dans la longue pièce tendue de soie brochée jaune d'or.

Il y avait là un petit orgue, un grand piano à queue et un autre plus petit, la grande table de

marqueterie sur laquelle Nigel travaillait quand il composait, des armoires remplies de partitions où il enfermait aussi les manuscrits de ses œuvres. Sylvie alla à l'une d'elles, y prit quelques feuilles et alla les poser sur le pupitre du petit piano.

L'hiver précédent, Nigel avait composé ce morceau qu'il avait intitulé *Rêve et vie*.

Il avait dit à Sylvie : « Quand je le ferai graver, je vous le dédierai. »

Écrit pour piano et violon, elle l'avait transposé pour piano seul. Mais depuis qu'elle se trouvait à Morèges, elle ne l'avait pas joué.

C'était une œuvre exquise, d'une grâce, d'une poésie inimitables. Sylvie s'était parfois demandé comment de telles inspirations pouvaient venir à l'esprit d'un homme tel que Nigel, du moins tel qu'elle le connaissait. Car elle avait parfois l'impression de frôler le mystère d'un être inconnu.

Et cette impression éveillait en elle une sorte de crainte, de curiosité un peu angoissée qu'elle écartait d'elle le plus vite possible. Car celui dont

elle avait accepté de devenir l'associée, c'était celui qui lui avait dit à la Ville-Sauzac : « J'estime qu'il est indispensable de maintenir le cœur dans une parfaite indifférence – ou un complet égoïsme – si vous le préférez. »

Les phrases musicales s'égrenaient en chaudes sonorités sous les doigts de Sylvie. Si prenantes, si tendres parfois, et certaines exhalant comme une passion discrète, une amoureuse douceur. Sylvie jouait tel qu'en un rêve. La délicate blancheur de ses joues se teintait du même rose que la soie de sa robe. Ses cils battaient au bord des paupières mi-baissées.

Quand elle cessa de jouer, elle resta un long moment immobile, ses mains abandonnées sur le clavier. Puis elle les retira, se détourna.

Alors elle vit au seuil de la porte-fenêtre le général Marchez.

Il s'avança, s'inclina.

– Pardonnez-moi ! Je vous ai entendue jouer, en arrivant, et j'ai commis l'indiscrétion de venir vous écouter jusqu'ici.

Sa voix avait des vibrations un peu sourdes, un peu altérées. Il y avait, en sa physionomie, quelque chose de bouleversé qui frappa Sylvie.

– La faute n’est pas bien grande, général...

Elle se levait en parlant, avec un sourire un peu forcé. Au fond, elle éprouvait une contrariété qu’elle ne s’expliquait pas.

– Je venais de la part de ma mère, vous demander de passer demain après-midi aux Bergeries. Nous ferions de la musique...

Il semblait avoir peine à parler, comme étouffé par l’émotion. Oui, une émotion qui était celle de l’amour incapable enfin de se taire, elle le voyait dans ses yeux.

– ... Mais je vous ai entendue, et je ne puis plus... Sylvie, je vous aime !

Elle eut un tressaillement léger. Le sang colora un peu plus son visage. Elle étendit la main, d’un geste impératif.

– Taisez-vous, général ! Ce sont des mots que je ne puis entendre.

– Pourquoi ne les entendriez-vous pas ?

L'aimez-vous donc encore, ce Nigel qui vous abandonne ?

– Qui m'abandonne ? Vous vous trompez, général. Nous sommes d'accord pour vivre chacun en toute liberté. Quant à l'amour, c'est un sentiment qui n'existera jamais chez moi.

Elle s'appuyait au piano, croisant les bras, regardant cet homme que la passion avait enlevé à son habituelle réserve.

Il parut un moment abasourdi par cette déclaration.

– Jamais chez vous ? répéta-t-il. Oh ! ce n'est pas possible !... Et quand je vous écoutais là, tout à l'heure, j'avais tellement l'impression que seule une femme ayant connu l'amour pouvait jouer ainsi...

Sa voix s'étrangla un peu.

– ... J'ai été fou de m'imaginer... Oui, c'est un moment de folie ! Pardonnez-moi, madame !

Une secrète émotion gagnait Sylvie. Restait-il en elle quelque chose de cet état de rêve dans lequel son âme se trouvait tout à l'heure ? Une

sorte de douceur mêlée de pitié la pénétrait. Oui, elle avait pitié de cet homme qui souffrait par elle, sans qu'il y eût de sa faute.

– Je vous pardonne, général. Oublions cette... folie, comme vous dites si bien. Restons amis...

Elle lui tendait sa main, qu'il prit dans la sienne, toute brûlante.

– ... L'amitié, voyez-vous, vaut mieux que l'amour.

– Celui-ci, malheureusement, ne se laisse pas chasser ainsi ! Puisque vous n'avez pas encore aimé, vous ne pouvez connaître ce genre de souffrance ?

– Non, je n'ai pas aimé, dit fermement Sylvie, je n'aimerai jamais... Bonsoir, général. Vous direz à M<sup>me</sup> Marchez que je regrette beaucoup de ne pouvoir me rendre à son invitation, mais je ne serai pas libre demain.

Il s'inclina, baisa la main qu'il tenait entre les siennes.

– Adieu, madame, je compte m'absenter... un court voyage en Espagne pour revoir des amis,

là-bas. J'espère que pendant ce temps vous n'oublierez pas le chemin des Bergeries ?

– Oui, j'irai voir madame votre mère et mademoiselle Antoinette. Nous causerons chimie. J'ai besoin de m'instruire là-dessus.

Elle reprenait le ton mondain, pour se mettre à l'aise et l'y mettre lui-même. Il sortit, allant rejoindre sa voiture arrêtée devant le château. Quand le bruit du moteur ne parvint plus qu'amorti à ses oreilles, Sylvie s'approcha de la fenêtre, offrant son front à l'air qui fraîchissait. Une insondable tristesse s'abattait sur elle. Était-ce parce qu'elle venait de faire souffrir, alors qu'elle voulait à tout prix écarter d'elle-même la souffrance morale ?

Cet homme l'aimait, d'autres aussi. Au cours de l'hiver précédent, elle avait reçu des lettres où l'admiration de son talent musical voilait à peine l'aveu d'une admiration différente. Celle-ci en avait toujours arrêté l'expression sur des lèvres prêtes à la formuler. Pas un instant, elle n'en avait été troublée. Aujourd'hui, il n'en était pas tout à fait ainsi. Cependant, elle n'éprouvait à

l'égard du général Marchez qu'un sentiment d'amitié, de grande estime. Existait-il donc en elle une zone de sensibilité qu'il lui faudrait détruire pour atteindre à la tranquillité de l'âme, fruit d'une parfaite indifférence ?

Pourtant, ce paysage ensoleillé, ces monts, ces bois, ces parterres rutilants, ce lumineux lac bleu étaient là pour l'apaisement du cœur, pour la joie des yeux. Elle en avait jugé ainsi, quand Nigel l'avait amenée ici en lui disant : « Voilà ce que mon père réalisa pour ma mère. »

Pour une femme aimée, qui n'était plus qu'une morte, quelques années plus tard.

Sylvie passa sur son front une main impatiente. Que signifiaient ces sombres pensées qui l'assaillaient ce soir ?

Comme elle faisait un mouvement pour rentrer, elle vit surgir dans la cour Colette Soubeyre et son neveu. Ils l'aperçurent et vinrent à elle, qui s'avavançait à leur rencontre.

– Nous venons vous déranger, madame, dit la souriante Colette. Vous nous excuserez en raison

du but de notre visite.

– Mais vous n’avez pas besoin d’être excusée, mademoiselle. C’est un plaisir pour moi de vous recevoir, ainsi que mon petit ami Jacques.

Sylvie donnait une caresse aux cheveux blonds du petit garçon qui la regardait avec des yeux émerveillés.

– ... Entrez donc.

– Non, madame, il est tard, et je puis vous dire en quelques mots l’objet de ma visite. Nous célébrons dimanche prochain la fête patronale de notre paroisse, et mon frère voudrait qu’elle eût tout l’éclat possible. Accepteriez-vous de contribuer à la décoration de l’église en nous envoyant des plantes, des fleurs, vous qui en avez de si belles ?

– Mais volontiers ! Je m’en occuperai dès demain matin, et je... oui, je pense que je pourrai vous aider à cette décoration, si vous le désirez.

– Oh ! ce serait une joie pour nous ! Ma mère n’est pas bien portante en ce moment, Renée a beaucoup à faire, et moi je ne suis pas très habile.

Elle était vraiment une agréable jeune fille cette Colette : pas jolie, mais si gracieuse, avec de beaux yeux gais, une bouche toujours prête au sourire. Sylvie, spontanément, avait cédé au désir de lui faire plaisir.

– Eh bien, je passerai chez vous samedi matin. Les fleurs seront apportées, nous verrons, ensemble à faire une jolie décoration... Non, ne me remerciez pas. Il est naturel que je contribue à fêter le saint de ma paroisse.

– Il y aura beaucoup de musique, dit Jacques, tante Colette a fait répéter les demoiselles tout l'après-midi.

– Oui, et c'est pourquoi je suis en retard pour monter ici. Maintenant, madame, nous vous laissons. Mon frère va être ravi de la nouvelle que nous lui rapporterons.

Elle prit la main que lui tendait Sylvie. Mais la voix de Jacques s'éleva de nouveau, un peu hésitante :

– Le beau cheval blanc va bien, madame ?

– Très bien, petit Jacques. Mais son cavalier

n'est toujours pas là pour remplir la promesse qu'il vous a faite.

La bouche de l'enfant eut une moue qui témoignait de sa déception.

– Peut-être qu'il reviendra bientôt ? dit-il timidement.

Sylvie, sans répondre, donna une légère tape amicale sur sa joue. Elle les regarda s'éloigner, puis rentra dans le salon de musique. Elle s'assit au piano et se mit à jouer, improvisant une sorte de ballade, si mélancolique, qu'elle se leva tout à coup, ferma brusquement le piano et murmura avec impatience :

– La musique ne me réussit décidément pas, ce soir !

## XII

Nigel, depuis son départ de Deauville, avait conduit la voiture à une allure qui surprenait son chauffeur, car il n'était pas amateur de vitesse exagérée. Maintenant, aux approches de Morèges, il ralentissait, jetant de longs regards autour de lui sur ce pays de son enfance un peu noyé ce matin dans la brume de l'automne commençant. La voiture longeait le gave assagi par un été peu pluvieux. Elle montait la route bordée de platanes qui conduisait au village.

Le château blanc apparut au-dessus de ses parterres fleuris, de son lac un peu gris ce matin. En le voyant, le regard de Nigel parut s'assombrir. Pourtant, c'était là son habitation préférée, toujours retrouvée avec la même satisfaction et quittée avec regret.

Quand il eut arrêté la voiture dans la cour, Nigel sauta à terre, gravit les marches conduisant

au vestibule. Un domestique accourait, la mine surprise.

– Bonjour, Léon. Tout va bien, ici ?

– Très bien, monsieur.

– Madame est là ?

– Madame est sortie, monsieur.

– À cheval ?

– Non, monsieur. Je crois que madame est descendue au village, de bonne heure.

Nigel fit quelques pas dans la direction de l’escalier. Puis, se ravisant, il se détourna et redescendit dans la cour.

Son chien, qui se trouvait dans l’intérieur de la voiture avec le valet de chambre, bondit vers lui.

– Viens, Stip ! dit-il.

Il descendit le long des parterres que mouillait la brume.

Une fraîcheur humide montait du lac et du gave invisible qui cascadaient sur son lit de roches. Quand Nigel eut franchi l’allée de platanes, il se trouva à l’entrée du village. En s’engageant dans

une ruelle bordée de jardinets fleuris, il atteignit la place où s'élevait l'église.

Près du porche, il aperçut le jardinier du château et la petite charrette attelée d'un cheval qui lui servait pour ses transports.

– Tiens, Balagous. Qu'est-ce que vous faites là ?

L'homme ôta son béret, en répondant :

– J'ai apporté des fleurs pour l'église, monsieur, j'attends pour savoir si madame a d'autres ordres à me donner.

– Où est-elle, madame ?

– Là, monsieur.

Le jardinier tendait son doigt vers l'intérieur de l'église.

– ... M<sup>lle</sup> Soubeyre et elle garnissent l'autel pour la fête de demain.

– Ah ! bien ! dit Nigel.

Quelque chose se détendait dans sa physionomie. Intimant du geste à son chien l'ordre de s'asseoir pour l'attendre, il entra sous

la voûte et poussa la vieille porte capitonnée.

L'antique église était sombre, quand le soleil ne venait pas frapper ses vitraux. Cependant, Nigel reconnut aussitôt Sylvie et Colette Soubeyre qui allaient et venaient dans le chœur, disposant plantes vertes et fleurs empruntées aux jardins et aux serres du château. Elles semblaient d'ailleurs avoir terminé, car, après un court conciliabule à voix basse, une gémuflexion de Colette et une simple inclination de tête chez Sylvie, toutes deux disparurent par une porte faisant communiquer l'église avec le presbytère.

Nigel sortit et se mit à marcher de long en large.

Cinq minutes plus tard, la porte du presbytère s'ouvrait. Sylvie échangea une poignée de main avec Colette et se détourna pour sortir. Elle vit alors Nigel et resta un moment comme interdite. Un peu de couleur monta à ses joues et elle sentit battre plus vite le sang dans ses artères.

Nigel s'avança, salua Colette et baisa la main que lui tendait sa femme.

– Une arrivée bien impromptue, Sylvie.

– En effet ! Mais elle n'en est pas moins une surprise agréable.

Elle avait déjà repris toute sa présence d'esprit et un sourire amical venait à ses lèvres.

Colette avait discrètement refermé la porte et ils se trouvaient seuls en face l'un de l'autre.

– Je suis entré à l'église comme vous finissiez votre décoration.

– Oui, je me suis permis de me servir de vos fleurs.

– Mes fleurs ? Elles sont entièrement à votre disposition, vous le savez bien. Faut-il renvoyer Balagous maintenant ?

– Mais oui, le pauvre homme ! Je l'avais presque oublié.

Nigel donna un ordre au jardinier, qui s'éloigna. Avec Sylvie, il reprit le chemin du château. Après quelques moments de silence, il demanda :

– Décidément, vous ne vous êtes pas ennuyée

ici ?

– Pas du tout. La musique, le travail d'aiguilles, la lecture... d'agréables promenades, tout cela suffisait à me contenter.

– Et aussi vos bonnes relations avec la famille Marchez ?

Il lui jetait un regard de côté, et vit son visage se contracter un peu. La voix avait un accent un peu sec en répondant :

– Aussi, en effet.

– Le congé du général doit-il durer quelque temps encore ?

– Je crois que oui. Pour le moment, il fait un séjour en Espagne.

– Ah !

Surprise et contentement semblaient se mêler dans cette exclamation.

– Pense-t-il revenir bientôt ?

– Je ne sais... Peut-être pas...

Sylvie opposait une physionomie impénétrable au regard qui guettait discrètement.

– Sa mère et sa sœur vous plaisent, comme relations ?

– Mais oui. Ce sont des personnes agréables et M<sup>lle</sup> Antoinette doit avoir de la valeur, au point de vue scientifique. Mais je n'ai pas qualité pour juger.

– Moi non plus, dit Nigel. Bien qu'un sot personnage, à Deauville, ait trouvé bon de me qualifier de génie universel.

Il semblait devenir gai maintenant et se mit à raconter diverses anecdotes sur des personnalités rencontrées à Deauville et connues de Sylvie.

Elle l'écoutait et lui répondait distraitement. La surprise de cette arrivée inopinée subsistait encore en elle. Surprise... émotion ? Si elle avait pu s'analyser, comment aurait-elle qualifié l'impression produite sur elle par la soudaine apparition de Nigel ?

Il lui dit qu'il revenait pour terminer la composition de sa symphonie.

De fait, il se mit au travail le lendemain.

Mais il ne communiquait plus à Sylvie les

parties écrites de son œuvre, comme au début de leur séjour au château. Il n'y avait plus de séance régulière de musique, le soir. Parfois seulement, il demandait :

– Voulez-vous que nous jouions telle chose, Sylvie ?

Mais elle avait l'impression qu'il lui faisait cette offre à contrecœur.

Un soir pourtant, ils s'attardèrent à interpréter du Beethoven, et ils jouèrent avec une telle ferveur que tous deux, aux dernières notes, demeurèrent un moment immobiles, comme accablés par l'émotion. Puis Nigel dit avec une sorte de hâte :

– Bonsoir, Sylvie.

Et il sortit de la salle, laissant là son violon près de la boîte ouverte.

Elle demeura un moment encore assise devant le piano, les mains abandonnées sur les touches. La lumière de la haute lampe placée près d'elle donnait plus d'éclat à ses cheveux noirs aux reflets satinés, à la soie rose de sa robe. Elle

éclairait son cou, sa nuque d'une fine blancheur. Les paupières abaissées cachaient les yeux couleur de mer, les lèvres si bien dessinées frémissaient un peu. Enfin, Sylvie se leva, ferma le piano d'une main calme, remit dans sa boîte le violon de Nigel. Puis elle sortit à son tour.

\*

Nigel avait repris ses promenades à cheval. Il offrit à Sylvie de l'accompagner, mais elle refusa, prétextant que le cheval la fatiguait. Là encore, elle croyait sentir qu'il n'agissait que par courtoisie, et elle en fut assurée en voyant qu'il n'insistait pas.

Tout était bien ainsi. Chacun son indépendance. Ils pourraient de cette manière vivre sous le même toit, en bonne amitié, tous deux satisfaits de leur sort.

Mais oui, satisfaits, heureux, il fallait se le répéter sans cesse.

Nigel semblait pris d'une frénésie de travail. Il

ne quittait guère la salle de musique que pour faire de longues promenades.

Sylvie sortait de son côté, soit seule, soit avec M<sup>me</sup> Vermont. Elle allait à des concerts à Pau, se rendit un jour jusqu'à Bordeaux où un écrivain illustre donnait une conférence.

Elle ressentait comme un besoin de mouvement, d'évasion, et au retour, pendant les repas, presque le seul moment où elle se trouvât réunie à Nigel, elle montrait un entrain qui contrastait avec l'air un peu las de celui-ci.

Un après-midi, comme elle descendait au village, elle le croisa qui rentrait, monté sur Blanca, la belle jument à la robe de neige. Il l'immobilisa, salua Sylvie et dit avec un sourire :

– Je viens de remplir la promesse faite au petit Jacques, en le promenant sur mon cheval blanc.

– Ah ! tant mieux ! Le pauvre petit en éprouvait une telle envie !

Nigel avait en ce moment cet air jeune et gai, ce regard plus doux qu'elle lui avait vu une fois, le jour où il avait montré à l'enfant les écuries du

château. Elle souriait aussi, heureuse à la pensée du bonheur de Jacques.

– Vous allez au village ?

– Oui, je vais savoir des nouvelles de M<sup>me</sup> Soubeyre, qui est très souffrante depuis quelque temps. À tout à l’heure.

Elle continua de descendre l’allée de platanes. À l’entrée du village, elle rencontra l’abbé Soubeyre. Il lui apprit que sa mère se trouvait un peu mieux.

– Ma visite lui ferait-elle plaisir ? demanda Sylvie, après une courte hésitation.

– Je crois bien ! Elle a beaucoup de sympathie pour vous, madame.

– Eh bien, je vais la voir, quelques minutes seulement, pour ne pas la fatiguer.

Ah ! Sylvie, Sylvie ! comme votre cœur vous emporte encore ! Parce que cette vieille femme a un regard où paraît une âme si belle, vous allez délibérément près d’elle, une malade, au risque d’éprouver une impression pénible pour votre égoïsme, qui n’est peut-être encore qu’un

égoïsme de commande.

Mais non, rien n'était pénible près de M<sup>me</sup> Soubeyre assise dans son grand fauteuil, avec la porte vitrée ouverte sur le jardin pour profiter des dernières douceurs de septembre finissant. Il y avait un sourire sur ses lèvres pâles, de la lumière dans les yeux bleus restés jeunes en dépit des ans.

Elle accueillit Sylvie avec un plaisir visible et insista pour que la jeune femme prît sa part de la collation que lui apportait sa fille aînée. La conversation la fatiguait un peu, à cause de l'essoufflement, conséquence de sa maladie de cœur. Mais elle écouta avec intérêt l'entretien de M<sup>me</sup> Brigels et de Sylvie. Celle-ci, sur la demande de ses hôtes, parla de son voyage aux États-Unis, des concerts donnés à Paris. Elle le faisait avec simplicité, sans mettre en avant ses succès, insistant plutôt sur ceux de Nigel.

– Et vous allez bientôt reprendre cette existence mouvementée ? demanda M<sup>me</sup> Brigels.

– Oui, nous avons un concert à Paris fin novembre, d'autres suivront. Puis nous devons aller en Angleterre.

– Est-ce une vie que vous aimez ?

L'interrogation était faite cette fois par M<sup>me</sup> Soubeyre.

Une ombre parut tomber sur le regard de Sylvie.

– Je l'ai aimée dans les premiers temps... je crois que j'ai été un peu grisée... Mais c'est une vie trop mondaine. Je ne la reprendrai pas avec plaisir.

– Je suis contente de vous l'entendre dire. L'amour du monde ne peut donner que désillusion à une âme sérieuse et pure telle que doit être la vôtre.

Sylvie eut un sourire un peu amer.

– Vous me jugez avec indulgence, madame.

– Non, je ne crois pas me tromper, mon enfant, permettez à une grand-mère de vous appeler ainsi. Vous êtes bonne aussi, très bonne... mais vous voudriez bien ne pas l'être.

Cette fois, Sylvie la regarda avec étonnement.

– Pourquoi pensez-vous cela ?

Comme M<sup>me</sup> Soubeyre continuait de la considérer, avec une sorte de tendre compassion dans le regard, elle ajouta avec un petit rire qui se brisa sur ses lèvres :

– C’est très vrai, d’ailleurs. Quand j’aurai tué mon cœur, je serai enfin en repos.

– On ne tue pas son cœur, dit doucement M<sup>me</sup> Brigels. Il faut accepter avec courage les souffrances qui nous viennent par lui, quand Dieu nous l’a donné tendre et bon. Et il y a des joies – de petites joies parfois – que ces cœurs-là sont seuls capables de connaître.

M<sup>me</sup> Soubeyre approuva sa fille.

– Oui, tu as raison. Renée. Ces petites joies-là, je les ai eues dans ma vie éprouvée. Elles sont une grâce de Dieu et elles m’ont soutenue dans ce pèlerinage de la vie qui bientôt s’achèvera pour moi.

À ces derniers mots, M<sup>me</sup> Brigels détourna ses yeux où venait de passer une lueur d’angoisse.

Sylvie resta un moment silencieuse, considérant M<sup>me</sup> Soubeyre avec une pensive

émotion. Puis elle parut écarter celle-ci, parla des fruits qu'elle voulait envoyer à la malade. Il y avait en ce moment dans le verger du château des raisins magnifiques, des pêches tardives succulentes...

– ... Les enfants en prendront aussi leur part... Si, si, il faut nous aider à manger toutes ces merveilles, orgueil de notre jardinier. Maintenant, je vous laisse reposer en paix, madame.

Quand elle sortit du salon, reconduite par M<sup>me</sup> Brigels, la petite Lise se trouvait dans le vestibule. Elle vint timidement saluer la visiteuse. Sa mère la prit dans ses bras, fardeau léger qu'elle pressa contre elle.

« Sans doute une de ses petites joies », pensa Sylvie.

Tandis qu'elle remontait vers le château, sa physionomie un instant auparavant souriante s'assombrissait de nouveau ; cette inexplicable tristesse déjà éprouvée tombait sur son âme. Elle parla peu pendant le dîner. Nigel, tout en causant sans beaucoup d'entrain, lui aussi, la regardait parfois avec une curiosité un peu inquiète. Il dit

enfin :

– Vous semblez bien méditative, Sylvie ? Est-ce le résultat de cette visite à M<sup>me</sup> Soubeyre ?

– Peut-être. Sa fille et elle sont des âmes singulières. Je crois qu'elles sont déjà à moitié hors de ce monde.

– Elles ne peuvent, en ce cas, vous intéresser.

Sylvie prit une pêche dans la coupe que lui tendait le valet de chambre et commença de la peler. Elle dit après un moment de silence.

– Je pense qu'elles m'intéressent par cette singularité même. Et puis il émane d'elles une sorte de... oui, une sorte de paix...

Elle se tut de nouveau.

Nigel ne releva pas ces paroles. Lui aussi, maintenant, avait une mine songeuse. Le repas terminé, tandis que Sylvie s'installait avec M<sup>me</sup> Vermont dans son petit salon, il alla s'asseoir devant le piano qui se trouvait dans le salon voisin. Qu'improvisait-il là ? Sylvie, les mains posées sur le livre qu'elle avait machinalement mis sur ses genoux, écoutait dans une sorte

d'extase. Fraîcheur de l'aurore, babillage des ruisseaux, vol des papillons parmi les fleurs et les bruits légers de la forêt, la chute lente des feuilles à l'automne, tout s'évoquait sous les doigts de Nigel, dans un mystérieux enchantement.

Son jeu ailé transportait Sylvie au milieu de toutes les grâces de la nature, qu'ils savaient si bien goûter tous deux. Oui, à tel endroit, devant tel paysage, elle avait ressenti cette émotion exquise... et ces quelques notes, ce chant de rossignol, ils l'avaient entendu un soir qu'ils s'étaient attardés en une auberge de campagne, dans le pays basque.

Un court silence. Puis de nouveau, les doigts du magicien font vibrer les touches. Mais cette fois, c'est une sorte d'hymne étrange, une harmonie funèbre. Ce sont des bruits d'armes, des clameurs farouches. Puis des plaintes, des voix gémissantes, une supplication pathétique jaillie de l'abîme des douleurs.

Nigel cessa de jouer, se leva brusquement, vint souhaiter aux deux dames un bref bonsoir et rentra dans son appartement.

– Quelle admirable chose ! dit M<sup>me</sup> Vermont.

Sylvie continua de garder le silence. Sur le livre, ses mains restaient immobiles, mais elles tremblaient un peu.

### XIII

Elle se rendit le lendemain aux Bergeries. Ces dames – sans doute par le carnet mondain de leur journal – connaissaient le retour de Nigel à Morèges et parurent trouver naturelle l'excuse assez vague donnée par Sylvie, ses journées plus occupées, pour expliquer qu'elle fût restée près de quinze jours sans leur rendre visite.

M<sup>me</sup> Marchez, toujours aussi aimable, ne semblait pas se douter du motif qui éloignait son fils, en cette dernière période de son congé. Mais Sylvie, à certains regards d'Antoinette, crut comprendre que celle-ci était plus perspicace. Cette idée la gêna et lui fit abrégier sa visite, malgré l'insistance de M<sup>me</sup> Marchez et celle, plus molle, de sa fille.

« Antoinette m'en veut un peu d'être la cause du départ de ce frère qu'elle aime et admire tant », pensait-elle en revenant vers Morèges.

« C'est bien pourquoi la perspective de cette visite m'ennuyait tant. Il restera en Espagne jusqu'à la fin de son congé, et ces pauvres femmes n'en profiteront pas. »

Comme sa voiture arrivait dans la cour du château, Nigel rentrait d'une promenade pédestre. Il vint lui offrir la main pour descendre et demanda :

– Vous avez fait une agréable excursion ?

– Non pas une excursion, mais une visite. J'ai été voir les dames Marchez.

– Ah !

Les lèvres de Nigel se crispèrent légèrement.

– ... Le général est toujours en Espagne ?

– Toujours.

Les lèvres se détendirent.

Nigel accompagna Sylvie dans le vestibule et monta avec elle au premier étage. Comme il allait se diriger vers son appartement, elle demanda :

– Voulez-vous voir le cadeau pour votre filleule ?

– Avec plaisir !

– Eh bien, descendez dans un moment, je vous montrerai cela, avant de l’enfermer dans le carton.

Quand elle eut quitté sa toilette de sortie pour une robe d’intérieur, Sylvie gagna le petit salon gris. Elle prit dans un meuble la robe brodée par elle, un élégant carton moiré, des rubans de soie bleu pâle. Puis elle revint s’asseoir près d’une des portes-fenêtres, par où pénétraient les dernières clartés de cette journée ensoleillée.

Elle étala sur ses genoux la petite robe.

Vraiment, c’était une jolie chose. Elle y avait travaillé avec une joie secrète, et plus d’une fois, elle avait pensé à la brave petite fille qu’elle parerait, à ce petit corps souple, si vivant...

Plus d’une fois, et maintenant encore...

Elle la saisit, la jeta sur une table près d’elle, d’un geste où il entrait de la colère.

À ce moment, Nigel parut et vint à elle.

– Voilà, dit-elle en lui montrant du doigt la petite robe.

Il la prit entre ses doigts, la considéra longuement.

– C’est tout à fait charmant ! Ces semis de bouquets minuscules, avec leurs si fraîches couleurs... Maïthé sera délicieuse là-dedans, grâce à sa tante-fée.

Il élevait la petite robe entre ses mains, la regardait encore. Cette expression adoucie, qu’il avait eue parfois en regardant Jacques, reparaisait sur sa physionomie. Lui aussi, sans doute, songeait à la jolie petite fille, si vive, si caressante, la petite Maïthé aux yeux noirs, qui ressemblait à sa tante Thérèse. Son regard s’obscurcissait, sous une ombre de tristesse.

Puis, comme Sylvie tout à l’heure, il posa un peu brusquement la robe sur la table.

– C’est un véritable chef-d’œuvre. Je vous remercie infiniment, ma chère amie, de vous être donné tant de peine.

– Ce travail m’a beaucoup intéressée... Je vais mettre cette robe dans ce carton et arranger celui-ci afin qu’il soit tout prêt quand vous voudrez le

porter chez votre oncle. Vous irez sans doute pour la sainte Thérèse ?

– Peut-être. Mais j’espère que vous accepterez de m’accompagner, pour jouir du grand plaisir dont vous serez l’auteur ?

– Non, car j’ai l’intention de m’absenter.

Nigel eut un mouvement de surprise.

– Vous absenter ? Où voulez-vous aller ?

– Je vais faire avec M<sup>me</sup> Vermont ce voyage en Suisse dont vous m’aviez parlé.

– Ah ! très bien... Oui, c’est une idée...

Il alla vers la fenêtre, regarda un moment au dehors. Les parterres avaient maintenant leur parure d’automne : sauges couleur de feu, dahlias aux tons de pourpre et d’or. Le jour déclinait, une brume légère couvrait l’horizon où s’éteignaient les derniers reflets du soleil.

– ... Pour la montagne, c’est un peu tard, ou un peu tôt. Mais vous pouvez voir les régions de Lucerne, de Bâle, de Genève.

Il se tournait vers Sylvie, qui tenait les yeux

baissés, les mains jointes sur sa robe.

– Je puis vous faire un itinéraire, si vous le désirez ?

– Je ne demande pas mieux... Vous m'indiquerez les musées intéressants...

Elle relevait la tête, mais ne le regardait pas en répondant.

– Voyagerez-vous en voiture ?

– Oui ! J'emmènerai Martin, si vous n'en avez pas besoin.

– Aucunement. Il est prudent et en outre parle un peu l'allemand. Vous pourriez remonter vers Berne et Zurich ?

– Oui, sans doute. Rien ne me pressera, puisqu'il suffira que je sois à Paris pour la fin de novembre.

– Rien, en effet.

Quel ton parfait ! Quel accord ! Impossible à deux associés de mieux s'entendre.

– ... Quand comptez-vous partir ?

– Dans deux ou trois jours, je pense. Mes

préparatifs ne seront d'ailleurs pas longs.

– Eh bien, je vous laisse maintenant, ma chère amie. Merci encore pour Maïthé.

Il sortit, et pendant quelques instants Sylvie garda encore la même attitude, un peu figée. Cette idée de voyager, tout d'un coup... le désir d'évasion...

Pour fuir quoi ?

Elle se leva, s'approcha de la fenêtre, comme tout à l'heure Nigel. Elle regarda les parterres flamboyants, le bassin où s'entrecroisaient les jets d'eau, les statues dont la blancheur s'enlevait sur le vert sombre des bosquets. Partir, quitter cette demeure paisible et charmante, ce pays qu'elle aimait... Pourquoi ?

En se détournant, elle embrassa du regard le petit salon où dans son cadre souriait Thérèse Ogerlof. Elle aimait s'y retirer, elle y trouvait un refuge à certaines heures oppressantes...

Presque violemment, elle alla vers la table, saisit la petite robe, la plia d'une main fébrile, la rangea dans le carton entre du papier de soie. Puis

elle mit le couvercle, l'entoura du soyeux ruban bleu. Sonnant le domestique, elle lui donna l'ordre de porter le tout chez Nigel. Quand il fut sorti, elle eut comme un soupir de délivrance et se laissa tomber dans son fauteuil en songeant : « Je vais partir... partir... partir... »

Une larme glissa sur sa joue, qu'elle essuya avec colère.

\*

Après le départ de Sylvie, Nigel continua de travailler avec une sorte d'acharnement. Il sortait peu et, quand il ne se trouvait pas dans la salle de musique, lisait dans la bibliothèque à son secrétaire les réponses à sa nombreuse correspondance. Car admirateurs, sollicitateurs lui écrivaient un peu de toutes les parties du monde.

Sylvie lui envoyait quelques billets assez brefs, n'ayant trait qu'aux incidents de son voyage. Il lui répondait sur le même ton. Elle semblait satisfaite et ne se plaignait pas du

manque de compréhension de sa compagne.

Un après-midi, vers la fin d'octobre, Nigel reçut la visite de l'abbé Soubeyre. Celui-ci venait lui demander de s'intéresser à la reconstruction de l'école, qui menaçait ruine.

– ... Je fais une quête parmi mes paroissiens, mais la plupart sont assez pauvres et j'ai pensé que, comme châtelain, vous voudriez bien nous apporter votre aide.

– Très volontiers. Je me charge même complètement de cette reconstruction.

Le prêtre montra une surprise joyeuse. Bien que Nigel se fût montré généreux pour l'obole qu'il lui remettait chaque année, il ne s'était pas attendu à tant de largesse !

Nigel remarqua cet étonnement et dit d'un air un peu contraint :

– Je le fais en souvenir de ma mère...

Il regardait la photographie posée sur la table où il écrivait, dans la bibliothèque.

– ... Elle est morte ici. Elle aimait cette demeure, ce pays.

– On a conservé d'elle par ici un très bon souvenir. De vieilles gens qui l'ont connue m'ont parlé de sa bonté, du bien qu'elle faisait.

– Oui, elle était très bonne. Son frère, mon oncle Elsagarray, avait une grande affection pour elle. Il y eut seulement un court dissentiment entre eux, à propos de son mariage. Mon père était protestant. Mais il promettait, et il a tenu parole, que ses enfants seraient élevés dans la religion catholique. Mon oncle céda, assez à contrecœur, m'a-t-il dit, car il estimait que ces unions mixtes présentent souvent un danger pour la foi.

– L'Église voit en effet avec réserve ces sortes d'unions. Mais il en peut sortir parfois de bons fruits. Si M<sup>me</sup> Ogerlof avait vécu, peut-être aurait elle ramené son mari à la croyance de ses ancêtres.

– Peut-être. Mais sa mort le jeta au contraire dans le désespoir, dans la révolte.

– Parce qu'il avait fait d'elle sa seule fin ?

– Oui. Cœur trop passionné, il fut à jamais

broyé.

– Il ne connaissait pas Celui qui est le refuge des âmes meurtries, dit doucement le prêtre. Il ne savait pas où chercher la paix.

– Non, il ne savait pas...

De ses doigts nerveux, Nigel maniait machinalement un livre posé sur la table près de lui. Ses traits se durcissaient, sa bouche prenait un pli amer.

– Mais j’ai profité de sa douloureuse expérience. Je sais, moi, où on la trouve, cette paix... qui n’est évidemment pas celle à quoi vous pensez, monsieur le Curé.

– Je n’en connais qu’une en effet, celle promise aux âmes de bonne volonté dans l’inoubliable nuit de la Nativité.

Comme s’il ne l’avait pas entendu, Nigel continuait, la voix sèche et mordante :

– Vivre pour soi, en écartant de son mieux tous les soucis, en se prémunissant contre les faiblesses du cœur, la tyrannie des affections, voilà ce qui constitue la paix... ou du moins ce

qui en tient lieu.

– Vous dites bien « ce qui en tient lieu ». Mais si cette fausse paix, un jour, ne vous suffit pas, que vous restera-t-il ?

Nigel ne répondit pas d’abord. Il se leva, alla vers la cheminée où s’écroulaient des braises incandescentes, les rassembla en quelques coups de pincettes. Puis, se détournant brusquement, il dit avec un accent de froideur sardonique.

– Peut-être le désespoir, comme mon père.

– Oh ! fasse le Ciel que non !

Nigel posa les pincettes et revint s’asseoir. Il avait soudainement repris sa physionomie habituelle.

– Je l’espère aussi. D’après ce que j’ai entendu dire, mon père manquait de volonté. J’en ai, moi, beaucoup. Et je me suis toujours gardé de la sensibilité, comme de tout ce qui peut ressembler à de la passion.

Puis Nigel changea le sujet de l’entretien, parla avec le prêtre de la situation politique. Pas un instant, il ne fut question de Sylvie. Mais en se

levant pour prendre congé, l'abbé Soubeyre demanda :

– Vous avez de bonnes nouvelles de M<sup>me</sup> Ogerlof ?

– Excellentes. Son voyage paraît l'intéresser beaucoup.

– La reverrons-nous bientôt ?

– Mais non, d'après ce qu'elle m'a dit, elle compte rentrer directement à Paris vers la fin de novembre, pour le concert que nous devons donner à cette époque. Jusque-là, je demeurerai ici, où je me trouve si parfaitement pour travailler.

« Étrange ménage ! » songeait l'abbé Soubeyre en redescendant vers le village. « Deux êtres comblés des dons du ciel, et qui semblent avoir peur de la vie. Ma mère dit que cette jeune femme se raidit contre la souffrance. Je ne l'ai pas assez vue pour m'en rendre compte. Mais quant à lui, quoi qu'il prétende, je suis bien sûr que ni la sensibilité, ni la passion ne sont mortes

en lui ! Et il aura fort à faire s'il veut les anéantir,  
en admettant qu'il le puisse jamais. »

## XIV

Nigel et Sylvie se retrouvèrent au début de l'hiver. Aussitôt, la vie mondaine les reprit. Après plusieurs concerts à Paris, ils allèrent se faire entendre à Londres. Partout, l'accueil était enthousiaste, le succès éclatant. Tous deux fêtés, acclamés, connaissaient comme l'hiver précédent les enivrements de la gloire. Les plaisirs mondains leur étaient prodigués, et ils semblaient s'y complaire avec une sorte de griserie fiévreuse.

Sylvie recevait avec la plus charmante indifférence les adulations masculines. Nigel jetait le désespoir dans bien des cœurs féminins par l'imprévu de ses caprices. N'avait-il pas fait la cour à la plus laide des jeunes ladies du « peerage » ? Et à Paris, ne le voyait-on pas souvent en compagnie de l'actrice Paula Duchesne, dont la beauté n'était pas à la hauteur

du réel talent ! L'une et l'autre, d'ailleurs, femmes d'esprit réputées pour leur conversation amusante.

– Ce sont des personnes distrayantes, disait-il à ceux qui s'en étonnaient.

Sylvie et lui menaient chacun une existence à part, en dehors de leurs concerts et de quelques réunions mondaines, quelques dîners où ils paraissaient ensemble.

Nigel prenait rarement ses repas chez lui, sauf lorsqu'il y avait des invités. Sylvie faisait, avec une grâce reconnue de tous, les honneurs de leur demeure, et elle passait pour une des femmes les mieux habillées de Paris.

« Un singulier ménage », disait-on, tout comme l'abbé Soubeyre. Mais on ajoutait : « C'est un ménage d'artistes ! »...

Nigel faisait répéter sous sa direction sa symphonie *L'âme de la mer*. C'était là un prétexte tout trouvé pour désertier plus que jamais son logis. Mais Sylvie n'en témoignait aucun étonnement, ne posait jamais de questions. Ne

s'étaient-ils pas promis l'indépendance réciproque, comme de bons camarades ?

Un après-midi, peu de temps avant Noël, il entra dans le jardin d'hiver où elle se reposait à la suite d'une fatigante journée qui s'était prolongée par une soirée au théâtre.

Après lui avoir baisé la main, il annonça :

– J'ai reçu ce matin un mot de Pierre Duganec. Il compte venir passer quelques jours à Paris la semaine prochaine. Je l'invite à descendre chez nous, qu'en dites-vous ?

– Mais certainement ! Je serai contente de le revoir, cet excellent Pierre... Puisque vous voilà, Nigel, je vais vous demander si vous n'avez pas l'intention d'envoyer des cadeaux de Noël à vos neveux ?

– Je n'en avais pas coutume, mais puisque vous êtes là pour les choisir, je ne demande pas mieux que de leur faire ce plaisir.

– En ce cas, je m'en occuperai dès demain. Damasa m'a dit qu'elle avait l'habitude de préparer chaque année un arbre de Noël. Les

jouets arriveront à temps pour qu'elle les y suspende... et j'ai pensé aussi...

Elle semblait hésiter.

– ... J'ai pensé que je pourrais peut-être envoyer quelque chose à Jacques et à sa petite sœur ?

Elle ne le regardait pas en parlant. Ses mains froissaient légèrement l'ouvrage abandonné à l'entrée de Nigel.

– Mais je n'y vois pas d'inconvénient ! Ces enfants sont fort gentils... Avez-vous envoyé vos félicitations pour le faire-part du mariage de leur tante ?

– Pas encore. J'écrirai un mot en expédiant le petit colis.

– Très bien... Vous semblez fatiguée, Sylvie ?

Quoi qu'il en fût, il fallait qu'il la regardât, qu'il remarquât – avec trop d'intérêt inquiet – la meurtrissure des paupières, la pâleur de ce teint dont la délicatesse ressortait si bien près de la robe en satin bleu saphir dont était vêtue Sylvie.

– Oui, je le suis. Je suis rentrée tard cette nuit.

M<sup>me</sup> Viderska a tenu absolument à m’emmener souper après le théâtre. Mais une bonne nuit me remettra.

Les sourcils de Nigel se fronçaient. Il dit d’un ton sérieux :

– M<sup>me</sup> Viderska n’a pas une réputation intacte, je vous en préviens.

Sylvie leva les yeux. Un éclair d’ironie passait dans son regard.

– On me l’a dit. Mais elle est amusante, elle me distrait. Et puis, croyez-vous qu’il y ait tellement de réputations intactes dans le monde que nous fréquentons ?

Il se mordit les lèvres.

– Il en existe cependant... Et je voudrais que la vôtre restât toujours du nombre de celles-là.

– Elle le restera probablement. Mais après tout qu’importe ?

Elle avait toujours cette lueur ironique dans le regard, et il s’y mêlait maintenant une sorte de défi.

La physionomie de Nigel parut tout à coup se glacer. Il riposta, avec un accent coupant :

– Qu’importe, en effet ? Je suis du moins certain que vous avez assez de tact pour ne pas oublier que vous portez mon nom.

Il s’inclina et sortit du jardin d’hiver.

Un peu de sang était monté au visage de Sylvie. Elle ferma les yeux et demeura immobile. M<sup>me</sup> Vermont, survenant quelque temps après, la crut endormie et se retira. Mais elle ne dormait pas. Il lui semblait qu’un fardeau accablant pesait sur elle, et dans son âme s’inscrivait la lassitude, le dégoût de ces plaisirs du monde parmi lesquels, en ces derniers mois, elle avait cherché l’oubli de sa mystérieuse angoisse.

Tout à coup, portant les mains à son visage, elle murmura dans une sorte de sanglot :

– Toujours cela !... toujours. C’est ma vie !

\*

Pierre Dugannec arriva deux jours avant Noël. Il fut accueilli avec une égale cordialité par Nigel et Sylvie, et ceux-ci, en son honneur, demeurèrent ensemble pour le dîner, où il n'y avait pas d'autre invité. Comme il ne manquait pas d'un certain don d'observation, il sentit de la contrainte entre eux et s'en émut, sans toutefois s'en étonner.

Au cours de la soirée, il leur apprit ses fiançailles avec une jeune fille d'Angers, dont il vanta le charme, le sérieux, la culture d'esprit. Ses hôtes le félicitèrent avec chaleur. Il leur dit qu'étant venu à Paris pour affaires, il comptait en profiter pour choisir la bague de fiançailles.

– Si j'osais, Sylvie, je vous demanderais de me guider dans le choix.

– Volontiers, mon cher ami. Après Noël, nous nous occuperons de cela.

– Grand plaisir pour toute femme, dit légèrement Nigel. Les bijoux, la toilette..

– Quand on n'a rien de mieux à faire...

Sylvie souriait.

« Quel singulier sourire », pensait Pierre. « Railleur, désabusé. Une figure fatiguée, avec cela. Et lui... sa physionomie est vieillie, sa gaieté visiblement forcée. Leur fameuse association n'a pas l'air de trop bien réussir, à ces deux-là ! »

Il put se convaincre de la justesse de ses observations en causant le lendemain avec son ami, au cours du déjeuner pris au restaurant.

Nigel lui parut nerveux, fatigué lui aussi. À une remarque de Pierre, il répondit :

– Oui, cette vie que je mène est épuisante, à la longue. Mais c'est un engrenage. J'ai... nous avons encore plusieurs concerts dans ces premiers mois de l'année, ici, à Lyon, à Genève, à Rome.

– Votre existence mondaine l'aggrave considérablement, cette fatigue.

Nigel leva les épaules.

– Oh ! certes. Néanmoins elle a aussi ses agréments...

Il s'interrompit pour donner un ordre au maître d'hôtel. Puis il reprit :

– Nous offrons une réception pour le réveillon. Tu verras là quelques personnalités qui t'intéresseront.

– Mon cher ami, tu m'excuseras, mais je dois te dire franchement que ces mondanités ne cadrent pas avec ma conception de la fête de Noël. Je m'en irai tout simplement à la messe de minuit, comme j'en ai coutume dans ma bonne ville d'Angers.

– Homme sage ! Homme vertueux !

Un sourire amusé, un peu ironique, venait aux lèvres de Nigel. Mais le regard pensif le démentait, ce sourire.

– ... Pour un peu, je t'envierais cette sagesse-là.

– Et tu n'aurais pas tort, dit nettement Pierre. Malgré tout ton génie, tout ce que tu possèdes, je ne voudrais pas changer avec toi.

Nigel continuait de sourire. Il prit le verre où le maître d'hôtel venait de verser un vin couleur de topaze et l'éleva jusqu'à ses lèvres.

– Ce tokay n'est pas mauvais, mais il ne vaut

pas le mien, qui me fut donné par un magnat, le comte Pedreczi, après une tournée de concerts à Budapest... Pour répondre à ce que tu viens de me dire, ami Pierre, je te répondrai, moi aussi : « Et tu n'aurais pas tort. »

Devant le regard perplexe de Pierre, Nigel eut un bref éclat de rire.

– Te souviens-tu de ce que tu m'as dit un jour à Morèges, lors du séjour que tu fis chez moi avant... avant que je vienne à la Ville-Sauzac ?

– Non.

– Tu m'as dit : « Je te connais. » Et je t'ai répondu : « En ce cas, tu serais plus avancé que moi. » Eh bien, c'était là une réponse beaucoup plus exacte que je ne le pensais alors. J'ignorais totalement que j'étais capable de choses stupides et quand j'ai fait cette découverte... Bah ! laissons cela ! Une cigarette ?... Et je t'emmènerai tout à l'heure à l'Exposition des Humoristes.

## XV

L'exécution de la symphonie *L'Âme de la Mer* eut lieu vers la fin de mars et fut pour Nigel un véritable triomphe.

Sylvie avait assisté à la dernière répétition. Elle en revint bouleversée.

Il y avait en cette œuvre une ardente poésie, un frémissement de passion dont tout son être demeurait saisi, comme imprégné. Elle pensait : « Je suis tellement nerveuse depuis quelque temps ! C'est cette vie fiévreuse, ces voyages, cette perpétuelle existence de plaisirs. »

– Vous devriez vous reposer, lui disait M<sup>me</sup> Vermont.

– Me reposer ? Oh ! non, je m'ennuierais trop !

Oui, elle en était là, elle en était à redouter le repos qui permet de trop penser, de pénétrer dans

les replis de son propre cœur.

Elle voyait très peu Nigel. Il faisait exécuter sa symphonie à Bruxelles, à Londres, et comptait se rendre ensuite avec Sylvie aux États-Unis pour une série de concerts.

Le jour de Pâques, elle se rendit à une messe tardive, selon sa coutume. Depuis quelques jours, sa fatigue avait augmenté encore. Au retour, elle se trouva mal. Le médecin appelé par M<sup>me</sup> Vermont diagnostiqua un épuisement nerveux et une assez grande anémie. Il conclut :

– Il vous faut du repos, madame.

Elle eut un geste presque effrayé, un regard d'angoisse.

– Oh ! non, non, pas de repos !

– C'est indispensable. D'ailleurs, vos forces vous trahiraient.

Il disait vrai, elle le sentait. Des larmes étaient prêtes à gagner ses yeux, elle ne les retint que par un effort de volonté.

– Du repos à la campagne, ou en montagne, précisa le médecin. Beaucoup d'air pur, une

nourriture saine et fortifiante... Je vais vous faire en outre une ordonnance, mais, je le répète, tous les médicaments ne serviraient à rien si vous ne vous mettez d'abord en état d'en profiter par un complet changement d'existence.

Après son départ, Sylvie demeura absorbée dans une sombre rêverie. Elle en fut tirée par un coup frappé à sa porte.

– Monsieur demande si Madame peut le recevoir, dit la femme de chambre.

Sylvie tressaillit. Elle dit d'une voix un peu assourdie :

– Oui, qu'il entre.

Quand Nigel parut, elle leva sur lui un regard très calme.

– Je viens de rencontrer le docteur Morand qui sortait de chez vous. Il m'a appris que vous étiez souffrante... très fatiguée.

– Très fatiguée, en effet, dit-elle en essayant de raffermir sa voix.

Que cette faiblesse était pénible, quand il fallait pourtant garder toute sa force d'âme, – ou

du moins ce qui en subsistait !

Nigel s'approchait de la chaise longue. Il semblait un peu pâle et Sylvie eût discerné une sorte d'anxiété dans son regard si, à ce moment, elle n'avait pas détourné le sien.

– Il m'a dit ce qu'il vous avait prescrit. Il faut quitter tout de suite Paris, Sylvie !

– Quitter Paris ? Je n'en ai pas très envie.

– Cependant il le faut. Cherchez où il vous serait agréable de vous rendre... Morèges conviendrait peut-être en cette période de l'année ? Vous pourriez ensuite monter plus haut dans la montagne, ou bien dans une station des Alpes.

– Morèges ! murmura-t-elle.

Morèges... le château blanc, le lac, les jardins, le petit salon gris. Des souvenirs aussi de ces quelques semaines où l'amitié entre eux était si belle, si simple.

Elle fermait les yeux. Ainsi, avec son pâle visage, sa bouche où ne semblait passer aucun souffle, elle semblait une jeune morte.

– Sylvie, dit une voix angoissée.

Elle entrouvrait à peine les paupières en murmurant :

– Oui, j’irai à Morèges. Je sens bien que je dois me reposer.

– Je vais téléphoner à Florentine et dire à ma cousine de tout préparer pour votre départ. Après-demain, voulez-vous ?

Elle fit un geste affirmatif.

– ... Vous voyagerez en wagon-lit et Martin vous précédera avec la voiture.

– Je vous remercie, dit-elle.

Elle parut faire un effort pour ajouter :

– Je regrette de vous donner tous ces ennuis. Et les concerts en Amérique ?

– Je reprendrai mon vieil accompagnateur. Cela ne fera pas trop l’affaire du public... ni la mienne. Mais qu’y pouvons-nous, ma pauvre amie ? La seule chose qui compte en ce moment, c’est votre santé.

Il prit sa main, y mit un rapide baiser et quitta

la pièce.

\*

En se retrouvant à Morèges, Sylvie éprouva d'abord un grand apaisement. Elle avait pris en haine Paris et l'existence qu'elle y menait : ces réceptions, ces soirées au théâtre ou dans les cabarets à la mode, ces fastidieux essayages de toilette chez les grands faiseurs, toutes ces occupations frivoles ou dangereuses de la femme mondaine. Or, cette femme-là, elle ne l'était que de surface, pour endormir en elle des voix secrètes qu'elle ne voulait pas entendre, une souffrance qu'elle niait vainement. Tout en se méprisant, elle aurait continué de porter ce masque si la faiblesse physique n'avait eu raison de sa volonté.

Elle reprit possession de sa chambre aux fraîches tentures couleur de maïs, dont les fenêtres donnaient sur le lac, du petit salon où souriait Thérèse Ogerlof, des parterres où

s'épanouissaient les fleurs de printemps. Elle respira avidement l'air pur qui lui apportait les parfums de la montagne. Elle écouta avec plaisir le grondement du gave gonflé par la fonte des neiges. Tout, ici, lui semblait apaisant, lui donnait une impression de délivrance.

Quelques jours après son retour, M<sup>me</sup> Brigels vint au château. Elle avait connu son arrivée par la femme de charge et venait s'informer de ses nouvelles. Elle lui apprit que la santé de sa mère, un peu améliorée pendant l'hiver, leur donnait de nouveau beaucoup d'inquiétude.

– J'irai la voir, dit spontanément Sylvie. Du moins si vous pensez que cela puisse lui faire plaisir ? Je ne resterai qu'un moment, naturellement.

– Un très grand plaisir. Elle a une vive sympathie pour vous, madame.

– Elle ne trouve cependant pas en moi beaucoup de sentiments conformes aux siens, dit Sylvie avec un sourire dont la tristesse frappa Renée.

– Ma mère ne juge pas seulement sur les apparences. Elle pense que si vous vous trompez, c'est, de bonne foi.

– De bonne foi ? répéta Sylvie.

Elle n'ajouta pas autre chose. Mais quand M<sup>me</sup> Brigels fut partie, elle resta longtemps songeuse et conclut cette méditation par ces mots, prononcés avec une sorte de colère : « Non, de bonne foi, je ne le suis plus. »

Nigel avait téléphoné plusieurs fois en ces quelques jours pour savoir de ses nouvelles. Ils échangeaient quelques brefs propos, sur un ton de camaraderie. La dernière fois qu'il correspondit ainsi avec elle, il lui annonça que son départ pour les États-Unis avait lieu le jour suivant.

– Soignez-vous bien pendant ce temps, ajouta-t-il. Profitez bien de ce séjour à Morèges. Il faut que je vous retrouve en bonne santé à mon retour. Au revoir, Sylvie. Dans quelques semaines, j'espère vous retrouver à Paris.

– Au revoir. Faites un beau voyage et recueillez encore beaucoup de lauriers.

Le ton de Sylvie s'était fait âpre tout à coup. Elle raccrocha violemment et s'assit au hasard, la physionomie crispée. Elle songeait : « Son accompagnatrice lui manque. Je n'étais pas une gêne pour lui, il pouvait courtiser l'une ou l'autre, partout où il se trouvait, sans que j'aie à m'en formaliser. C'est très bien ainsi, d'ailleurs... c'est ce que j'ai voulu. »

Un matin d'automne, devant la mer assombrie par le brumeux ciel breton, elle avait dit : « Aimer, c'est souffrir. Je n'aimerai jamais. » Comme elle était résolue, alors, sûre de son cœur, de tout son être ! Ah ! Sylvie, Sylvie !

Elle se leva avec cette violence qu'elle sentait en elle depuis quelque temps. Il fallait qu'elle se remuât, qu'elle agît... Florentine lui avait dit hier que M<sup>me</sup> Soubeyre était plus mal. Elle irait s'informer de ses nouvelles. Puis elle ferait en ces prochains jours quelques excursions en voiture. Nigel lui avait vanté la beauté de ce pays au printemps. Elle irait jusqu'en Espagne, elle se distrairait le mieux possible, pour calmer ses insupportables nerfs.

La pluie fine qui tombait depuis le matin avait cessé, quand elle descendit au village. Comme elle passait devant le presbytère, l'abbé Soubeyre en sortait, revêtu du surplis et de l'étole. Sa physionomie bouleversée renseigna aussitôt Sylvie.

– Elle est... très mal ? demanda-t-elle.

– C'est la fin. Je lui porte les Saintes Huiles. Venez, madame, venez voir comment meurt une femme qui n'a toujours connu que son devoir envers Dieu et envers les siens, en ses quelques jours de bonheur comme en ses épreuves.

Dans la voie brisée du prêtre, il y avait une telle autorité que Sylvie ne songea pas un instant à refuser. Elle le suivit jusqu'à la maison devant laquelle se tenaient les habitants du village. Ceux-ci entrèrent avec elle, gravirent le vieil escalier de marbre gris, usé, terni, entrèrent dans la chambre où sur une table se dressait le crucifix entre la flamme vacillante de deux cierges. Autour du lit se trouvaient les enfants de la mourante : Renée, Colette agenouillées, Maurice, l'officier, avec sa femme, le gendre, Marcel

Hélicot, qui tenait par la main le petit Jacques, et derrière eux la jeune bonne sanglotant tout bas.

Renée se leva, présenta les membres de sa mère aux onctions. M<sup>me</sup> Soubeyre répondait aux prières, d'une voix faible mais distincte. Sylvie se trouvait en face d'elle. Ce visage émacié, pâli, ces clairs yeux bleus semblaient déjà entièrement spiritualisés par l'âme au bord de la rive céleste.

La voix du prêtre tremblait un peu, mais sa main restait ferme en touchant de l'huile bénite les membres, l'ouïe de celle qui lui avait donné la vie.

Colette contenait mal ses sanglots.

La figure défaite de M<sup>me</sup> Brigels disait toute sa souffrance.

Le curé se retira, les gens du village le suivirent. Maurice, sa femme et Marcel Hélicot sortirent, emmenant le petit Jacques qui pleurait doucement en murmurant : « Oh ! bonne-maman !... ma bonne-maman ! » Sylvie restait là, presque inconsciente, ne pouvant détacher son regard de cette physionomie qui lui paraissait

transfigurée.

M<sup>me</sup> Soubeyre ouvrit les yeux. Elle dit de sa faible voix :

– Madame Ogerlof... je voudrais...

– Maman voudrait vous parler, expliqua Renée.

Sylvie s'approcha. Elle mit sa main dans celle, si froide, qui se tendait vers elle.

– J'ai beaucoup prié pour vous... Je ne vous oublierai pas. Vous êtes bonne, vous méritez d'être heureuse... peut-être pas toujours en ce monde, mais dans l'autre... où je vais.

Ses doigts serrèrent faiblement ceux de Sylvie. Puis elle ferma de nouveau les yeux. Sylvie s'écarta. Elle sentait des larmes gonfler ses paupières, elle qui n'avait pas pleuré depuis la mort de sa mère.

Presque machinalement, elle embrassa M<sup>me</sup> Brigels et Colette. Puis elle sortit et remonta vers sa demeure.

Elle se sentait bouleversée jusqu'au plus profond de son être. Le souvenir des heures

douloureuses vécues près de sa mère mourante surgissait en elle, si poignant... le souvenir de ses révoltes, de ce désespoir secret qu'elle cachait à la mourante. M<sup>me</sup> d'Arbouze était morte repentante, certes, pardonnant à l'époux dont elle avait été la victime. Mais cette fin n'avait pas le caractère de sérénité, de grandeur spirituelle qui venait d'émouvoir si étrangement Sylvie devant M<sup>me</sup> Soubeyre. Elle sentait qu'elle venait d'assister à une mystérieuse transfiguration.

Pendant le dîner, M<sup>me</sup> Vermont lui dit :

– Vous ne mangez pas, Sylvie. Votre mine est altérée. Vous n'auriez pas dû vous exposer à l'émotion de cette cérémonie. Il est déjà suffisant d'y assister pour une personne de sa famille.

– Je ne le regrette pas, dit pensivement Sylvie. Ce n'est pas une mort ordinaire. J'ai eu l'impression d'assister à... oui, plutôt à une ascension. M<sup>me</sup> Vermont la regarda avec surprise.

Cette belle Sylvie avait toujours été pour elle quelque peu une énigme. Mais elle ne s'était jamais souciée de la déchiffrer, et cette fois encore elle pensa : « Quelles singulières idées lui

passent par la tête ! »

Toute cette soirée, Sylvie demeura au piano, jouant d'anciens airs scandinaves, adaptés par Nigel, des airs nostalgiques qui s'accordaient au pénible état de son âme. Elle ne dormit pas cette nuit-là et se leva résolue à fuir de nouveau, à fuir ce Morèges où elle ne trouvait pas la paix.

## XVI

Lors de son séjour à Paris, Pierre Dugannec avait parlé d'un petit port, sur la côte de Cornouailles, où il avait passé la plus grande partie de ses vacances. Il vantait la grandiose beauté du site, le caractère aimable des habitants. Sylvie lui écrivit pour demander des renseignements. Il répondit en lui conseillant de s'adresser à un médecin de la Marine en retraite qui habitait là toute l'année, homme excellent, d'une grande complaisance.

« Dites-lui que c'est de ma part, ma chère Sylvie. Il fera tout pour vous satisfaire. Mais l'endroit offre peu de ressources pour une jeune femme, et je craindrais que vous vous ennuyiez beaucoup. »

« M'ennuyer », songea Sylvie. « Où ne m'ennuierais-je pas ? Là au moins, j'aurai le spectacle de la mer, ma grande amie, comme je

l'appelais autrefois. »

Autrefois, quand elle se trouvait si malheureuse à la Ville-Sauzac, elle avait encore des illusions sur la vie telle qu'elle l'envisageait, dans sa folle, son enfantine témérité.

À sa lettre, le docteur Baënnec répondit qu'il se mettait tout à sa disposition. Il existait à Kerloster une maison assez confortable, libre par suite du décès de la propriétaire et que les héritiers seraient enchantés de louer. Les ressources alimentaires étaient assez restreintes, mais avec une voiture on pouvait faire à Quimper tous les approvisionnements nécessaires.

Sylvie lui répondit qu'elle comptait arriver la semaine suivante. Quand M<sup>me</sup> Vermont apprit la nouvelle de ce départ, elle manifesta sa surprise et sa réprobation.

– C'est insensé, ma chère enfant ! Dans ce petit trou, sans distractions... Et je doute fort que votre médecin autorise un séjour à la mer dans l'état de vos nerfs.

Sylvie eut un petit rire bref.

– Mes nerfs ! Je n’y songe pas. La vue de la mer me distraira suffisamment. Mais je comprends, ma cousine, que vous trouviez ce genre de villégiature peu récréatif. Aussi je vous engage à profiter de mon séjour là-bas pour répondre au désir de votre fils, qui vous presse de l’aller voir, m’avez-vous dit.

– Mais, Sylvie, je ne le puis ! En l’absence de Nigel... Qu’en penserait-il ?

– Nigel ? Qu’a-t-il à voir à cela ? dit froidement Sylvie. Ne vous inquiétez pas à ce sujet et arrangeons les choses de cette manière.

M<sup>me</sup> Vermont ne demandait qu’à se laisser convaincre. Toutes deux firent leurs préparatifs. Sylvie écrivit un mot à Nigel pour l’informer de son changement de séjour, sans lui en donner aucune raison. N’était-elle pas libre, comme lui ? Sans attaches, sans devoirs ? Pouvait-elle lui dire qu’il lui fallait fuir encore ce pays, cette demeure où les souvenirs s’imposaient avec trop de force à son âme douloureuse ?

La veille de son départ, elle descendit au village. Elle n’y était pas retournée depuis les

obsèques de M<sup>me</sup> Soubeyre, la semaine précédente. Bien qu'il lui en coûtât, la stricte politesse exigeait qu'elle prît congé du curé et de sa sœur. Elle se rendit d'abord au presbytère où l'abbé Soubeyre la reçut dans ce bureau dont elle avait goûté l'aspect accueillant, lors de sa première visite.

– Renée est à Pau avec les enfants, dit-il en réponse à une question de la jeune femme. Colette, un peu souffrante – pour un heureux motif d'ailleurs – lui a demandé de venir passer près d'elle huit ou dix jours. Un changement d'atmosphère sera bon pour les petits, si chagrins du départ de leur chère grand-mère. Mais au retour, quel vide trouvera ma pauvre sœur !

Il croisa les mains, resta un moment silencieux, absorbé dans sa tristesse. Puis il reprit, en regardant la jeune femme si pâle, comme abattue par la fatigue :

– Ainsi, vous nous quittez, madame ? Morèges ne vous a pas redonné les forces que vous aviez perdues ?

– Non. Je suis si lasse... mortellement lasse. Je

vais chercher sous un autre ciel le repos, l'oubli...  
Mais je crois que je ne les trouverai jamais.

Ces mots échappaient à ses lèvres, malgré elle, lui semblait-il. Non, elle ne pouvait réprimer le désir de se confier, de laisser voir la plaie morale qui était en elle.

– Pas de cette façon, dit le prêtre avec une grave douceur. Une âme comme la vôtre ne peut les trouver qu'en Dieu.

– Non, car je suis hors du chemin qui mène à Lui. J'ai voulu fuir les devoirs de la vie, par crainte des meurtrissures, des déchirements du cœur. J'ai cru pouvoir mépriser l'amour, les affections légitimes de ce monde, et...

Elle courba la tête, mit son visage entre ses mains. Un sanglot secoua ses épaules.

– Ma pauvre enfant ! dit l'abbé Soubeyre avec compassion. J'ai deviné bien des choses, mais... vraiment, avez-vous pu commettre cette folie de penser qu'il était possible de vivre ainsi, tous deux ?

Elle écarta ses mains, et il vit son visage

enflammé par une soudaine rougeur, ses yeux pleins de larmes où s'allumait un éclair de colère.

– Que pensez-vous là ? Que je... Ah ! non, non ! Mon cœur reste vide, vide, vide ! Je n'aimerai jamais personne.

Elle jeta ces mots avec violence. Puis elle se leva, en murmurant :

– Pardonnez-moi, monsieur le Curé ! Je suis confuse de me laisser ainsi emporter par... oui, par mes nerfs. J'espère que ce changement de climat leur sera favorable.

L'abbé avait envie de répliquer : « J'en doute ! » Mais il se tut, comprenant que rien, en ce monde, n'aurait prise sur cette âme désemparée, encore sous le joug de son orgueil.

\*

La maison louée par le docteur Baënnec se trouvait un peu en dehors du village de Kerloster, sur une petite éminence. Elle était bâtie en granit, bien distribuée à l'intérieur, précédée d'un petit

jardin. Un bois de pins s'étendait derrière. Le mobilier se composait de meubles robustes et bien tenus. Des fenêtres donnaient à l'ouest ; on avait là vue sur la mer, sur les rocs farouches de la côte, sur les récifs battus par les vagues, pièges tragiques où, depuis des siècles, l'océan dans ses fureurs attirait ses victimes.

Sylvie n'avait amené comme personnel que son chauffeur et sa femme de chambre. M<sup>me</sup> Baënnec lui trouva dans le pays une cuisinière. Et la femme de chambre ayant manifesté dès les premiers jours son ennui de demeurer en ce pays perdu, Sylvie l'envoya en congé. Peu lui importait ; elle avait eu assez longtemps l'habitude de se servir elle-même, et d'ailleurs comptait vivre ici le plus simplement possible.

Dès le premier moment, elle ressentait cette sorte d'apaisement déjà éprouvé lors de son retour à Morèges. Cette installation, ce changement offraient une diversion à son esprit tourmenté.

Le docteur Baënnec était un homme tout simple et très bon, sa femme paraissait une

excellente créature, obligeante et discrète. Tous deux, vivant dans ce petit pays perdu, ignoraient le renom de Nigel et de Sylvie Ogerlof, que Pierre Dugannec ne leur avait pas révélé, sur la demande de Sylvie. Le docteur s'intéressait uniquement aux lectures scientifiques et M<sup>me</sup> Baënnec s'occupait de tenir sa maison dans un ordre irréprochable, de tricoter pour les pauvres gens du pays et de les soulager dans leur misère.

Quelques jours après son arrivée, Sylvie reçut un câble de San Francisco, où se trouvait Nigel. Il disait : « Suis très contrarié de ce changement de séjour. Auriez dû consulter médecin. Serais heureux vous voir regagner Morèges. »

Sylvie déchira le papier et le jeta dans le feu qu'elle avait fait allumer en cette fraîche matinée de mai. Ses lèvres se crispaient en un sourire amer. Elle s'assit devant la table qui lui servait de bureau, prit une feuille et écrivit :

« Je n'ai pas l'intention de quitter cet endroit, mon cher ami. Je m'y trouve admirablement. La mer est tellement belle ici ! Tout est si tranquille,

si simple dans ce pays. J'ai besoin de me désintoxiquer, après la vie épuisante de cet hiver. Oui, moralement et physiquement. Tous les médecins du monde ne pourraient faire autre chose pour moi.

« Je pense que vous songez aussi à vous reposer, après cette dernière série de concerts. Vous me tiendrez au courant de vos déplacements.

« Avec toutes mes amitiés.

« SYLVIE. »

Quand elle eut cacheté cette lettre, elle sortit dans le vestibule et appela le chauffeur qui conférait avec la cuisinière au sujet des achats à faire au chef-lieu.

– Tenez, Martin, vous porterez cette lettre à la poste de Quimper, pour qu'elle parte par avion.

Puis elle prit une cape accrochée dans le vestibule, la jeta sur ses épaules et sortit de la maison.

Laissant de côté le village, elle s'engagea dans

un sentier qui conduisait à la lande, couverte de la floraison jaune de ses genêts entre lesquels surgissaient des rocs aigus. Elle s'avança jusqu'au bord de l'escarpement qui plongeait dans la mer.

Celle-ci était haute. Les flots glauques jetaient rageusement leur écume contre la roche lentement, patiemment usée par eux depuis des millénaires. En ce calme jour de printemps, ils pénétraient dans les grottes avec une relative sagesse, avec un bruit de soie froissée. Mais de quelle fureur devaient-ils être animés, aux jours de tempête ! Quels infernaux grondements devaient-ils faire entendre à leurs débordements !

Ce spectacle terrible et magnifique, Sylvie cherchait à se l'imaginer en face de cet océan qui, même en ses heures de tranquillité, conservait un aspect de grandeur sauvage. Elle regardait avidement ses vagues roulant jusqu'à l'horizon brumeux, sous un ciel parsemé de nuages floconneux. Leur écume couvrait quelques récifs ; d'autres montraient leur forme menaçante. Au loin s'allongeait une île rocheuse,

inhabitable, avait dit le docteur à Sylvie.

Assise au bord de la falaise, elle ne se lassait pas de cette contemplation. Elle y trouvait une joie paisible, une détente de son esprit et de son corps. Pendant quelque temps, elle serait bien ici. Après...

Mais elle ne voulait pas penser à cet « après ».

Sa santé parut s'améliorer, en ces premiers temps de son séjour. Elle fit en voiture des excursions aux environs, des promenades à pied sur la lande et dans le petit bois. Elle se reposait sous un berceau de jasmin, dans le jardinet que parfumaient les résédas et les giroflées. Elle allait s'asseoir près du port pour attendre l'arrivée des pêcheurs, parmi les femmes et les enfants du pays. À un vieux retraité de la Marine au visage tanné, aux yeux clairs et doux, elle demanda de la promener parfois dans sa barque. Presque chaque jour, quand le temps le permettait, il l'emmenait le long de la côte pour qu'elle en connût toute la sauvage beauté, puis vers le large, dans la solitude des grands espaces marins. Elle respirait les senteurs salées de l'océan, suivait le

mouvement dansant de la barque sur la houle. Le vieux Marquette lui racontait des histoires de pêche, de naufrages. Mais à d'autres moments, il restait silencieux, et Sylvie s'absorbait dans ses pensées, qui trop souvent revenaient aux anxiétés dont elle eût voulu à jamais se délivrer.

Parfois, elle parlait aux femmes des pêcheurs, donnait une caresse à leurs enfants.

Un jour, elle se rendit à Quimper, acheta des jouets et des friandises qu'elle leur distribua. Mais au lieu de l'apaiser, leur joie lui fit mal. La vue de ces petits êtres réveillait en elle de sourdes aspirations vers la maternité, vers les naturelles affections de la femme, tout ce qu'elle avait cru détruire, ou du moins annihiler.

Elle se rendait le dimanche dans l'antique et pauvre église. À l'autel de granit orné de fleurs cueillies dans le petit jardin du presbytère, officiait le jeune recteur, maigre, brun, avec des yeux pensifs dans un visage osseux. Sylvie ne le connaissait pas autrement. Bien que tourmentée par de secrètes inquiétudes, elle ne songeait pas à les exposer au prêtre, à demander conseil. Pauvre

et orgueilleuse Sylvie ! Elle ne voulait pas regarder trop profondément dans sa conscience en désarroi, dans son cœur désespéré.

À la fin de mai, elle reçut un court billet de Nigel. Il avait regagné l'Europe et se trouvait en ce moment à Genève, où il avait accepté de donner un concert.

« Je me rendrai ensuite à Morèges, ajoutait-il. En me donnant de vos nouvelles, vous voudrez bien adresser là votre lettre. »

Sylvie était assise dans le petit jardin, face à la mer. Un doux soleil, perçant la brume vaporeuse, éclairait la longue houle presque bleue ce matin. L'île rocheuse semblait au loin quelque monstre étendu. Le murmure du flux arrivait jusqu'à la jeune femme qui regardait l'immensité lumineuse avec une sorte d'inconscience. Ses doigts un peu tremblants serraient ce feuillet, ces quelques lignes si brèves, si froides. L'amitié même n'existait plus entre eux. Il ne lui parlait pas de revenir à Morèges, ne s'informait pas de ses projets après ce séjour à Kerloster. Peut-être songeait-il à rompre cette union factice ? Peut-

être celle-ci, caprice d'artiste, lui semblait-elle gênante maintenant ?

Et elle, que pouvait-elle demander de mieux ?

Elle se leva en laissant échapper la lettre qui glissa à terre ; elle fit quelques pas dans l'étroit jardin où Martin, le chauffeur, avait semé du myosotis. « Ne m'oubliez pas », disait la fleurette bleue. Oh ! non, Sylvie n'oubliait pas... elle n'oublierait malheureusement jamais.

L'apaisante sensation des premiers temps de son séjour ici avait disparu. La contemplation de la mer ne pouvait plus rien pour calmer son âme à vif. Il lui faudrait encore s'évader... fuir vers quels cieux ?

Elle sortit du jardin, s'engagea machinalement dans le chemin qui menait au village. Dans les humbles demeures, les femmes préparaient le repas de midi. Les enfants jouaient sur le port, déserté par les barques de pêche. Sylvie n'alla pas jusque-là. Elle franchit le vieux porche aux naïves sculptures, entra dans l'église où flottait un vague parfum de cierge fondu. Au hasard, elle s'agenouilla dans un banc et prit sa tête entre ses

mains.

Que venait-elle faire ici ? Elle ne priait pas, elle n'avait jamais su prier. Du moins, elle se l'imaginait. Pourtant, n'était-ce pas une prière, ce cri de son âme en détresse : « Je ne peux plus !... Que dois-je faire ? Ô mon Dieu, que dois-je faire pour trouver la paix ? »

Se séparer de Nigel, s'enfuir en quelque lieu où il ne pût la découvrir... Oui, il le faudrait. Mais elle ne l'éloignerait pas pour cela de son souvenir. Non, toutes les forces de la terre et du ciel ne la libéreraient pas de cet amour insensé !

« Oui, tu n'es qu'une insensée ! songeait-elle en crispant ses mains brûlantes contre son visage. S'il savait !... lui à qui tu as si fièrement affirmé que tu saurais écarter l'amour de ton cœur ! »

Mais ne devinerait-il pas à quel mobile elle obéissait, en rompant ainsi leur collaboration ?

Le sang monta au visage de Sylvie. Son orgueil se révoltait à cette pensée. Pourtant, elle ne pouvait continuer à vivre ainsi près de lui. Mais il y avait cette possibilité que lui-même, si

fantasque, envisageât une telle rupture. Alors, tout serait simple... si simple.

Elle appuya plus fort ses mains contre son visage, en essayant de contenir les larmes qui lui montaient aux yeux.

Ce fut une femme sanglotante qui, pendant de longs instants, demeura prostrée contre l'accoudoir du vieux banc de chêne.

\*

Nigel était à Morèges depuis huit jours. Il avait repris ses habitudes, sortait à cheval, allait revoir les sites aimés, passait de longues heures dans la salle de musique.

Ceux qui passaient au bas des terrasses entendaient les harmonies de l'orgue, les plaintes passionnées du violon, les improvisations fougueuses ou nostalgiques exécutées sur le piano. Mais rien de tout cela ne détendait, sinon pour un moment, la physionomie assombrie du jeune châtelain.

Le second fils de son oncle, Jean Elsagarray, vint le voir un jour pour lui apprendre ses fiançailles avec une jeune fille de son pays.

Au retour, il dit à son père : « Nigel est bien singulier ! Il m'a fait des déclarations d'un amer scepticisme qui m'auraient affligé, si je n'avais eu l'impression que son véritable état d'esprit n'y correspondait pas. »

M. Elsagarray hocha la tête, en répliquant :

– Ce garçon-là est un terrible orgueilleux. Avec tout son génie, il ne fera que manquer sa vie.

C'était précisément l'avis de Nigel lui-même dans les moments où la sincérité l'emportait en son âme sur les sursauts de cet orgueil que lui reprochait son oncle.

Un matin, en revenant d'errer en fumant dans les jardins, il passa devant le petit salon gris, dont les portes-fenêtres étaient ouvertes.

Jamais il n'y était entré depuis son retour.

Il s'arrêta, jeta un coup d'œil à l'intérieur. Tout demeurerait tel que Sylvie l'avait laissé en

quittant Morèges : son fauteuil favori près de la charmante table ancienne aux pieds fuselés, sa petite bibliothèque, le bonheur-du-jour en bois de violette.

Mais il n’y avait plus de fleurs dans les vases de vieille faïence ou de fin cristal, plus d’ouvrage ou de livre sur la table, plus de discret parfum flottant dans l’atmosphère.

Une affreuse angoisse serra le cœur de Nigel, devant cette pièce qui sentait l’abandon. Oui, on l’aurait dite abandonnée... comme par une morte.

Une morte ! Quelle folie !

Il jeta la cigarette qu’il tenait encore entre ses doigts et se dirigea vers la bibliothèque où l’attendaient son secrétaire et son courrier. Comme il achevait de dépouiller celui-ci, un domestique entra, apportant un télégramme. Il l’ouvrit et lut :

« Accident arrivé à M<sup>me</sup> Ogerlof. État grave. Docteur Baënnec. »

Pendant un moment, il demeura incapable de penser, sous l’afflux de la douleur. Sylvie... État

grave... Morte, peut-être.

Puis il se reprit aussitôt, se raidit contre l'atroce anxiété. Sonnant le chauffeur, il ordonna :

– Préparez la voiture, tout de suite. Nous partons pour la Bretagne. Madame est très mal.

Une demi-heure plus tard, il était sur la route, conduisant à toute allure.

Il faisait encore jour quand il atteignit Kerloster.

Comme il s'arrêtait sur la place, le recteur sortait de l'église. Descendant de voiture, Nigel alla vers lui.

– Voulez-vous m'indiquer la maison de M<sup>me</sup> Ogerlof, monsieur l'Abbé ?

Le prêtre enveloppa d'un regard compatissant cette physionomie altérée par l'angoisse.

– Oui. Prenez ce chemin, en face. La maison est un peu plus haut. Il y a devant un petit jardin plein de myosotis... Vous êtes son mari ?

– Oui. Est-ce que... Elle vit encore, n'est-ce

pas ?

– Elle vit, et tout espoir n'est pas perdu. Elle a beaucoup de courage, beaucoup de résignation. Ce matin, elle a demandé à recevoir les sacrements.

– Sait-elle qu'on m'a prévenu ?

– Le docteur lui a dit qu'il allait le faire. Elle a répondu : « Il ne faut pas le déranger. Si je meurs, vous lui direz que je le remercie de ses égards, de ses attentions pour moi. » Mais le docteur a cru devoir passer outre, de même que pour faire venir un médecin de Quimper en consultation.

– Mais qu'a-t-elle ? Que lui est-il arrivé ?

– Elle a insisté pour sortir en barque comme elle le faisait souvent. Marquette, le patron, a eu tort de céder, car il y avait une menace dans le temps. Ils ont été pris par un grain, la barque a été jetée sur les rochers de l'île, là... On est allé aussitôt que possible à leur secours. Mais M<sup>me</sup> Ogerlof avait été mouillée, transpercée. En outre, elle ne paraissait pas très bien portante auparavant. Une congestion pulmonaire s'est

déclarée... Mais, je le répète, tout espoir n'est pas perdu.

Nigel le remercia brièvement, remonta en voiture et prit la route indiquée. Mais maintenant, il avait peur d'arriver.

Voilà le petit jardin tout bleu, la solide maison de granit. Voilà Martin qui apparaît sur le seuil, en jetant une exclamation.

– Madame n'est pas plus mal ? cria Nigel.

– Oh ! non, monsieur, non ! Ni mieux ni plus mal.

Quelques minutes plus tard, Nigel se trouvait dans le couloir du premier étage, où vint le rejoindre la religieuse qui soignait Sylvie. Elle confirma ce qu'avait dit le chauffeur.

– Pourrais-je la voir ?

– Mais oui. Je vais la prévenir.

Elle revint peu après en disant : « Elle vous attend. »

Sylvie était couchée dans un grand lit en acajou massif, comme tout le mobilier de la

chambre. De chaque côté de son visage amaigri coloré par la fièvre, tombaient ses beaux cheveux sombres nattés, qui lui donnaient l'air d'une petite fille. Ses mains se croisaient sur le drap. Elle tenait ses paupières abaissées et un souffle court sortait des lèvres sèches.

Nigel s'approcha, posa ses doigts tremblants sur une de ces mains brûlantes de fièvre. Sylvie ouvrit les yeux. Une courte lueur s'y alluma. Elle murmura :

– Pourquoi ?

Il comprit qu'elle voulait dire : « Pourquoi êtes-vous venu ? »

En se penchant, tout près de son oreille, il répondit :

– Parce que je vous aime.

Quelle joie merveilleuse chassait tout à coup l'abattement dans ce regard de malade ! La main trop chaude saisit celle de Nigel. Par cette pression et ce regard, il comprit que Sylvie, comme lui, connaissait l'impérieuse emprise de l'amour.

« Ah ! conservez-la moi, mon Dieu, songeait-il désespérément, conservez-la moi pour que nous réparions notre folle erreur. Je ne me consolerais jamais si je la perdais. »

Il voulut veiller près d'elle cette nuit-là et ne la quitta qu'à l'aube, quand elle parut dormir d'un assez paisible sommeil et que la sœur eut constaté une diminution de fièvre. Alors il se jeta sur un lit et s'endormit, lui aussi.

À son réveil, il fit une rapide toilette et, à pas assourdis, gagna le rez-de-chaussée. Martin vint à lui en disant :

– Il y a là le vieux marin qui promenait Madame en mer. Il voudrait parler à Monsieur.

Nigel s'avança sur le seuil, où se tenait Marquette, sa casquette entre les doigts.

– Excusez-moi, monsieur, dit le vieillard avec embarras. Je venais savoir des nouvelles de Madame, et quand on m'a appris que vous étiez là... je voulais vous dire quel chagrin c'est pour moi, et comme je me maudis d'avoir cédé à la pauvre dame.

Il s'interrompit, la voix enrouée.

– ... Mais c'est une si gentille dame, toujours bien polie, aimable, avec son joli sourire. Puis elle avait des yeux tristes souvent, et elle me disait : « Père Marquette, la mort est mon amie. Elle me console un peu quelquefois. » Monsieur, je vous demande bien pardon de l'avoir écoutée ce jour-là.

Il tourmentait sa casquette entre ses doigts rugueux, en attachant sur Nigel un regard implorant.

Les paroles du vieil homme s'inscrivaient en lettres ardentes dans l'esprit de Nigel. Avait-elle donc tant souffert, tant lutté contre son cœur ?

Il dit avec effort :

– Je ne puis vous en vouloir...

Il parlait ainsi tout en pensant : « Je ne lui pardonnerais pas, si... »

Pourtant, il tendit sa main au vieux marin, qui la serra d'une rude étreinte. Il le regarda s'éloigner, alerte encore. Puis, levant les yeux, il vit devant lui la mer agitée sous le ciel de brume.

Le vent s'élevait, soufflant fort de l'ouest. Les récifs, battus par le ressac, disparaissaient sous l'écume. Houleux, farouche, l'océan s'avancait à l'assaut des côtes. Les oiseaux de mer s'enfuyaient devant l'annonce de la tempête.

Nigel regardait cette mouvante immensité, cette sauvage beauté de l'océan meurtrier qui avait failli lui prendre Sylvie. En cet instant, il le haïssait, et il songea que s'il perdait la bien-aimée, jamais plus ne se ferait entendre cette symphonie où son génie avait su reproduire les différents aspects, les multiples sortilèges de la mer, terrible enchanteresse, tombeau de tant d'humains.

\*

Vers la fin de juin, Nigel et Sylvie quittèrent Kerloster, voyageant à petites journées, selon les prescriptions médicales, afin de ménager les forces de la convalescence. Ils voulaient passer leur lune de miel à Morèges et comptaient y

demeurer jusqu'à l'hiver. Mais ils allongèrent un peu leur itinéraire afin de s'arrêter un jour à Angers, où Pierre Duganec souhaitait qu'ils fissent la connaissance de sa femme.

En les voyant descendre de voiture devant le perron de sa villa, le jeune ingénieur eut un rire joyeux. À leur seul aspect, il devinait le changement accompli.

– Ami Pierre, nous voici, dit gaiement Nigel. Nous voici... les sages devenus fous comme toi.

– Des sages devenus fous ? Ou des fous devenus sages ? Tout dépend du point de vue.

Et se tournant vers la jeune femme qui apparaissait au seuil de la maison, Pierre ajouta allègrement :

– Viens voir, Madeleine, de chers amis qui ont enfin compris qu'on ne mène pas à son gré les forces de la vie.



Cet ouvrage est le 337<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.